TABLE

1907 6

??? 7

[1909] 8

15 août 1909 9

1909 10

1909 – Vendredi 11

28 mars 1910 12

1910 13

5 avril 1910 ? 14

1910 de Paissy 15

1910 16

1910 de Paissy 17

7 août 1910 18

16 août 1910 19

1910 20

1910 21

1910 22

1910 23

1910 ? 24

1910 ? 25

27 octobre 1910 26

1910 27

1910 28

1910 28

1910 28

Février 1911 29

Mars 1911 30

Avril 1911 31

1911 32

1911 33

Juillet 1911 34

Juillet 1911 35

14 juillet 1911 36

Août 1911 37

30 juillet 1911 38

1911 en Angleterre 39

1911 41

1911 42

1911 43

1911 44

Février 1912 45

Juillet 1912 46

22 octobre 1912 47

29 décembre 1912 48

Février-Mars 1913 49

1913 50

1913 51

1913 52

2 mai 1913 53

1913 54

1913 55

27 juillet 1913 56

21 août 1913 57

Août 1913 ? 58

1913 59

1913 60

1913 61

1913 62

5 septembre 1913 63

3 novembre 1916 64

1917 65

1918 66

26 janvier 1918 66

1918 ? 67

Avril 1918 68

26 mai [1918 ?] 69

Sans date 1918 ? 70

1918 71

1918 (sans date) 72

1918 (?) 73

Janvier 1919 74

1919 ( ?) 75

1919 ? 76

1919 77

1919 78

1919 ? 79

1er juillet 1919 80

1919 ? (ou 1912) 81

3 juillet 1919 82

Juillet 1919 84

5 juillet 1919 85

Juillet 1919 86

Juillet 1919 87

Juillet 1919 88

Juillet 1919 89

Août 1919 90

1919 91

1920 92

28 janvier 1921 93

1921 94

Juillet 1921 95

1921 96

1922 97

1922 ? 98

Janvier 1923 99

5 janvier 1923 100

6 mars 1923 101

1923 102

1924 ? 103

1924 ? 104

15 avril 1924 105

1924 106

4 juillet 1924 107

7 juillet 1924 108

9 juillet 1924 109

12 juillet 1924 110

13 juillet 1924 111

3 janvier 1925 112

1925 113

1925 114

1925 115

1925 116

15 juillet 1925 117

18 juillet 1925 118

20 juillet 1925 119

15 juillet 1925 120

16 juillet 1925 121

18 juillet 1925 122

19 juillet 1925 123

24 juillet 1925 124

24 juillet 1925 soir 125

26 mai 1926 126

2 juillet 1926 127

4 juillet 1926 128

6 juillet 1926 129

9 juillet 1926 130

10 juillet 1926 131

13 juillet 1926 132

12 juillet 1926 133

13 juillet 1926 134

15 juillet 1928 135

17 juillet 1926 136

19 juillet 1926 137

20 juillet 1926 138

23 juillet 1926 139

26 juillet 1926 140

28 juillet 1926 141

3 août 1926 142

4 octobre 1926 143

1927 (avril-mai ?) 144

Août 1927 145

15 août 1927 146

20 août 1927 148

23 août 1927 149

27 août 1927 150

8 avril 1928 151

10 avril 1928 152

1928 ? 153

5 août 1928 154

Lundi 5 août 155

10 août 1928 156

14 août 1928 156

20 août 1928 157

21 août 1928 157

24 août 1928 158

27 août 1928 158

17 septembre 1928 159

1929 161

1930 180

1932 184

1933 188

# 1907

NAF 14231/9

Vendredi

Gabri !

Peux-tu attendre jusqu'à lundi ? Le diapason est à Choisy.

Je roule dans ma tête une suite de dictées musicales graduées. J'en suis au numéro cent quarante-cinq.



Je sais tout ! Je sais même aller en mesure.

Ton vieux grand ami,

Chartier

# ???

NAF 14231/11

Pauvre gosse !

Tu t'es laissée entortiller par la plus perfide des femmes ; elle doit bien se moquer de nous, car la voilà bien vengée.

J'ignore ce qu'elle t'a dit. Comment répondre. J'affirme de nouveau que je n'ai rien dit sur toi.

Examine si tu dois la croire, elle, qui a toujours menti, ou moi, qui ai cette consolation de m'être appliqué à ne jamais te mentir, *à toi*.

Sache seulement que je suis toujours le même pour toi, et que ta lettre a été aussitôt brûlée et oubliée. Que nos ennemis nous fassent du mal, c'est dans l'ordre. Mais que les plus précieux amis s'y mettent, ce n'est pas juste. Sois juste avec toi et avec moi.

E. Chartier.

# [1909]

NAF 14231/6

Pour Gabrielle.

Je t'ai pourtant dit cent fois de te défier des récits. Je te jure que tout ce qu'elle a pu te dire est inventé. Cela sera tombé juste, par hasard. Je n'ai rien dit du tout concernant toi et moi ; cela a suffi pour provoquer une crise de chagrin, probablement tout à fait simulée (mais qu'importe) : à la suite de quoi elle a inventé de bonnes rosseries. Qu'est-ce que j'y pouvais faire ? Réfléchis un peu ; prends conseil de Renée, et ne pars pas au galop pour te faire de la peine à toi-même (sans compter moi). À partir de maintenant, sonne trois coups, afin que je n'ouvre pas à n'importe qui. C'est vrai que je ne vaux pas cher, peut-être. Mais je n'ai rien fait de ce que tu me reproches.

Jeudi midi.

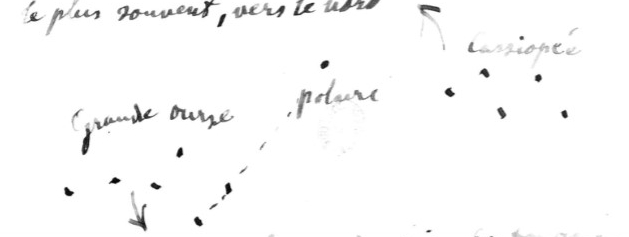
Chartier.

[en marge] Je ne pars à Choisy que vers 5h.

# 15 août 1909

NAF 14231/7

15 août. Blondinette ! Tu ne me dis point si tu es encore plus longtemps là-bas. Je t'écris un petit mot sans tarder. Bien sûr que tu peux garder mes lettres tant que tu ne reviens pas parmi les barbares. J'imagine ton bon pays, la vallée, les bois, et l'air frais, qui manque un peu ici. La musique va et vient. Souvent les visiteurs épais la font s'envoler. Souvent aussi, pendant que ma vieille amie est tapie dans quelque coin, il s'envole des airs de Paissy, que tu connais ; et je crois bien qu'ils sont à toi. Car il me semble toujours que tu es derrière moi au moment où s'envolent toutes les choses qu'on ne pourrait pas dire, ni même penser. Car en paroles, les sentiments sauvages comme la forêt ne s'expriment jamais bien. Un mélange de parfums dit bien plus... terrible petit diable !! Le plus clair de la vie est au dehors de ce qu'on dit et des lois et de tout. Le plus beau de la vie est secret. C'est vrai pour tout le monde. La façade sera toujours bourgeoise et convenable. Mais tous ont leur secret. Le nôtre est beau. Gardons le bien. Tu dois raconter mille belles choses aux arbres et aux oiseaux. Et moi je pense souvent des choses, des souvenirs que tu peux deviner, et qui ne sont pas plus de maintenant que des temps où on vivait dans les grottes. Sauvage Louison !! Je te quitte là-dessus. Et tu sais bien ce que cela veut dire. Voici les étoiles que je regarde le plus souvent, vers le nord.

vers dix heures du soir. Ça tourne autour de la polaire. Nos regards s'y retrouveront. Il faut vivre avec quelques beaux souvenirs qui s'étalent sur toute la vie. Mille tendresses, comme il te plaira.

Maurice.

# 1909

NAF 14231/9

Paissy lundi

Ange blond. Je suis toujours poursuivi par le facteur. Il est si bon de flâner avec les vieux amis. Et si bon aussi de flâner au lit en pensant à une blonde trop charmante. Mais je passe là-dessus... Me voilà donc dans les travaux variés, petit mur de pierre, grillage, palissade. Sans compter le vieux piano qui est vraiment noble ; mais cette fois les sonorités sont plutôt graves, et non point claires comme samedi. On ne fait pas ce qu'on veut. Le temps est un peu chargé avec une pluie rare de temps en temps. Quelques roses encore, mais la première saison est finie. Je pense au jardin que tu auras, et aux roses que je te grefferai, des roses-thé naturellement, au teint de blonde, avec le centre doré...

Les vieux amis sont ravis, et plus jeunes que jamais. Les oiseaux chantent. C'est un repos parfait. Mais je pense souvent à nos conversations sérieuses, et j'admire cette petite tête si raisonnable et si solide. Sans cela on regretterait souvent les douces folies...

Mille tendresses de ton vieux Dick.

J'ai salué en passant la vallée de Ciry, tout humide et noyée, tout endormie...

# 1909 – Vendredi

NAF 14231/10

Ange blond, il n'y a rien de plus adorable que ta lettre ; tu comprends si bien ton vieux Dick. Pour demain samedi j'hésite entre deux partis. Car j'aimerais bien voir ta maison ; mais j'aimerais t'avoir chez moi aussi. Choisis. Écris si tu as le temps de me répondre. Sinon viens un peu avant 6h. À 6h juste si tu n'es pas ici je vais te voir dans ton pigeonnier. De toute façon à demain. Et mille tendresses, sans aucune mélancolie, de ton Dick.

Mademoiselle Gabrielle Landormy

79 rue du cherche-Midi

Paris

# 28 mars 1910

NAF 14231/11

[28 mars] 1910 – Paissy. Samedi

Gabrielle amie, tu trouveras que ma réponse se fait attendre. C'est que les heures passent. Il s'agit de semer du gazon, de tirer du sable d'une cave qui est au fond de la terre, d'attacher les vignes vierges et les capucines ; enfin mille plaisirs, interrompus par les averses. Le ciel doit être beau sur la mer. Ici il change de minute en minute. Comme l'humeur de qui ? Où ? Quand ? Je ne sais pas. Et toi ?

Il y a aussi les articles qu'il faut bien écrire ; et la musique, là-haut, sur le piano ami. Mais en ce moment ce n'est pas de la vraie musique, tu sais ; ce sont plutôt des concertos qui ressemblent à tout, et qui durent des heures, avec l'orchestre grave, et le soliste qui fait des traits difficiles. Il faut te dire que j'ai une demi-douzaine d'oreilles bourgeoises que je veux fatiguer. Je pense aussi à Franck et aux belles basses de Prélude, Aria... tout cela remplit la vie. Et hier je tombe sur *Le rouge et le noir*. Alors me voilà à lire jusqu'à deux heures du matin et ensuite à rêver au lieu de dormir. Mais il y a du vrai dans l'histoire de Julien et de Mathilde. Les femmes le savent bien ; elles avancent et reculent ; cela nourrit les passions. Dans le fond tu voudrais pouvoir jouer ce beau jeu avec moi ; et quelquefois il y a un petit commencement. Mais vois-tu je suis trop vieux renard maintenant ; j'ai de l'amitié sereine et il est très difficile de me jeter hors de la tranquillité ; je conviens que c'est quelquefois un peu exaspérant. Mais j'ai plus d'expérience que toi ; c'est dans l'ordre de nos âges. Si on n'apprenait rien en perdant la jeunesse, où serait la justice ? Pense à la *vraie musique*; il y a encore bien de la richesse pour nous va. Et du reste les sentiments ne sont jamais comme dans les livres ; les livres sont vrais d'une manière ; chacun est vrai d'une autre ; il n'y a pas deux feuilles d'arbres pareilles.

Je t'annonce que les bourgeois de là-haut sont partis ; que je pourrai rêver au piano ; que les oiseaux chantent, et qu'il vient un rayon de soleil sur les champs. Rien ne vaut la mer. Sois sage avec ton flirt. Mais tu es une tête solide, et tu ne fais que ce que tu veux. Tâche de jouer du piano de temps en temps ; et fais comme moi ; ne pense pas trop à ce qui est présentement impossible. Je vois d'ici tes yeux qui rient... Mille tendres amitiés de ton grand Ami.

Ma mère est bien mieux.

# 1910

NAF 14231/14

Ange Blond ! Lundi ! Pas moyen aujourd'hui ! Je m'en doutais bien, mais vrai j'espérais tout de même. Quel guignon ! J'espère te voir demain mardi, mais cela ne dépend que des événements. Bien charmant et frais et rose l'ange blond entrevu samedi ! Cela doit te consoler de tout ! Je t'a... J'écris fin. J'ai peur qu'on lise même à travers mon double papier. Ici, ce qui te plaira.... Je *pense*..... etc. Ton vieux Dick.

Amie,

De retour. Attendais vaguement aujourd'hui. Serai demain maison. Bouquins enfin arrivés. Un pour toi. Grandes amitiés. Maurice.

# 5 avril 1910 ?

NAF 14231/17

1910 de Paissy

Lundi

Les heures passent, et les jours aussi, sans que je sache comment. Tu me vois semant, plantant, arrosant, sous ce grand soleil. Il faut faire un article aussi chaque jour. Aussi je t’ai écrit bien des lettres avant de prendre la plume. Nous relisons *Jean-Christophe* avec ma vieille amie. Nous pensons à Suzanne, qui sera belle, et qui prendra peut-être la vie comme il ne faudrait pas. Il faut une grande simplicité dans cet Univers où nous sommes. Cette Jacqueline est effrayante, parce qu’elle cherche le bonheur. Le bonheur on ne peut pas le chercher, on peut seulement l’avoir. Et encore on l’a dans le moment où on n’y pense pas. Dès qu’on y pense, il s’envole. C’est pourquoi le principal est d’avoir beaucoup de choses à faire, et d’être tout entier à ce qu’on fait. Ainsi la musique ; tu dis que cela ne t’empêche pas de penser à mille choses. Mais moi j’y sis jusqu’aux yeux quand je fais chanter le vieux piano ami ; là-haut, pendant que la vieille amie écoute, je ne pense à rien du tout, pas même au bonheur que j’ai. C’est cette force-là qui sauve les hommes, comme dit madame Arnaud et comme tu dis. Les femmes réfléchissent trop.

Qu’est-ce que tu fais de ce soleil-là ? Tes élèves sont sans doute en vacances. Alors tu ne traînes pas dans les forêts du boulevard Raspail ? C’est pourtant de ces côtés-là que je te vois, avec ton air d’Anglaise en voyage.

Ici des champs bruns et roses, un peu de verdure déjà et quelques fleurs. Des filles et des garçons qui rient. Des cloches. C’est très beau. Je dors comme une marmotte, ou bien je suis de doux souvenirs à cheveux blonds (non sans quelques instants difficiles !!!). Et voilà. Ces deux semaines vont passer comme une ombre. Je te fais de la musique aussi de loin. Hier c’était tellement cela, tellement penché à droite et à gauche etc. qu’on aurait cru qu’on y était (Instants difficiles). Je te vois rire en lisant cela ; et je ris aussi en l’écrivant. Ce qui est beau n’est jamais que d’un instant ; mais le souvenir accompagne toute la vie. Voilà le principal de mes pensées. Devine le reste. Imagine cette vallée toute blonde et chaude au soleil, et tu comprendras le reste. C’est tout de même un peu autre chose que les concerts chez Parent. Grandes amitiés pour finir. Je voudrais t’envoyer de grandes brassées de bonheur ; je t’envoie deux ou trois violettes de mon jardin.

Maurice

Pardon pour les taches. J’ai une plume détestable. Les violettes parleront pour moi.

# 1910 de Paissy

NAF 14231/17

Dimanche. Figure-toi ange blond que tout était brûlé et rôti. Tu me vois portant des arrosoirs et donnant à boire aux plantes. Aussi j’ai un peu mal dans les jambes et dans les bras, comme tu peux penser.

Je te vois très bien à Paris, trottant le long de l’ombre, avec un corsage à courants d’air ; et aussi te promenant avec le vieil ami sous les arbres du parc. Tu es une parfaite enfant.

D’ici on voit des vallées comme celle de Ciry ; et le ciel changeant d’aujourd’hui, avec des ombres qui passent, me fait penser à cette fameuse année où les arbres étaient si beaux ; cette lune est notre amie.

Les vieux amis sont bien ; et l’âge ne les accable pas. Dans ce pays de rochers, les hommes et les femmes durent indéfiniment. Je parlais hier avec la femme du berger qu’on appelle ici la grand-mère ; elle a 72 enfants et petits-enfants vivant ; elle a 92 ans et elle sourit comme une petite fille. Tous ces gens sont plus heureux que nous. Mais dès qu’on le comprend, on se simplifie, on ne se creuse plus la tête. Ma bonne petite paysanne. Tu es restée assez paysanne pour supporter bien des choses et aimer ton ami mieux qu’il ne mérite, ce qui lui est bien nécessaire.

La fin de mon séjour à Paris a été orageuse et triste. On paie toujours les bêtises qu’on fait. Je voulais essayer de te voir le mercredi matin, et le temps m’a manqué ; je suais à grosses gouttes sur des valises, et j’étais abruti de soleil et de boisson (non alcoolique). Mais ici je suis sobre, afin de ne pas grossir ! Je te vois rire, avec ton nez qui se moque. Mais je vois aussi tes yeux qui ne se moquent pas.

J’ai lu la *Vie de Tolstoï*, par Romain Rolland ; je n’aime pas beaucoup. Trop de petits papiers.

J’ai des souvenirs de nous deux délicieux dans l’esprit ; je te les envoie en tas… Penses-y un peu. Prends ici de tendes pensées de cœur.

Ton Grand Ami

Je suis tout habillé de blanc, avec un chapeau de toile. On m’appelle Pierrot.

# 1910

NAF 14231/21

Samedi

Blondinette, tu vois que je ne t’oublie pas. Tout est en train de pousser. Il y a des moments de beau soleil, et un grand vent tiède ; enfin c’est le printemps. Çà ne va pas sans rêveries ; tu t’en fais sans doute quelque idée…

Le jardin est fleuri de giroflées et d’anémones. Le vent fait des belles chansons. Le vieux piano aussi. Les vieux amis sont contents. Je bêche, je plante, je taille ; le soir on fait un grand feu, comme à la ferme quand tu étais petite. Me voilà bien loin du café concert, jusqu’à l’autre semaine, où il faudra redevenir parisien. Non sans *quelques compensations*. Ici je te vois rire. Garde bien tes bonnes joues ; ne te couche pas trop tard ; c’est très mauvais pour le teint. Ici je dors comme un loir. J’ai aussi raccommodé une horloge et une pendule. Et j’ai fumé des pipes. J’espère que tu es sage avec ta Gilda, et que vous ne traînez pas trop. J’ai salué Ciry en passant, et j’ai aimé la belle lune d’hier soir. Tu l’as sans doute remarquée. Je pense que tu es bien bonne et indulgente pour ton vieux Dick qui t’aime bien et je t’envoie mille tendresses.

Dick

Est-ce comme cela que tu l’écris mon nom ? Ici se place une rêverie avec accompagnement de piano *dans les oreilles*.

Tendresses de Dick

# 1910 de Paissy

NAF 14231/ ?? (31)

1910 de Paissy

Petit ange blond, je te vois très bien avec ton vieil ami. Et tu es une bonne blondinette. Quand on pense aux beaux discours des gens qui disent qu’il faut penser aux autres ; et jamais une seule petite action. C’est la petite paysanne qui fait les actions. Et on dira qu’elle n’a pas de vertu ! Mais tout est très bien ainsi ; et il faut laisser l’hypocrisie à ceux qui n’ont pas autre chose.

Je jardine ; et j’ai bien du mal, parce qu’on n’a pas toujours de l’eau autant qu’il faudrait ; et quand il y en a, je me donne des courbatures à en porter trop.



Le dessin représente ma maison et la fontaine ; tout cela est en plein soleil. Je suis habillé tout de blanc ; on m’appelle l’ami Pierrot.

Le vieux piano est bien détraqué ; c’est la chaleur qui en est cause sans doute. Il y a des touches qu’il faut pincer avec deux doigts pour avoir un son ; on y arrive tout de même, et l’on fait de beaux concerts à la vieille amie.

Les nuits sont admirables, surtout depuis que la lune s’en va. Sur le plateau on voit tout le ciel autour. Enfin la vie est unie et toute simple. Cela me fait penser que je passerai à Paris le 28. Tâche de voir à quelle heure tu pourrais grimper mon escalier ce jour-là. Car toutes les vertus veulent des récompenses, et j’y pensais justement ce matin en m’éveillant. Tu pense sans doute quelquefois aussi aux récompenses ; et ma foi tant pis si çà ne va pas avec les vertus récompensées. Il fera sans doute très chaud ; tout sera fermé et presque noir. Brode là-dessus si le cœur t’en dit.

Il y a un peu trop de bourgeois ici ; je ne puis éviter toutes les conversations ; mais je me renferme aussi dans ma chambre, dont tu peux voir la fenêtre au pignon en haut. Les jours de grosse chaleur, je travaille à l’entrée des grottes, où il fait toujours frais. J’y ai des nids d’hirondelles.

J’espère que vous avez moins chaud (aujourd’hui jeudi). Sois philosophe, et réjouis-toi du plaisir que tu donnes à ton vieux ami. Cela vaut mieux que tous les traités de morale. Et en septembre, où iras-tu ?

Tendresses vraies de Grand Ami.

# 7 août 1910

NAF 14231/25 (33)

Samedi 7 août [1910], 10h du soir.

Blondinette, tu me vois couché dans le lit de la rue de Provence, lit précieux, dans une mansarde toute blanche, en forme de bateau renversé, et buvant une citronnade dans une tasse de faïence. Voilà dans quelle situation je pense à toi. Depuis mercredi j’ai fait mille travaux. Ce soir encore à 8h j’arrosais mes capucines. Le vieux piano m’a reconnu tout de suite ; et il y a eu de la musique de Paissy. Je puis t’en parler puisque tu la connais. Elle me plaît, c’est beaucoup. Elle te plaît, c’est beaucoup plus que tu ne crois. Enfin, je suis sûr que tu l’as entendue dans ton Morvan. Si tu as regardé les étoiles aujourd’hui samedi à 9h ½, nous avons vu les mêmes. C’est une télégraphie extrêmement rapide, et qui dit tout ce qu’on veut.

Je suis très occupé ici. Ce matin avec ma vieille amie et la jolie petite, nous apprenions à dorer un cadre avec de l’or fin en feuilles que j’avais apporté. On s’y mettra ; et c’est très beau.

Je pense que vous êtes cuits tout vivants là-bas. Ici, au milieu du jour on cherche les coins frais et on arrive à en trouver. Mais ma mansarde est alors un peu trop grilloire ; et j’aimerais pourtant y rester beaucoup, étendu sur ce lit, et lisant, et prenant des notes, et écrivant dans les fameux cahiers où tu as mis plus d’une fois ton nez, ou encore des articles ; et rêvant aussi de temps en temps ; quoique ma vie ne soit pas agréable à considérer. J’ai toujours eu des reproches, Gabrielle ; ils sont certainement mérités en quelque chose. Vrai ce n’est pourtant pas le sentiment qui me manque. Et cela tu dois tout de même le savoir, car il y a des choses qui ne peuvent pas être de comédie. Par exemple la musique, et d’autres choses encore que Louison sait bien. Mais je suis sans doute trop sûr de moi, et trop occupé à réfléchir sur tout, ou à écrire des choses, ou à chanter. Au reste tu ne vas pas dire que tu m’aimerais mieux autre. Alors ? Il faut vivre comme çà, et cacher ses bons moments. La nature veut qu’ils soient rares toujours ; si on veut les multiplier, ils deviennent fades. Je pense au sanglier des Tuileries. Et puis je pense à certains jours de la rue de Rennes, et aussi à cette extraordinaire musique à une seule main, rue de Provence. Tu as en certainement toi quelque chose de grand et de libre, un peu sauvage je crois, comme tu dois respirer librement su tes montagnes. Raconte un peu à Maurice quel goût a l’air, et comment tu vis. Si je ne suis pas une brute, demain matin je mettrai sur cette enveloppe quelque brin de fleur ou d’herbe qui t’apportera l’odeur de ma pipe etc. avec la sienne. Je ne réponds pas à ta lettre, attendu que je l’ai brûlée ; mais cela ne veut pas dire qu’elle ne m’avait pas fait grand plaisir. Écris comme tu penses. Allons il faut dormir. Tu sais bien à quoi je vais rêver. Bon Dieu il y a des instants où la vie est belle ; ceux-là font passer les autres. Et il n’est pas nécessaire de faire ce que disait la célèbre basse, à laquelle je suppose que tu écris de temps en temps. Allons ! Dodo ! Ici devine, rêve, espère, et sois une solide Gabrielle, celle dont j’ai vu les yeux briller quelquefois. Quelles belles folies !

Ton Maurice.

# 16 août 1910

NAF 14231/27

Mardi 16 août [1910]

« Ange blond », cela m’amuse de t’appeler ainsi ; cela me rappelle Franck et bien d’autres choses. Hier comme je sortais d’un fourré, où j’avais pris des pousses de lierre, je suis tombé sur deux amoureux qui marchaient ensemble. Paysan et paysanne. C’était simple et beau. Cela m’a jeté dans mille pensées que j’ai mises en musique faute de mieux.

Derrière l’église il y a comme un promontoire de rochers avec une herbe fine, comme sur tes falaises. Sûrement la mer est venue battre au pied de ces rochers, il y a longtemps. Tout le promontoire est couvert de fleurs et de papillons. On voit deux grands villages dans la vallée. Le soleil était près de se coucher, et la lune encore pâle le suivait. Tout est beau. J’ai très bien vu, d’après les photographies, le cap Fréhel. Tu es heureuse ; tu jouis de ta puissance sur un homme important. Mais ton cœur inquiet voudrait bien d’autres choses. Tu es une sauvagesse ; et c’est tant mieux pour toi. On ne peut dominer les plaisirs de vanité si l’on n’a pas connu autre chose. Et comment prévoir tous ces détours de la destinée. Te voilà en ce coin Breton, où rien ne faisait prévoir que tu irais. Te voilà petite princesse d’auto, parce que tu as de beaux cheveux. Enfin c’est la jeunesse ; car elle est toujours reine partout. Ma vieille amie est bien heureuse ; je serai toujours jeune pour elle.

Je voudrais que tu lises quelque beau livre sur les rochers, et que tu joues quelque belle harmonie. C’est ainsi que tu dois penser à ton plus cher ami. Car il y a des sentiments trop vifs, et assez vulgaires s’ils étaient seuls, on ne s’y reposerait pas. Mais si on les sauve par quelque beau mélange, alors ils réchauffent tout le reste. Quelle puissance que celle du plaisir.

Excuse-moi si je t’ai fait attendre ma première lettre. Je voulais être installé ici ; et les facteurs ne vont pas vite. Cette lettre partira de Beaurieux *demain soir*. Sois juste aussi pour ton ami. Il se retient ; il compose avec mille choses, la musique, la campagne, un sentiment très doux. Il craint le feu des passions ; il craint la jalousie, toujours cachée près des plaisirs les plus enivrants. Que deviendrais-je si je perdais cette noble tranquillité. Laisse-moi mes avantages, puisque je n’ai pas tes beaux cheveux et tes vingt ans. Tu sais bien par ton expérience qu’il faut rester maître de soi, même si l’on veut avoir du plaisir. Comme j’aime à t’instruire, rusée commère ! Mais n’insistons pas. Tu ne comprends que trop, et te voilà plus troublée que tu ne voudrais. Aussi je ne te dis pas : pense à moi.

Grand Ami

# 1910

NAF 14231/29

[1910] Paissy mercredi

Ange blond ! J’ai encore fait de la belle musique. Si seulement elle pouvait arriver jusqu’à toi.

Oui, ce serait une belle folie d’aller m’asseoir à côté de toi sur la plage. Mais aurai-je un permis sur l’ouest ? Je ne sais. Et aurai-le loisir ? La maladie va et vient.

Je compte vers le 1er septembre faire un tour sur PLM. J’ai le permis en poche ; et il s’agit d’une précieuse amitié, dont j’ai tout de même besoin ; ici on parle un peu trop de maladie, de lessive, d’omelette, de boucher etc. Et présentement ma vieille amie est encombrée de gens à peu près aussi embêtants que ceux avec qui tu es. Je travaille. JE fais un peu de violon aussi, pour ne pas oublier tout. Quand jouerons-nous la sonate en la de Brahms ?

Mais que durera ce tour ? Je ne sais. Peut-être le temps de faire couper mes cheveux, qui vont bientôt m’entrer dans les oreilles. Amitiés aux tiens, à ce propos, et tu sais comment.

Ne fais aucune folie, si tu peux. Mais en effet la vraie folie serait de ne pas dire tout à ton grand ami. Car tu sais que je suis un bon ami, sans compter mille autres bonnes choses, peut-être. Je ne sais pas du tout quelle est cette folie qui se lève en même temps que la lune, dans tes yeux bleus que seul je connais bien. Pense premièrement aux risques de santé et beauté ; car cela s’attrape comme on veut, et ne se guérit pas. Pense aussi au prix de la liberté. Tant qu’une femme se suffit à elle-même, elle a bien plus de puissance. Et enfin c’est folie de se donner sans amour ; car l’amoureux sera toujours moins empressé après qu’il n’était avant. Mais enfin il y a des moments où on aime bien faire une bêtise et sauter la barrière. Car toujours calculer, c’est trop ennuyeux aussi. Tu penses bien que j’aurai toujours plus d’indulgence pour toi que pour moi-même. Alors la route est belle ! Et rions. Je te ris, pour que tu montres tes yeux contents, et cette liberté de petite fille qui est si charmante. Si tu te sens en liberté près de moi, et respirant mieux et sans aucune crainte ni inquiétude, rien ne peut me faire plus de plaisir. Et tout le plaisir du monde, qu’est-ce que ce serait sans ce doux abandon du cœur. En tout cas demande conseil à cette lune d’août ; je l’ai bien aimée ; elle a fait de belles ombres dans nos grottes. Je relis *La chartreuse de Parme* et je me fous des bourgeois. Voilà, avec mille tendresses dont je te prie de deviner l’expression selon ton plaisir…

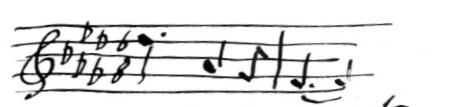
Grand Ami

# 1910

NAF 14231/31

*Ange blond*, je reçois ta lettre à Paris, où je passe une journée avant de retourner à Paissy. J’ai vu les montagnes et les torrents qui ne valent tout de même pas la mer de Bretagne. Il faut maintenant que je pense à travailler. La fin des vacances va passer vite. C’est un avantage, d’avoir des choses difficiles à faire. Cela console à peu près de tout.

J’avais pensé l’autre jour, justement en jouant du piano, que tu aurais tout au moins des concerts en plein air. En somme c’est un bonheur encore que tu aies un bon camarade comme celui-là, et que tu mènes comme l’Indien mène son éléphant. Non je ne pensais pas que tu allais te faire entretenir comme tu dis. Je connais trop bien la petite mule bretonne, qui tire toujours sur son licou. Rappelle-toi les conversations de la forêt Froidevaux à l’heure où les becs de gaz s’allument. Tu aimes deux choses, le plaisir et la liberté ; tout le monde les aime ; mais tu as un immense avantage, tu sais ce que c’est. Cela donne de l’avance, et de la sagesse, petite Bretonne dessalée !

Je viens de faire le tour de ma maison, en pensant aux choses que tu dis. J’ai joué du Franck au piano, tu sais, ce motif qui revient dans la dernière pièce de cette série-là, avec des variations sonores ; tu l’as joué un jour ; le piano sonnait bien. Quels doux instants. J’ai joué aussi des tas de choses moins pures. On n’est pas des anges…… (plusieurs points). Je t’écris au galop, et bien tard, parce que ma correspondance ne m’a pas suivi. Tu pardonneras à ton Grand Ami. Je suis en pensée avec toi, devant les flots et la lune naissante. Je lui faisais mes amitiés pour toi hier soir ; je rentre à Paissy, où les choses de santé ne vont pas très bien. On devrait penser le moins possible aux choses tristes ; car à quoi bon ? Mille tendresses.

Grand Ami

J’ai un feutre gris très bien.



# 1910

NAF 14231/34

Mercredi

Seulement un mot, blondinette, au reçu de ta lettre ; car les facteurs ne vont pas vite par ici, et peut-être ce mot restera en panne à Pléneuf. Je vois aussi la douce lune ; mais il me manque la mer. Oui il faudra bientôt quitter cette vallée, et mes vieux amis ; et se casser la tête à son métier. Et aussi se reposer sur le divan, ou faire de la musique, pendant que tu me raconteras les belles choses de Bretagne. Tu es assurée de me trouver à partir du mardi 4 octobre. Mais peut-être tu m’enverras un mot ici auparavant, si la rue de Rennes t’inspire, ou bien la forêt de la rue Froidevaux. La musique ne va pas trop ces jours. Je maçonne. Il faut croire que le ciment (dans les ongles) est contraire à la musique. Bah ! Nous retrouverons de délicieux moments. Sache que je pense souvent à toi, et comme il ne faudrait peut-être pas quand on est maçon. Je te verrai donc en négresse ? Ce n’est qu’une coquetterie pour éclaircir tes cheveux. À bientôt. JE vois avec joie que tu es très sage ; on ne l’est jamais trop, et la nature est toujours assez forte. Mais tu es une femme *de tête*. Mille tendresses de ton

Grand Ami

# 1910

NAF 14231/36

Paris mardi

Ange blond, je reçois ta lettre. Oui je serai libre demain mercredi, et, comme toi, je n’y pense pas sans un grand mouvement partout.

Je sors de grands soucis, que je ne veux pas te cacher. L’Amie (de Rouen) est depuis longtemps de petite santé. Ces vacances furent déjà pleines de souci. Mais il y a huit jours une crise l’a mise en danger immédiat, d’où une mauvaise semaine. Mais heureusement la convalescence a commencé. Il faut compter encore une quinzaine là-bas, et puis plusieurs mois dans une maison de repos heureusement sans soucis matériels. Enfin l’inquiétude se calme, les nouvelles sont bonnes ; viens donc demain. Je serai là à partir de quatre heures et je ne sais pas si tu me raconteras bien des choses…

Mille tendresses de ton

Grand Ami

# 1910 ?

NAF 14231/37

Paris mardi

Voilà une semaine, amie, que j’attends une lettre. Es-tu malade par ce mauvais temps froid ? Mais tu m’aurais bien fait passer un mot. As-tu de l’humeur contre moi ? Tu n’as que trop de raisons pour en avoir toujours ; mais je m’étais accoutumé à la pleine indulgence. Es-tu toujours au même endroit ? ou bien as-tu fait quelque coup de tête ? Ou ce qu’on appelle vulgairement une bêtise. Dans tous les cas tu dois tout dire à ton ami. C’est un vieil ami, un grand frère, et quelquefois un bon conseiller, sauf quand il se laisse emporter par des sentiments vifs. Je n’ai pas goût à t’écrire plus longuement, ne sachant pas dans quelle disposition tu es ni rien. Et d’ailleurs c’était ton tour. Mais ne vois pas là un reproche. Je n’aurai jamais un reproche pour toi ; mais toujours le même cœur, avec le bon et le mauvais, tant que tu voudras.

Mille tendresses de ton

Grand Ami

Rentré depuis huit jours. Travail. Feu. Piano. Il ne manque que l’ange blond.

# 1910 ?

NAF 14231/38

Mercredi soir 11h.

Je t’écris un mot à la hâte, amie à moi ; je suis abruti de travail. Voici à quoi je pensais tout à l’heure. Une maison à la campagne. Un vieil homme qui est moi. Toi dans la fleur. Et tu viens voir le vieil homme. Il y a un piano. C’est très doux. Il faut cultiver l’amitié par-dessus tout. Car les autres sentiments sont un peu sauvages, sans celui-là. Et je suis bien sûr qu’avec l’amitié et le reste on peut faire une belle vie à laquelle les gens ne pourront rien comprendre du tout. Cela n’a pas d’importance, qu’ils ne comprennent pas. Je veux que tu sois toujours gaie et tranquille et fraîche comme un petit moineau. Ce que tu disais, quand tu esquissais des reproches, n’a pas de sens pour moi. Je me fiche tout à fait de la grosse dame en question. Je te dirais bien que je pense souvent à toi, et comment j’y pense. Mais c’est trop bête à dire. Comment veux-tu que je ne pense pas à une blondinette qui fait si bien sa vie et qui secoue ses cheveux blonds dans mon soleil. Etc. Etc. J’ai mal à la tête. Tu inventeras facilement le reste. Je te pense pour finir, au piano ; car c’est là le plus beau de tout. Ton grand ami vrai.

# 27 octobre 1910

NAF 14231/39

Un mot à la hâte, amie, pour te faire part du décès de ma mère survenu hier mercredi. Ne le dis qu’à Renée ; je ne veux pas que vous l’appreniez par les autres.

Ami.

Chartier

27 octobre 1910

# 1910

NAF 14231/40

Vendredi.

Ange blond ! Pas de chance ! je ne pourrai pas samedi. Je sens dûrement mon esclavage mais qu’y faire ? Il n’y a pas à dire ; tout cela est mérité. Donc nous n’irons pas *au bois*, j’entends dans nos forêts là-haut. Et nous ne verrons pas ensemble Vénus notre amie. Ces temps sont tristes pour moi. Je fais trop de réflexions d’ordre moral ; et malheureusement il est un peu tard pour mettre de l’ordre dans sa vie. Et le plus triste c’est que je t’entraîne dans la même erreur. Tout cela n’est pas agréable à penser. Et on est conduit alors à se jeter dans le plaisir quand on le trouve, parce que le plaisir vrai fait disparaître pour un moment toutes les autres choses. Mais nous avons assez dit tout cela ; et ce qui me console un peu c’est cette franchise d’amitié qu’il y a entre nous.

Lundi mardi mercredi je serai libre comme d’habitude, pour des entretiens folâtres ou sérieux, comme il te plaira. Mais je te sais assez sérieuse. Je t’envoie de vraies tendresses de cœur comme tu sais bien et toutes sortes de jolis souvenirs qui me viennent en même temps que le soleil rit à la fenêtre. À bientôt Blondinette.

Grand Ami



# 1910

NAF 14231/43

Amie, un mot au galop. Travail et embêtements. En plus la petite pianiste est chez ma sœur. Aujourd’hui j’y suis après midi. Demain je serai chez moi vers 6h. *et jeudi après midi*. Écris. Viens. Tendres pensées de

Ton Grand Ami.

# 1910

NAF 14231/44

Blondinette ! Nous sommes à mardi ! Je m’aperçois qu’il est trop tard pour t’écrire directement. Le temps passe trop vite !

Et la fièvre ? Je suppose qu’elle te laisse tranquille maintenant. J’ai bu pas mal de bière dans ces jours chauds, et tu devines à quoi je pensais…

Nous partons à peu près mercredi après le prochain. D’ici là que ferai-je ? Si je ne m’en vais pas à Dieppe, je prévois que je serai esclave étroitement. Alors quoi ?

J’ai *La nouvelle Héloïse* à ta disposition, mais sans savoir quand tu pourras venir la prendre. Hélas ! Hélas ! Que de liens et d’embarras. C’est pour cela que j’aime tant Paissy, parce que les heures y sont libres.

Ta lettre m’a fait grand grand plaisir et je t’envoie mille douceurs de cœur.

Ton Grand Ami

# 1910

NAF 14231/45

Vendredi.

Enfant chéri, que faut-il que je fasse pour être un gentil ami. Te conduire à la gare lundi ? Je ne sais où te prendre maintenant. Et sans doute tu ne considères pas comme sérieux cet au revoir jusqu’en octobre. Fais ce qui te plaira ; moi je me tirerai toujours d’affaire en travaillant comme une brute. Mais je te voudrais contente ; et je fais bien peu pour cela. Pense à moi comme à ton ami.

Grand Ami

1911

# Février 1911

NAF 14231/46

Chère amie, petite amie, ton mouvement d’humeur est trop naturel ; mais je te connais ; il ne durera pas ; et tu seras triste d’avoir ajouté à une existence déjà bien lourde à porter, et du reste méritée.

J’irai samedi du côté de notre forêt.

Grandes grandes amitiés.

Grand Ami

# Mars 1911

NAF 14231/47

Vendredi.

Ange blond, j’ai ta lettre ce matin ; tu n’auras ma réponse que dimanche, car les facteurs sont rares par ici.

Cela me plaît infiniment de penser que tu exerces ton pouvoir de souveraine. Tout le monde n’est pas rose thé en fraîcheur. Tout le monde n’est pas printemps blond. Tes causeries avec ton amie m’amuseraient aussi à entendre. Malheureusement les hommes n’entendent jamais les bavardages de deux amies ; cela reste entre elles. On ne peut que deviner. Et comment deviner quand on n’est point femme ?

Ici, jardinage du matin au soir. Naturellement je suis pris de passion pour les roses-thé, et ce n’est pas un petit travail. Quand le jour tombe, je cours à mon vieux piano, et quelquefois il chante des choses peu ordinaires, qui rappellent un peu trop certains jeux de chatte gourmande. Mais il est bon d’être privé quelquefois des bonnes choses. Je t’envoie de mes giroflées. Les murs, les escaliers les roches en sont couverts. Les iris et les lilas commencent à fleurir. J’aime ton plaisir toujours ; ainsi tu peux me faire toujours tes confidences, comme je te fais les miennes. À mardi, à partir de 4h ½ et à mercredi. Bien douces tendresses de ton Grand Ami.

# Avril 1911

NAF 14231/48

Mercredi soir.

Ange blond. Je vais me trouver pris d’un peu court ; demain jeudi chez ma sœur. Samedi je pars pour Paissy à 6h10 gare du Nord. Donc depuis la sortie à 4h ½ j’aurai à courir un peu. Si tu venais vers 5h10 dire un petit bonjour, ce serait très agréable quoique nécessairement court. Vendredi je suis chez moi matin jusqu’à 1h et après midi de 3h à 4h ¼. Vois si tu trouverais un petit moment. Si tu ne trouves pas, tant pis. On sera renvoyés au mercredi de la semaine qui vient, qui est libre selon ta convenance. Je t’envoie mille amitiés tendresses et *souvenirs*. Grand Ami.

# 1911

NAF 14231/49

Ange blond, le soleil se montre un peu ; le fond de la vallée se dessine en bleu du côté de Ciry. Le vieux piano sonne presque comme un Pleyel. Les vieux amis sont contents. Je pense à toi souvent et à toutes les bonnes conversations de la forêt Froidevaux. Tu es une riche nature, et trop gentille pour ton Grand Ami. Mais dans le fond je ne trouve pas cela trop injuste.

Je vais essayer de faire un peu d’aquarelle si le temps se sèche. Et tu retrouveras mes souvenirs d’hivers au-dessus du piano et du divan, qui renferment bien d’autres souvenirs de toute saison déjà pour Blondinette et son ami. J’espère que les *roses-thé* ont gardé leur teint blanc doré, et rose brûlé par endroits assez longtemps pour te donner d’agréables pensées. Je voudrais bien te faire plaisir toujours, sans jamais de peine. Et on fait ce qu’on peut et on est un bon Grand Ami. Voilà. À mardi 5h. Mille tendresses de Grand Ami.

# 1911

NAF 14231/50

Choisy dimanche 16.

Enfant chéri ou ange blond, comme tu voudras, je ne sais pas trop comment t’écrire ; tu étais si ombrageuse ces temps. Et je crois que, pour le bonheur de la vie, il faudrait l’être le moins possible, et retenir toutes les colères, petites ou grandes. Qu’est-ce que cela coûte ? Pour moi je suis aux prises (tu sais comment et pourquoi) avec des colères si épouvantables, depuis des années, que j’ai un désir de tranquillité qui l’emporte sur tous les sentiments. Voilà ce que c’est qu’un vieux cheval de trompette !!

Je suppose que tu trouves de quoi penser et rêver, puisque tu as de l’eau et des ombrages, et la belle lune de ces nuits. Je mérite tout de même au fond que tu penses à moi en même temps qu’à ces belles choses. Mais c’est trop au fond, et la surface ne vaut pas cher. Bref je réclame une extrême indulgence et je promets une grande fidélité d’amitié. Avec cela je m’en irai me cacher à Paissy, bêcher la terre et arroser mes rosiers. Que faire de mieux en attendant l’automne de la vie que je vois déjà par-delà les collines. Tendresses à toi. Grand Ami.

# Juillet 1911

NAF 14231/51

Lundi 8h soir.

Je suppose, jolie Blondinette, que tu as reçu mon premier petit mot, quoique j’aie oublié de mettre *Angleterre* après *London*.

Toujours travail abrutissant. Et c’est triste, un lundi, de n’être pas dérangé par une souris blonde. Je puis à peine le croire. C’est comme si j’étais dans un désert maintenant.

Mais l’heure me presse ; et mon travail m’attend. Je veux seulement que tu imagines mes impressions d’hier dimanche, après le dîner, chez ma sœur. La petite pianiste jouait pour la seconde fois la sonate de Grieg pour piano. C’est de la musique comme il en faut justement pour penser à des cheveux blonds comme il n’y en a plus maintenant dans Paris ; à un bijou de jeunesse, de fraîcheur, de naïveté comme tu étais quand tu venais rue de Provence. Quel bonheur d’être belle fille et amoureuse ! Enfin je te suivais des yeux, dans la fumée du cigare. Je voudrais que tu joues cette sonate ; tu comprendras mieux ce que je veux dire.

Depuis que tu es partie je ne mets plus les doigts sur le clavier que pour en tirer âneries et platitudes. Hélas je suis comme toi ; trop friand de plaisir. Mais l’amitié tendre, de loin, est bien douce aussi.

Décris-moi bien tout. Raconte-moi le tennis, afin que je sois fier de ma championne.

Je voudrais pourtant bien te jouer de *notre* musique, mais çà ne vient pas.

Je compte partir à Paissy samedi peut-être jusqu’à jeudi. De là je penserai à Ciry et à mille choses, et encore à d’autres, à peu près comme tu penses à ton grand ami le soir. Mais il ne faut pas trop penser… Quelle force dans la nature que l’Amour. C’est terrible. Le problème est de faire que l’incendie ne brûle pas tout. Tu es une sage et vaillante fille que j’aime tendrement. Tu le sais bien. Avec cette idée, tu n’es seule nulle part. Ton Grand Ami.

Mille douces tendresses comme ici…

# Juillet 1911

NAF 14231/53

Mercredi 8h soir, dans le train entre Soissons et Paris.

Ange blond, je viens de passer quatre jours avec mes vieux amis et mes rosiers. Je rentre pour travailler, car les examens sont retardés. Je ne t’ai pas écrit de là-bas, parce que les lettres traînent à la cuisine en attendant le facteur. Mais j’ai pensé à toi plus d’une fois. D’abord au piano, ce qui a fait dire à la vieille amie toujours clairvoyante : « Je ne sais pas quel genre de musique vous avez entendu à Paris… » Et puis d’autres fois dans la solitude nocturne. Je te laisse à broder sur tout cela, car ce train me balance furieusement, et tu auras de la peine à lire ce griffonnage.

Je suppose que tu as bien chaud à Londres. À Paissy j’arrosais. Tu vois çela d’ici. Je n’ai pas beaucoup pensé à ta lettre *mauve et mauvaise*; la suivante était tellement mignonne. Il n’est que trop vrai que je n’ai pas toujours été raisonnable. Mais la nature est bien forte ; tu en sais aussi quelque chose ! Ce qui m’enlève mes regrets, c’est de te voir si raisonnable, si courageuse, si sage enfin, comme je te vois en blondinette portant sa raquette incomparable sur la place Vendôme. Et puis je sais que je serai toujours un vrai ami pour toi. Cela sauve tout. Mais je ne peux plus écrire. Ce matin à 7h je revoyais la maison de Paris aux rideaux fermés et le divan. Les souvenirs ont une force invincible. Tu es une belle jeunesse blonde. Quelle musique je t’ai envoyée aujourd’hui même, un peu avant midi !

Raconte-moi les choses de là-bas. Gare au flirt. Car la chair d’une rose-thé est fragile. Çà remue trop ! Mille tendresses douces… Ton Grand Ami qui t’aime. G. Ami.

# 14 juillet 1911

NAF 14231/55

Lundi 14 juillet 6h ½ du soir chez ma sœur.

Ange blond je veux t’écrire sans plus attendre et avant d’aller voir le feu d’artifice. Je vois par ta lettre que tu te trouves assez perdue tout de même et triste dans cette immense ville, si loin de tes plaisirs parisiens, si doux, si faciles, et quelques-uns tout à fait chers ! C’est une rude épreuve pour une blondinette. Mais c’est tout de même nécessaire. Avoue-le. Si tu n’exerçais pas cette volonté de fer que tu as, tu ne serais qu’une perruche parisienne.

Ce matin je riais en pensant à ta frange et à toute ta personne si bien ficelée. Quel joli temps que ces dernières semaines, malgré quelques petits nuages. Mais il est bon de se sentir jeune, et de rager comme à vingt ans. Tout de même je me demande ce que tu vas faire de tes journées dans Londres. Il faudrait que tu travailles l’anglais chaque jour avec suite ; autrement la mélancolie te prendra. Pourquoi n’as-tu pas emmené ta Gilda. Je te vois bien seule. N’iras-tu pas voir les van den Bergh ? Malgré tout aussi je suis toujours un peu troublé de ce brusque départ, dû en partie à une crise de sentiment. Tout cela était inévitable. On ne se jette pas au centre des plaisirs parisiens sans risques. Et si tu n’avais pas eu ton Dick heureusement bien doué pour te servir dans ce genre d’épreuves (car il n’est jamais ridicule ; et c’est la seule force à Paris) tu aurais déjà culbuté de bien des manières.

Gilda m’a parlé au restaurant ; mais je n’ai pas bien compris son charabia, et je l’ai reçue assez froidement, car bien réellement elle me plaît encore moins depuis que j’ai entendu cet accent. Elle a seulement dit qu’elle était bien triste de n’avoir pas ton adresse ; je lui ai dit que je la lui donnerais. Et voilà.

Je n’ai plus rien à faire, sauf un reste de bachot mercredi. Mais je ne compte pas aller à Paissy avant samedi, jour de *la liste*, c’est-à-dire dimanche. Je me plais à penser aux rosiers, aux glaïeuls et à tout mon petit peuple de plantes. Je me plais aussi, et tout autrement, à penser à une certaine rose thé si fraîche et qui sent si bon ; mais cela n’est pas toujours sans troubles, il s’en faut… *Penses*-tu aussi ? Il fait sombre, par l’orage et la pluie. Je m’arrête là et je t’envoie mille tendres caresses sans insister, car ce serait pénible ! Mille baisers de *ton* Dick.

# Août 1911

NAF 14231/57

Lundi.

Mon cher petit poulet, je reçois ta lettre et j’y réponds vite vite. Viens d’abord que je te console un brin. Surtout ne fais pas de noir. La situation n’est jamais sans issue pour toi. Que fais-tu en Angleterre. 1° Un essai pour te dessaler ; tu profites d’une période (vacances) où tu n’aurais qu’ennui et tristesse en France, tu te fais quelques relations à Londres, ce qui te servira toujours à gagner des sous à Paris. 2° Tu veux apprendre l’anglais. C’est très dûr au commencement, parce que l’on est dans une vraie solitude, par l’ignorance de la langue ; mais une fois les commencements passés, ce sera presque un jeu.

Maintenant tu n’es pas en prison chez ces gens-là. Tu as bien fait je crois d’accepter quelque chose de payé avant que les ressources fussent épuisées. Mais il n’y aura rien de plus simple que de t’en aller si tu ne te trouves pas bien. Le pis que tu puisses supporter, c’est deux mois ; je comprends que tu te donnes les mois d’août et de septembre pour t’acclimater. Il faut patienter jusque là. Mais ensuite tu auras un peu plus d’argent et tu pourras reprendre ta liberté. Paris est toujours Paris et tu gagneras ta vie encore mieux après qu’avant.

Tu ne dis rien de Gilda. Je suppose que dans cette maison tu as bien quelque liberté pour te promener avec ton amie. Ou peut-être les choses ne vont pas avec elle comme tu voudrais ? Rien d‘étonnant. Là où peut-être elle s’amuse, toi avec ton diable de tempérament et ton caractère entier, tu risques trop. Pense à cette petite tête de mule chérie ; soigne-la bien, et fais quelques sacrifices en son honneur ; il le faut et elle le vaut bien, non seulement par les beaux cheveux (dis-moi que tu les soignes bien) mais aussi par la volonté qui est à l’intérieur. Si tu étais une petite femme vulgaire, il y a longtemps que tu roulerais de plaisirs en plaisirs ; ce serait mieux pour le moment, mais pire dans la suite ; et surtout il y aurait une espèce d’esclavage que tu ne supporterais pas. Tandis qu’où tu es tu ne livres rien de toi à personne. Tu es toujours mieux qu’à servir tout le monde dans la villégiature de ta famille. C’est le temps des vacances, nous serions toujours séparés. Tu as de beaux souvenirs à revoir, et enfin la perspective de reprendre ta vie en France quand tu voudras. Si seulement avec cela tu avais l’occasion de jouer sérieusement au tennis ! Je pense à toi souvent souvent. Tu dois être courageuse et gaie, afin de me rendre la vie plus facile. Mais bien entendu il ne s’agit pas de faire semblant ; il est convenu que tu me dis tout tout tout même les plus gros secrets. C’est joli pense donc de penser que sans doute aucune femme n’a dit *tout* à un homme, excepté toi à moi. Tu n’es plus seule après cela. Et je pense que tu me connais bien aussi tout à fait ; ce genre de secrets fait que deux sœurs deux frères deux époux ne se connaîtront jamais bien. Et chacun a ses secrets, surtout dans cette très hypocrite Angleterre, où les femmes et les hommes sont de forts animaux bien nourris et *blonds*. Observe autour de toi, cela t’amusera. Et surtout essaie de parler et de comprendre. C’est là le principal. Pense qu’une fois que tu connaîtras passablement l’anglais, tu peux vivre à Paris sans souci rien qu’en logeant ou promenant des Anglais. Parle-moi aussi de la toilette ; ne te laisse pas aller du tout sur ce chapitre, de façon à rester toujours Demoiselle. C’est très important. Ce qui t’attriste le plus sans doute, c’est de ne point former d’amitiés maintenant par l’ignorance de la langue ; mais ce n’est qu’un moment à passer. J’ai fini mon travail. Ce soir je dîne chez le vieux Charles Navarre. J’ai acheté des livres difficiles et je vais travailler en liberté. Nous partons pour Paissy le 1er août. La liste des admissibles a paru ; notre succès est médiocre ; mais les bons sont sur la liste. Je suppose qu’on respecte ta correspondance. Je te mets ici les plus douces tendresses en musique, mon ange blond. G.A.

Les souvenirs sont bien doux, mais souvent bien forts. *Je m’en aperçois*  en t’écrivant. Ton *amie* pense à toi. (Qui c’est ? Tu devines ?) Ton G.A.

# 30 juillet 1911

NAF 14231/59

Mercredi.

Bijou ! Chérie ! Petit poulet en or ! Je t’écris sans plus attendre, bien que je ne sois pas sûr de lire comme il faut ta nouvelle adresse. Tu devrais écrire les mots anglais comme çà :

JE T’ADORE

par exemple. Autrement mes adresses seront ridicules ! Tu as bien raison de vouloir me zigouiller ! (Mon bonheur !) Car je t’ai assez dit ces choses, et elles sont bien entendues. Pardonne à un homme *d’un certain âge*. Mais ne dis pas que je doute de toi *maintenant*. Je n’en doutais pas, ni avant ni maintenant. Je connais les choses et ce qui peut arriver ; et je sais bien que rien ne changera le fond de ton cœur. Et puis je veux aussi que tu jouisses de la vie ; enfin je ne veux pas que tu aies le moindre *devoir* envers moi. Ce n’est pas seulement de l’orgueil ; je pense que c’est de l’affection aussi, quoiqu’on entende souvent l’affection tout à fait autre. Mais tout cela n’est point froid ni raisonneur. L’attrait physique est complet, violent ; il serait facilement passionné, et trop, si l’amitié ne le modérait. Le meilleur c’est encore lorsque je te berce comme une petite fille et que je te baise sur les joues. Mais il est vrai que cela ne dure pas toujours longtemps. Alors il se passe des choses, au souvenir desquelles je souris ; car j’ai devant les yeux le vieux divan rouge, les coussins, le piano. Et j’entends cette sacrée musique de chambre à coucher. Terrible. Mais avec cela tu as de la volonté et de la raison. Mais je veux surtout que tu sois contente, et sans remords quoi que tu fasses. Il me semble que tu es digne de *comprendre* un ami comme ton Dick, même dans ses discours les plus vaseux.

Je repars pour Paissy avec ma sœur dimanche prochain 3 août. C’est là que je recevrai ta nouvelle adresse. Seras-tu encore au pair dans le mois de septembre ? Si oui, tu tireras le diable par la queue. Où qu’est le diable ? Voilà que je ris de nouveau. Difficile d’être convenable ! Voilà une lettre à brûler, ma petite pucelle en or. Oui je vois tes Zicks, et je vois qu’ils sont amoureux de toutes les manières ; j’y vois la promesse de toutes les folies et de toute la sagesse. Tiens je pense à ce baiser sur le bord de la Seine. Mais peut-on appeler cela un baiser ? Je ne pense pas qu’il en soit jamais donné et reçu un pareil. Et voilà que tout s’éveille (me comprends-tu). Va-t-il falloir penser à toutes les choses que tu sais, des jambes, un corps gracieux et vigoureux qui se retourne langoureusement, des yeux noyés, le paquet de cheveux dorés et brillants, et ta main que j’embrasse. Tout cela est un peu trop chaud pour ton arrivée à cet hôtel. Mais enfin tant pis. Si je suivais ma plume, tu en lirais bien d’autres. Enfin ! Tu brûleras cette lettre-là, car ce sont des choses qui ne sont que pour nous deux et d’un moment. Je e vois quand tu *penses* à moi. Jamais deux êtres humains ne se sont compris plus complètement. Je baise encore tes doigts *et le petit trésor doré.* Tu me dis que tu as maigri. Il faut engraisser bien vite, mais pas trop. À qui penses-tu quand tu mets tes bas ? Je m’arrête car je franchirais toutes les bornes de la pudeur. Mais tous ces souvenirs me mettent dans un état violent. J’aimerais à savoir *tes plaisirs préférés*, ceux auxquels tu penses le plus souvent. Mais ne nous excitons pas ; attendons octobre. Je te baise, ma blonde adorée, jusqu’au fond de toi, de toutes les manières. Comprends-tu ? Je t’aime. Ton Dick.

# 1911 en Angleterre

NAF 14231/61

Paissy samedi 4h.

Petit poulet chéri il vente, il pleut, il grêle. Ce n’est pas un temps de jardinier. Ce matin je faisais de la terre avec des tas de saletés de fumier ; j’étais bien crotté et tout en sueur mais cela fait du bien. Je crois t’avoir envoyé déjà des cartes postales d’ici. Pour le détail je suis au-dessous des vieux amis :



La maison est entre deux jardins ; le premier sur la route ; le jardin sur la droite est en terrasse. Le jardin à gauche est plus bas. Au fond des roches, avec des arbres en haut, et la colline monte encore ensuite. On ne fait que monter et descendre. Il y a derrière la maison un passage montant sur lequel j’ai fait passer un berceau de chèvrefeuille et de clématites.



Tu vois ici l’escalier de pierre derrière, par où je monte à ma chambre, et l’entrée principale sur la cour. Sous la fenêtre un rosier à roses rouges. Tout est fleuri et verdoyant partout. Mais cette grêle n’est pas bonne pour les glaïeuls.

Je travaille assez dans ma chambre. Le soir se passe chez les amis, en conversations ; mais ils ont presque toujours des tas de gens qui me rasent. Vers 6h souvent je me glisse jusqu’au vieux piano sans être vu ; mais ce n’est pas tout de même *nos* improvisations ; il y manque beaucoup de choses, quoique je voie souvent la chevelure blonde… Enfin c’est un endroit excellent pour le repos, et surtout pour assurer des vacances convenables à ma sœur ; car elle n’est pas riche, et sans cette maison, elle devrait rester presque tout le temps à Paris.

Je pense à ma précédente lettre, qui a dû te brûler un peu. Ici je suis un peu plus tranquille, mais non pas toujours. Il y a des moments difficiles, qu’on ne peut décrire ; mais tu dois les imaginer ; surtout le matin, quand on s’étire imprudemment, lorsque le jour vient me réveiller. Décris-moi un peu l’endroit où tu es, et ta chambre afin que je sache où tu es quand tu *penses* à ton Dick. Je serais bien curieux là-dessus tu sais ! Mais je comprends que la plume ne peut pas tout écrire. Je rêve quelquefois, et c’est très agréable. Quel contraste pour toi entre cette vie de Paris et la tranquille Angleterre ! Maréchal qui a passé huit jours là-bas dit : « En ville il y a des jockeys, qui n’ont pas l’air de comprendre l’anglais. Hors de la ville ce sont des parcs avec des gens qui jouent au tennis ». Joues-tu au tennis ? Gagnes-tu ? Raconte bien tout. Cela n’ira pas sans quelque petit roman sans importance ; car je serais bien humilié si personne ne te faisait les yeux doux ; et c’est un grand plaisir pour cette Blondinette de se faire faire la cour *un petit peu*. L’amour et le plaisir rendent ces jeux tout à fait inoffensifs. Comme c’est amusant et rare de nous connaître comme nous nous connaissons. Je n’en ai pas vu d’autre exemple. Il faut de bien vifs désirs pour arracher tous les secrets, miens et tiens. Les autres sont des *étrangers* toujours ; ils ne savent rien du tout de la jolie Gabrielle ; pas même ses beaux yeux, qui brillent si tendre. Apprends bien l’anglais. Je pense à toi, blondinette chérie. Ton Dick.

# 1911

NAF 14231/63

Ange blond ! Comme ta lettre m’a fait plaisir ! Mais ne crois pas que je n’aie pas de confiance en toi. Bien plus que tu ne crois peut-être, pour les sentiments et la conduite de la vie. Mais cela ne met pourtant pas à l’abri des surprises et des passions quand on est une petite poulette tout à fait libre, et bien pourvue d’yeux, de cheveux et de dents. Mais le fond est solide, et les sottises seront par là évitées autant que c’est possible humainement. C’est pourquoi aucun événement ne changera mes sentiments. Mais il faut mieux encore que cette petite épreuve soit épargnée à ton grand ami.

Je travaille. Je tape sur mon piano. Je fume des pipes. Cette semaine la petite pianiste était à Paris, ce quif ait que j’ai recommencé à apprendre le violon. En voilà pour un mois.

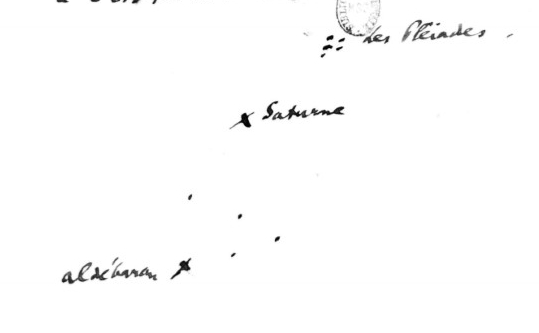
Les soirées, déjà longues en cette saison, je les passe (de 5 à 7) sur le divan ou sur le lit à lire soit pour mon travail soit pour mon plaisir. À rêver aussi quelquefois quand j’en ai le temps ; mais souvent j’aime mieux l’éviter, car la rêverie prend naturellement un cours que tu devines sans peine. Les souvenirs arrivent en foule, et ils ne sont pas du genre calmant. Il faut donc souvent changer le cours des idées, ou leur donner une douche musicale ; mais ce n’est pas encore tout à fait ce qu’il faudrait. Aussi je n’évite pas trop souvent de *penser* à toi tout à fait. Et comment faire autrement ? Ainsi je me vois souvent revenu à l’âge de vingt ans, qui est le tien. En somme ce n’est jamais à nous deux, soit ensemble soit en pensée que nous serons bien raisonnables. Mais il me semble cependant que nous ne devenons ni sots ni méchants, ce qui est le principal. Cette correspondance se trouve beaucoup plus parlante et brûlante que je n’aurais cru. La réalité y ajoutera encore, en renouvelant les rêves. Et quoi ? Des milliers d’hommes et de femmes ont connu les mêmes plaisirs ; ce n’est ni nouveau ni extraordinaire, et c’est très bon tout de même. Voilà comment je m’excuse d’être aussi femme que toi. Tu me comprends bien. D’après ce que tu disais le temps de ton retour approche. Un de ces lundis ou mardis j’entendrai de nouveau ma sonnette de bois (tic tic) et je ne sais pas trop ce qui se passera, quoique j’y pense assez ; car la précipitation est bonne ; mais le pas à pas est exquis. Mais assez là-dessus. Dis-moi aussi si tu as reçu mon avant-dernière lettre encore adressée à Tunbridge Wells, où tu n’étais plus. Je te dis à bientôt, avec toutes les tendresses qu’il te plaira de choisir pour rêver en attendant mieux. Ton Grand Ami qui t’aime, G.A.

# 1911

NAF 14231/65

Samedi

Ange blond, j’ai reçu tes deux cartes postales, qui me donnent une idée de ce riche pays où tu es. Je t’écris un peu tardivement, et au galop, car j’ai un mal de dents qui avec cette année pluvieuse, me rappelle parfaitement Ciry, où tu as cessé d’être une gosse pour moi. Bientôt la douce lune va nous revenir ; et puis ce sera la rentrée, le travail, les bons feux, et le divan rouge. Mais enfin tout cela est assez plaisant à penser, puisque tu reviens à la fin d’octobre. As-tu grandi, ou engraissé (un tout petit peu est permis, mais attention). En tout cas avec la danse et le tennis, tu auras toujours tes fortes jambes… Dis-moi le résultat du fameux match. J’aurais parié pour toi, vingt francs ! J’espère que le temps ne te semble pas trop long. Tu vois peut-être à l’est, le soir entre 10h et 11h, les Pléiades :



Cela me rappelle nos promenades du côté de la forêt Froidevaux. En passant à Paris j’ai traîné un peu par là et passé dans le chemin de fer. Tu te rappelles ; nous n’étions pas toujours d’accord à cet endroit-là. Mais tes yeux étaient toujours les mêmes. Je les vois très bien et je leur ris.

Ici nous avons les manœuvres, ce qui nous fait trotter de bon matin. Demain grande bataille sur le plateau de Craonne (qui se prononce Cranne). J’ai fait aussi un admirable pâté de lièvre ; et aussi de la bonne musique, dans la forme d’une sonate en ré majeur, déjà oubliée naturellement.

Mal de dents, mal d’amour. Une certaine rêverie fait oublier la douleur. Devine un peu quelle rêverie ? Tu n’auras pas grand mal. Tu ne me dis pas si tu *penses* aussi à ton grand Ami, mais je le suppose. Et sans t’en vouloir à toi-même ; car que faire contre la nature ? Toutes les blondinettes aux jambes solides, dans tous les temps, ont rêvé à leurs amoureux. Je t’approuve de ne pas rester dans cette famille, puisque le métier n’est pas ce que tu veux. Dis-moi si la réparation de la raquette a été bien faite. Je suis très vexé de cette corde qui a cassé (c’est pour rire). Je t’envoie mille tendresses et câlineries. Ton grand Ami qui t’aime, G.A.

# 1911

NAF 14231/67

Mercredi.

Cher petit poulet, je reçois ta lettre enfin aujourd’hui. Je ne sais plus dire lequel de nous deux devait une lettre à l’autre. Ma dernière était écrite de Paissy et plus que tendre si je me souviens. Je n’ai rien reçu depuis. Mais les lettres se sont croisées si souvent. Enfin tout va bien. Tu es en marche pour revenir, et de toute façon tu ne t’ennuies pas. Je pensais trop à toi tout à l’heure, sur le divan rouge pour ne pas te l’écrire. Avec mille tendresses *très tendres*. Je traînais hier par la rue Froidevaux. Ton Grand Ami qui t’aime, GA.

# 1911

NAF 14231/68

Mardi soir 7h20 !

Petit poulet, qu’est-ce qu’il y a. Tu m’écris de t’écrire *si* j’ai un empêchement aujourd’hui ; heureusement e n’en avais pas. J’attends, et je ne vois rien venir. Je regrette maintenant de n’avoir pas écrit.

Hier lundi je n’étais de retour qu’à 8 heures moins dix. Demain je ne suis pas libre. Alors quoi ? Vendredi à 10h comme autrefois ? À tout hasard je reviendrai par la rue Racine à cette heure-là.

Triste tout çà ! J’ai attendu aussi samedi. Pardon de n’avoir pas écrit pour lundi. Mais je comptais que tout s’arrangerait aujourd’hui. Ne grogne pas contre ton ami, autant à plaindre que toi.

À vendredi alors ?

Mille tendresses vraie de ton Dick – qui t’aime.

1912

# Février 1912

NAF 14231/69

Blondinette, mignonne lettre ! Demain sonates, après midi. Dans la suite je ne sais pas ce que je ferai. Ceux de Paissy ont réparé les avaries et m’appellent. Difficile d’être partout à la fois. Probable que partirai à Paissy mardi et peut-être lundi. T’enverrai un mot. À tout hasard je te dis : bonne année ! Quand les choses vont bien, il faut en profiter. Tire la choucroute et tout ce qui s’ensuit ; tendresses tendres de G.A.

# Juillet 1912

NAF 14231/70

Petit poulet, cher petit poulet de grain, comme tu es petit dans tout çà. Mais il y a dans cette société riche, bien organisée, bien habillée, bien polie, plus de garanties peut-être que dans notre bourgeoisie pauvre. En tout cas tu y feras ton éducation cent fois mieux si tu tiens bon. Et je sais que tu as la tête solide, si le cœur est faible quelquefois. Il est bon de voir beaucoup de choses et beaucoup de gens, et surtout de se perfectionner dans la haute politesse. Surtout pour une femme ; c’est la force des forces. Mais je voudrais bien que tu te mettes à parler anglais ; c’est important aussi. Tu dois déjà comprendre aussi ce qui manque à ceux de ta famille, à l’exception naturellement de la très noble basse, qui connaît la vie. Les autres sont des naïfs et des nigauds, parce qu’ils n’ont rien vu. Moi non plus je n’ai rien vu, et je n’en suis pas plus fier ; seulement je suis comme toi, je me méfie ; c’est déjà quelque chose. Je ne crois pas que toute la terre soit disposée à me faire plaisir sans rien recevoir en échange.

Il y a dans la haute politesse quelque chose de sec et de dûr au fond qui est très instructif. Car tous les gens sont ainsi dès qu’ils ont une puissance quelconque. Tu te rappelles Julien Sorel ; il avait tout à apprendre aussi. Je vois que tu seras une rusée commère, vu que tu l’étais déjà. Seulement il y aura des moments difficiles ; de l’isolement, des larmes. J’ai du souci quand j’y pense, et j’y pense souvent. Mais enfin je me dis que si tu étais au milieu de ces gens-là sans un sentiment caché et solide, tu serais encore bien plus abandonnée ; il est toujours pénible de gagner sa vie.

Je suis en vacances depuis hier. Nous ne partons à Paissy que vendredi 2 août. Écris-moi bien tout. Ce monde où tu es m’intéresse. Ton histoire sera un roman anglais de plus, sans compter l’intérêt du cœur. Là-dessus tu ne me juges pas toujours très bien ; mais si, au fond, peut-être. Je n’ai aucune liberté d’action, tu ne l’ignores pas ; j’ai bien des fautes à réparer. Je crois pouvoir affirmer que je n’en ferai plus, la sagesse venant avec l’âge et l’expérience. Mais enfin les soucis restent. Et je t’ai plus aimée pour ton amitié juste et clairvoyante que pour tout le reste, qui est pourtant bien délicieux à revoir par le souvenir. Oh les belles folies. Et on a beau dire qu’on n’aurait pas dû les faire ! C’est que ce n’était pas facile. Tu en sais aussi quelque chose. Ah jeunesse ! Je vois d’ici très bien tes cheveux défaits, avec toutes les nuances de l’or, et cette vigueur saine. Mais cela m’entraîne un peu trop loin… Je pense aussi que tu danseras ; et aussi à la fameuse raquette. Ne te laisse pas battre ; songe que mon honneur est en jeu !! Je ris en t’écrivant. Je t’envoie ce rire et ces regards qui t’appartiennent. Je pense à l’éclair de tes beaux yeux ; ne le fais pas trop voir aux gens, et réserve-moi tes pensées d’amour, j’entends la plus intime solitude, entre la rêverie et le rêve. Je te vois si bien, les yeux fermés… Mais je laisse cela. Je t’envoie toutes les tendresses que ces pensées éveillent. Ton autre amie se rappelle *vivement* à ton souvenir. Doux baisers de ton Grand Ami qui t’aime. GA.

# 22 octobre 1912

NAF 14231/72

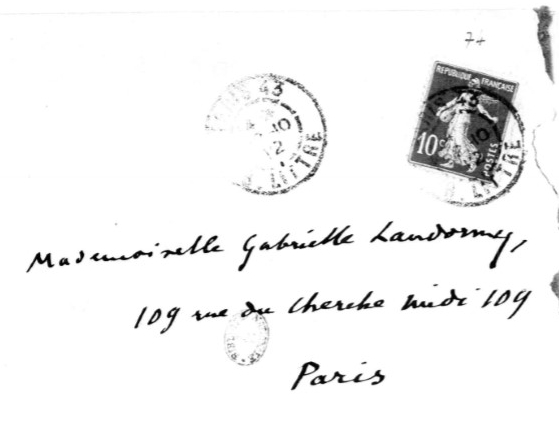
Dimanche soir dans le train (en panne à Crépy en Valois).

Ange blond ! J’ai bien reçu ta charmante lettre. Demain lundi je ne sais ce que je ferai ; je ne serai pas chez moi dans la journée ; et il est plus que probable que je serai à Saint-Lazare à 7h40 comme d’habitude. Mais il est plus prudent d’attendre mardi 5h ½ à 7h. Tout de même si tu veux risquer un peu, sois à la gare Saint-Lazare et attends dix minutes. Ce serait charmant de dîner ensemble, et de te retrouver paysanne, avec de grosses joues et des taches de rousseur peut-être…

J’ai bien pensé à toi ; mais çà manquait un peu de réalité. Tu dois sentir la campagne !

À bientôt. À mardi sûrement. Tendres baisers en attendant de ton Dick qui t’aime.

Dick



# 29 décembre 1912

NAF 14231/75

Dimanche.

Amie chérie, bonne année ! Je pars demain lundi pour Paissy et reviens vendredi matin. À vendredi soir rue Racine à 10h – 10 mn peut-être ?

Mille tendresses au galop. Je cours !

G.A.



1913

# Février-Mars 1913

NAF 14231/77

Samedi. Petit trésor blond, je veux bien ne pas être triste ; mais ce n’est pas gai tout de même de faire de la peine, sans savoir comment, à une amie parfaite. Que s’est-il passé depuis mardi, je ne puis le deviner. Hier soir à tout hasard je revenais par la rue de Vaugirard. Que faire ? On devrait toujours réfléchir au commencement. Mais on cède si facilement au plaisir, à la tendresse, à l’abandon d’une tendre amitié. Les bons moments sont rares ; il faudrait savoir les attendre. Peut-être avons-nous besoin de campagne et de repos, après un hiver parisien. Tu as beaucoup travaillé ; il ne manque jamais de petites choses qui déplaisent. Ne sois pas injuste avec ton ami ; ne le charge pas de tout. Quand l’humeur noire me prend, je me dis toujours que cela ne va pas durer ; tu ne manques pas de sagesse ; mais j’avoue qu’il est dûr dans les moments tristes de ne pouvoir se retrouver. Et les événements sont malicieux ; justement ma sœur passe chez moi après six heures. Elle sera sûrement partie à sept heures peut-être avant. Mais c’est une mauvaise chance. Si tu peux venir à sept heures ou me donner rendez-vous là-bas, fais-le. Mais pense à ton vieux Dick sans colère, je t’en supplie au nom de nos souvenirs délicieux. Pense à la lune de Ciry et aux Tuileries, et à la joie que tu me donnes quand tu veux. Tendresses de Dick.

P.S. Tu auras cette lettre trop tard. Mais je ne sais si tu es à la Revue aujourd’hui ! Ange blond, souris à ton grand ami.

# 1913

NAF 14231/78

Samedi.

Amie, tu n’es pas juste pour ton ami. Ce n’était pas beaucoup demander que de demander cette soirée ; de toute façon je ne pouvais faire autrement. Mais j’ai eu tort de t’écrire au galop, entre deux morceaux de musique, et j’y ai bien pensé ensuite. C’était sec et par conséquent désagréable. Je me fais assez de reproches, va ; tu n’as pas besoin de t’y mettre aussi. Mais je ne pense point du tout à envoyer promener notre jolie amitié sans parler du reste. Car qu’est-ce qu’on pourrait trouver qui aille tout seul et qui soit sans mélange.

Les bons moments sont rares pour tout le monde ; et j’y ramène ma pensée ; fais comme moi, dissipe ces nuages et souris à ton vieux Dick qui *ne veut pas* être malheureux ; c’est si facile ! Mille tendresses de ton Dick. A ce soir peut-être.

# 1913

NAF 14231/79

Paris jeudi matin, avant le départ.

Amour blond ! Je t’écris au galop, car il faut que je fasse mes malles. J’ai eu ton petit mot ce matin. J’aime ce beau soleil, qui t ’éclaire aussi dans les collines de ta jeunesse. J’entends ta voix si gaie que je connais bien. Repose-toi et cours. Ce soir je serai aussi dans mon jardin. Je regarderai chaque bourgeon, car je connais tous les arbustes et presque tous les brins d’herbe.

J’ai fait un peu de musique hier soir. En pensant à qui, tu devines ? Et ce matin aussi j’ai pensé à quelqu’un. Mais c’était beaucoup moins éthéré. Hélas ! La nature est faible.

Vite je cours à mes paquets car je me suis levé un peu tard, naturellement ! Je t’envoie les plus doux baisers. Je te berce comme quand tu étais petite, chérie blonde de ton Dick.

# 1913

NAF 14231/80

Mardi.

Ange blond ; je pensais à toi ce matin vers 8 heures au dodo. Pareille aventure est-elle arrivée à mon petit diable blond ? J’espère que j’aurai une lettre de toi demain ; mais sans doute tu es endormie par l’air de tes collines. Le temps est enivrant partout. Ici d’abord pluie chaude, puis soleil d’été ; le temps est maintenant plus frais. Mais je t’écris tout de même devant ma fenêtre ouverte. Les oiseaux chantent merveilleusement ; les hirondelles sont arrivées. J’aperçois cette longue vallée ; je devine les coteaux de Ciry de l’autre côté. Et quelle musique ces jours-ci ; le vieux piano se conduit très bien, malgré son grand âge.

La T.S.F. est une occupation de jour et de nuit. Nous avons tendu une antenne de 38 mètres et nous entendons très bien tout.

Les amis sont contents ; leur jardin est merveilleux ; le mien n’est pas trop mal. J’ai plaqué du gazon ce matin. Mains sales, et cœur content. Toi aussi tu es heureuse d’avoir été là-bas ? Tu vas revenir avec un teint de fleur et un cœur indulgent ! ! Ton vieux Dick en a toujours besoin. Mille tendresses sur cette fleur de giroflée. Doux baisers à tes Zicks…

# 2 mai 1913

NAF 14231/81

Dimanche. Ange blond !

Heureusement je t’ai envoyé hier un petit mot. Celui-ci sera en retard, parce que le système des facteurs est changé, et je n’en savais rien. J’ai reçu ta lettre aujourd’hui. Je suis content que tu sois dans la vraie campagne en même temps que moi. Ici le jardin n’est que verdure et fleurs. Les chèvrefeuilles courent partout. Tout pousse furieusement ; les rosiers sont déjà en boutons . Naturellement j’ai à faire dans tout çà, et j’ai déjà commencé à gratter la terre. Beau soleil. Amis joyeux. Cousins embêtants, s’en vont demain. J’ai bien pensé aussi à la poussière dans l’œil, et à la musique. J’en ferai ici demain, quand les cousins seront partis. Mille tendresses de ton Dick et mille autres choses…



# 1913

NAF 14231/83

Mardi 8 heures soir. Ange blond, je t’aime ! Je ne t’écris qu’un tout petit mot pour ta bienvenue en Angleterre. Beau voyage à Paissy. De la bonne pluie comme j’aime. J’ai travaillé dans la boue ! J’étais joli à voir ! J’ai remarqué que le jardinage est très bon pour le teint.

Je *pense* à toi, quelquefois un peu trop. Et c’est toujours très agréable ; et encore plus depuis notre fameux dîner où tu étais si charmante, si brillante, si redoutable, jolie ! Je pense aussi au quai de la Seine après le Pont-Neuf !…

Dis-moi comment tu es et si tu passes encore tes nuits à pleurer ! Mais non ! Il y a certainement des pensées bien douces pour toi et que tu n’avais pas l’année dernière. Tu étais sans doute trop parfaite, d’où mon air d’indifférence. Mais l’amour est un dieu malin, qui fait mille détours avant de lancer sa flèche. Et il vise toujours bien. Donne-moi tes beaux zicks… Je t’adore. Ton Dick.

# 1913

NAF 14231/84

Samedi midi.

Petit poulet de grain ! Joli blanc, joli blond. J’ai ta lettre ce matin. J’avais un juste pressentiment. Mais tout va bien puisque tu trottes. Je t’envoie cent francs. Ne remercie pas ; c’est à cause de cette maladie imprévue. Quand je serai vieux je serai peut-être bien heureux de te trouver aussi. Et tout çà n’a pas d’importance. Je t’écris au galop. Je pars demain dimanche ; et il faut que je pense à mes provisions plantes et autres babioles dès aujourd’hui. Débrouille-toi bien, jolie trotteuse à frange et raconte-moi ce qui t’arrivera. Huit jours perdus, ce n’est rien. Pense à bien apprendre l’anglais et surtout ne pleure pas ; çà n’avance à rien. Évidemment c’est moins gai que le beau temps des plaisirs parisiens ; mais les plaisirs ne peuvent pas durer toujours ! Et il faut que tu t’organises une vie possible. Trotte donc. Et tu sais à Paissy il y aura toujours 50 francs pour les imprévus. Tu es mignonne et je suis content, content. Je t’envoie des sourires et des tas d’autres bonnes choses. *Pense* à moi, çà te consolera. Moi de même. Ton Dick.

# 27 juillet 1913

NAF 14231/85

Paissy, dimanche 27 juillet 1913. Cher petit poulet, je suis bien content que tu sois guérie. Je t’écris au galop. Je rentre demain à Paris et je reviens ici avec ma sœur et mes gros bagages le dimanche suivant. Hier gros orage et déluge de pluie. J’ai beaucoup à jardiner aujourd’hui à cause de cela. Et puis d’autres amis sont arrivés, ce qui prend du temps. La vie est bonne ici ; il fait un grand soleil, et j’ai déjà mouillé une chemise.

Tu as raison de t’instruire des choses anglaises et de la langue anglaise. Car j’ai toujours le souci que tu te débrouilles et que tu arrives à la vraie liberté. Tu en useras comme tu voudras. Mon petit poulet chéri, j’ai toujours l’air de ne pas tenir à toi quand je dis cela. Et tu t’y étais trompée ; mais je ne veux pas qu’il y ait quelque chose de forcé dans tes sentiments. Je sais trop par mon expérience combien on y arrive facilement ; et je connais ton cœur, qui est peut-être le meilleur que j’ai connu. Mais « tout çà n’vaut pas l’amour, la bellle Amour, la vraie Amour ».

Aussi je te dirai toujours : fais ce qui te plaît. Si tu me faisais un sacrifice, je n’aimerais pas cela. Enfin, tu me connais, alors tu ne prendras pas mal tout ce que je t’ai dis et te dirai là-dessus. D’ailleurs *je sais tout* ! comme je disais ; et de plus je suis moins sensible au chagrin qu’au bonheur et au plaisir. Tu ne dois donc jamais rien faire par politesse de cœur, mais toujours selon ton désir. Apprends vite l’anglais *my dear thing*, et puis tu me l’apprendras ; car je l’ai bien oublié dix fois. En octobre nous reprendrons la vie parisienne et nous aurons encore de délicieuses soirées, à qui sera le plus coquet, dis ? *I love you*. Mille douces tendresses de ton vieux Dick. Envoie-moi ta nouvelle adresse dès que tu l’auras.

# 21 août 1913

NAF 14231/87

Paissy, 21 août 1913. Petit bijou en or, je t’écris pour t’envoyer une petite peinture barbouillée au galop, pour mettre sur ta table. Çà t’amusera. Je n’attends pas ta réponse. J’ai idée de t’envoyer un petit mot aujourd’hui. Beau temps, belles roses. Mais les jours filent vite quoique je les retienne tant que je peux. Ce matin j’ai travaillé en bon jardinier à faire courir les vignes-vierges, chèvrefeuilles et rosiers sur des fils de fer. As-tu de beaux jardins et des fleurs ?

Je lisais ces jours-ci *L’Homme qui rit* de Victor Hugo ; c’est un livre sur l’Angleterre ; assez bien ; des tas de descriptions t’intéresseraient.

Vieille amie un peu fatiguée, presque malade. Et toi ? Manges-tu toujours solidement ? As-tu rétabli ton joli capitonnage sous ta peau dorée. Dis-moi un peu cela. Et dis-moi comment tu es heureuse quand tu l’es. Tous les livres me font toujours penser à toi, parce que le plaisir y joue le plus grand rôle, qu’on le dise ou non. Pour moi je ne deviens pas vertueux avec tout ce jardinage. Mais tout se passe en pensée. Qui te fait encore la cour, jolie fille ? Je ris bien en pensant à ton nez moqueur qui va si bien avec tes airs graves quand tu te fiches du monde. Je ne voulais écrire qu’un mot. Je finis avec les plus douces tendresses de cœur et autres de ton vieux Dick qui t’aime. G.A.

Je pars le 28. Envoie-moi ton adresse de septembre.

# Août 1913 ?

NAF 1431/88

Mardi. Ange blond, je t’envoie cette carte postale nouvelle où l’on voit très bien la maison (+) au bord de la route et la maison des Lanjalley (≠) un peu au-dessus. Nos dernières lettres se sont encore une fois croisées il me semble. Je vais partir d’ici vendredi 23 à 5 heures du soir. Et jusqu’au 5 septembre je serai en promenade. Après cela retour à Paissy. Dans mon voyage, sans écrire de longues lettres, je ne te laisserai pas sans nouvelles. Comme le temps passe ! Déjà je vais quitter mon jardin et mes fleurs ! Et on ne peut rester ainsi ; je deviendrais paysan bien vite. Je ne sais jamais bien l’heure qu’il est ; et, hors le soir chez les vieux amis, je ne parle pas ; ce qui ne m’empêche pas de rêver au contraire. Ta vie est tout à fait autre ; mais il faut bien aussi que tu prennes de l’expérience ; et le milieu est excellent pour cela. Tu as bien fait d’aider ton amie Gilda. Cela me fait rire parce que cela me rappelle une promesse qui tient toujours. Dis-moi donc si tes finances vont, malgré les dépenses de toilettes inévitables. Tu es un gentil trésor, bien courageux et bien sage ; quand tu parleras anglais, tu seras parfaite. Ici orages, nuages, pluie ; temps doux. J’ai dit bonjour au croissant de lune pour toi. J’ai *rêvé* aussi à d’autres choses ce matin. Terrible chose que la convenance physique. À tous les coups l’on gagne ! Mais délicieuse chose aussi. Ton Grand Ami qui t’aime. G.A.



# 1913

NAF 14231/89

Vendredi. Je t’envoie la vieille église autour de laquelle j’ai fait plus d’une promenade aux temps de Ciry. Et le temps est encore plus *humide* que cette année-là. Nous partons aujourd’hui pour Paris, par le vent et la pluie. J’espère que j’y trouverai une lettre de toi pour mon retour (vers le 5). Ta dernière lettre m’est revenue ici. Ne te laisse pas aller à la mélancolie ; c’est trop facile. Personne ne sert à rien, si l’on pose ainsi la question. Mais les rêveries d’amour sont bien douces. Tu gardes la direction de ta vie. Si tu t’ennuies trop, tu reviens ; mais il faudrait avoir déjà un baragoin d’anglais, afin de trouver plus aisément du travail à Paris. Je vois par ce que tu dis que tu ne gagnes rien là ; c’est trop peu. Ce que tu dis de la société anglaise ne m’étonne pas ; ils sont souvent corrompus sans plaisir, ce qui fait pitié. Tu n’y dois rien comprendre, ayant connu le plaisir. J’y pense souvent, au plaisir. Que faire pour reposer tes jambes ; je te le laisse à deviner ; réveille leurs souvenirs… Ton G.A qui t’aime.



# 1913

NAF 14231/90

Samedi ! Bijou doré ! Je t’écris sur cette petite carte ; je ne veux pas remettre, et j’ai idée d’aller faire de l’aquarelle. Que le temps passe ! Je me doutais bien que tu avais déjà ma lettre quand j’ai reçu ta première. C’est un beau pays que celui où tu es ; la carte postale en donne bien l’idée. J’imagine ce bois au bord de l’eau, où tu vas rêver. Mais voilà encore qu’on te fait la cour, fée blonde ! Cela me plaît beaucoup, tu sais, même si çà te plaisait un peu trop. J’aime penser que tu es une fille bien bâtie et séduisante ; c’est une force partout. Content de savoir que tu manges bien. Il me semble que moi aussi j’engraisse un peu. Attention ! Il faut rester dans la fraîcheur, sans excès ; maigre on se ride ; mais qu’est-ce qu’un homme gras. Et tu sauras me faire remaigrir, petit diable. Je lis souvent les programmes des cafés-concert, en pensant à tes cheveux, qui font si bien à la lumière. Et au jour aussi. Je n’ai pas lu ta lettre sans une certaine chaleur que tu devines. J’ai pensé à ta nuque blanche et je suis descendu entre tes épaules, jusqu’à ta taille menue si bien rétrécie ; c’est comme cela que je veux te *penser* ce soir sans doute. Oui c’est terriblement fort l’amour ; et même en pensée. Mais dis-moi une fois *tout* ce que tu penses ; çà sera bon comme certains rêves. Me voilà maintenant parti à rêver. Et dans quel état. Ton *amie* fait des siennes. Et comment dire tout ! Je t’envoie une feuille de rose que je vais cueillir tout exprès. Il y a aussi une chose à laquelle je pense souvent : « Je voudrais te donner un beau sein de femme ! »  C’était un beau jour ; chargé d’électricité amoureuse. Encore une lettre à brûler. Et je voulais ne dire que quelques mots. Mais la plume court. Je te baise tu sais où, et je t’adore. Ton Dick.

P.S. Sens-tu les effluves des feuilles de roses ? Pense à moi en leur compagnie.

# 1913

NAF 14231/91

Trésor en or. Je t’envoie ce petit mot à tout hasard. Sans doute il suivra. Mais je le livre aux aventures. Tout sera sous-entendu.

Je veux bien te dire quand je pars ; si je ne l’ai pas fait c’est par distraction. Je pars d’ici le jeudi 28. Après cette date et jusqu’au 10 environ écris à Paris. Ce n’est pas bien gai un voyage avec convalescence très lente et soucis de toute espèce. Mais il faut prendre la vie comme on l’a fait. Et je sais que dans le fond tu m’approuves, petit cœur ami à moi.

Je veux seulement aujourd’hui te rappeler d’un mot un tas de délicieux souvenirs. Je t’ai vue au bal (en imagination) et aussi au tennis, toujours charmante, toujours reine des cœurs. Plus tu seras heureuse et plus… Tu sais comme je t’ai dit : Beaux cheveux, signe de joie et de santé ! J’y *pense* souvent et tu l’imagines, mille tendresses de ton Dick. Envoie ta nouvelle adresse, *bien lisiblement*!

# 1913

NAF 14231/92

Paissy mercredi. Ange blond, je t’écris tout de suite ; demain, jour du départ, je n’en aurai guère le temps. Je pensais encore à toi ce matin à 7 h dans le dodo ! J’ai eu ta lettre hier. J’ai fait mon possible pour déchiffrer l’adresse. Comment saurai-je si elle est lisible ? Vendredi je quitterai Paris pour dix jours et je ne sais pas trop où je serai. Je me servirai tout de même de cette adresse pour t’envoyer un mot. Mais ne sois pas trop sévère avec ton vieux Dick. On ne fait pas ce qu’on veut ; et on ne peut pas déblayer sa vie sans précaution. Bien beau si l’on attrape de bons moments comme nous avons pu faire nous deux. J’y pense souvent à la brasserie, au café-concert, aux ballets russes, à tous ces petits bouts d’existence si parfaitement délicieuse. Pense à ces moments-là ; et pour le reste joue noblement au tennis et sois reine des cœurs là-bas comme partout. J’aime cela. Cela me déplairait si tu ne plaisais pas à ces jeunes anglais, que tu dis si nigauds. Le temps passe et passera. Les beaux moments reviendront. Soigne bien mon bijou en or, tu comprends ? Je divaguerais aussi, mais soyons sages. Mille tendresses de ton Dick qui t’aime.

# 5 septembre 1913

NAF 14231/93

Vendredi 5 septembre 1913. Au lac de Como. Ange blond, que de brunes ! Trop de brunes ! Mais de temps en temps je vois une Anglaise blonde qui me fait penser à qui ? Et de belles roses blondes qui me font penser à qui ? Temps chauds ces jours ; mais hier et aujourd’hui terrible orage, beau à voir le soir sur le lac, au milieu des montagnes. Il y a aussi piano tout neuf excellent ; mais les gens y sont presque toujours. J’ai vu aussi Milan, qui semble être une ville de joie. Mais cette promenade manque un peu de gaieté. La maladie et l’âge sont terribles.

Je ne parle pas pour moi. La santé est bonne et je ne me ressens point des ratatouilles d’hôtel.

Tu vois je t’écris plus qu’un petit mot. Et sans mensonge je pense aussi souvent à toi que tu peux le désirer. Mais j’ai peur que tu sois tout de même un peu énervée. Cher bijou doré, la vie est parfois difficile. Fais-toi faire la cour, tu en as le droit ; c’est un plaisir que je comprends si bien.

Les jours passent ; je vais penser au retour. Ecris-moi pour le 10 ou 12 soit à Paris, soit à Paissy. Je t’envoie mes plus douces pensées de grand ami et toutes les tendresses que tu sais.

Ton vieux Dick

1916

# 3 novembre 1916

NAF 14231/94

3 novembre 1916

Ange blond. Je n’ai pas toujours le temps d’écrire. Ma situation consiste à être constamment aux ordres du capitaine ; et d’ailleurs je fais très peu de chose. Dès que la nuit vient (heureusement longue) tout travail est fini ; alors le charmant abri est rempli de camarades. On chante, on boit la gnolle et puis on se couche. Alors il n’y a aucun temps pour la rêverie (presque). Cette nuit j’ai fait un rêve absurde et charmant ; nous partions à la campagne et j’avais l’idée de chiper le wagon de marchandises, de le pousser dans les bois, et de le garnir de verdure et de fleurs. Tu riais, c’était délicieux. Cela fait de bonnes nuits. Les journées sont moins agréables, comme tu penses bien, car c’est un coin agité. Mais je ne crois pas que le capitaine veuille me faire travailler beaucoup. Je remplace un sous off qui avait peu de travail. Épreuve de patience et de calme. On est PCDF ou on ne l’est pas ; cette formule a le plus grand succès ; elle devient tout à fait commune ici. Est-elle connue à Paris ? Elle est parfaite.

Ne te fais pas de bile. Je compte que je ne suis pas pour longtemps dans ce métier. Et d’ailleurs il y a des heures de tranquillité dans la journée aussi. Je me méfie. Je t’adore. Je désire rêver toutes les nuits de toi. Quel bonheur si cela était. Je veillerais bien la nuit, si je voulais ; mais il faut toujours être levé assez tôt, à cause des ordres possibles. Tu peux compter que le capitaine reste tranquille quand çà bombarde. Je t’adore. Je rêve au charmant petit b…l ; je le vois très bien. Je te baise toute, reine des voluptés ; ma tendre amie je baise tes yeux si doux. Ton fol amant et ton tendre ami, Dick.

1917

# 1917

NAF 14231/92

Vendredi.

Ange blond ! Après avoir bien travaillé je t’écris un peu plus tranquillement. Je t’adore. Je ne sais si tu auras retrouvé ma lettre de Grimaud. J’y disais que la bouteille avec deux cuillerées m’avait donné un soulagement immédiat avec sommeil passable. Mais la douleur n’est pas encore tout à fait absente, et la main se crispe en écrivant. Il fait heureusement un temps doux, et j’ai entassé 500 kilos de beau bois bien sec. Je suppose que ces jours-ci tu sens déjà le printemps. Je voudrais bien te donner l’humeur heureuse ; car c’est toujours un peu Dick qui recevra les reproches de cette vie embêtante que tu as. Je te vois rire, sans doute parce que déjà tu t’y accoutumes. Mais ton mot d’hier n’était pas gai. J’ai répondu aussitôt par une carte.

Je n’ose plus te dire ce qui me vient (et qui me fait sourire) par ce temps où l’on contrôle les lettres… Mais tu le devines bien… etc. Je te disais aussi que j’avais oublié de payer la bouteille, ce qui est stupide. Car tu seras naturellement un peu à court d’argent dans ce voyage. Mais je compte sur cette petite tête si sage et si ferme que je connais. J’ai encore un peu de peine à écrire ; tout se crispe jusqu’à l’épaule.

Je vais aller déjeuner chez ma sœur et promener la pelisse confortable. Ensuite j’irai à S. (je te vois rire) où je ne regarderai personne. Je vis tout à fait sagement. Mais, à part ce reste de douleurs, je suis solide et je dors bien. Dis-moi comment tu es, si tu engraisses etc. Le temps passe et les beaux jours viennent. Si la paix pouvait venir aussi ! Mille tendresses que tu devines, de ton Dick à toi toujours et qui sourit à tes beaux yeux.

Dick

# 1918

# 26 janvier 1918

NAF 14231/98

Samedi 26 janvier1918

Joli trésor ! C’est grave. Je ne reçois rien de toi. J’ai eu tort de ne pas écrire plus souvent. Mais je pense sans cesse à toi, et je ne suis pas sans réfléchir sur tout çà. Vue du dehors (c’est ton grand ami qui bavarde avec toi) notre situation est absurde et sans issue. Tu sacrifies un bel avenir etc. au lieu que moi j’ai tous les avantages d’un amour merveilleux, inespéré, enivrant. Maintenant, vues de près, et par toi, les choses changent. Car le bonheur soutenu par le plaisir est tellement incomparable et rare que les autres choses ne pèsent guère à côté (je te bise).

Dans les moments de réflexion sérieux ou de cafard, si tu veux, je crois que tu n’apprécies pas bien l’état où je suis. Cent fois plus heureux par toi (et mille fois) qu’on ne peut l’être à cet âge où j’arrive, et surtout avec si peu de ressources et de réputation (ce qu’on appelle du talent perdu). Je te suis attaché comme tu ne sais pas, mais cependant beaucoup et trop sans doute ... de cet état instable qui ne repose que sur toi ; car pour moi, même pour en spectateur, mon bonheur ne fait pas de doute et du reste quand j’y goûte il fait tout oublier, il dépasse tellement l’espérance ; en sorte que je m’y livre au jour le jour sans regarder plus loin ; ce qui me donne une forte ... à tout, que tu prends pour de l’indifférence peut-être. Sans compter qu’avec le travail et la musique j’ai une vie tourmentée (?). Pense bien à cela pour comprendre ton ami. Aussi je n’arrive (?) pas toujours beaucoup à chauffer l’amour (si je puis dire) surtout de loin. Je veux toujours te laisser libre. C’est un scrupule honorable, tu dois le reconnaître. Bref, par l’effet d’une vie un peu cachée, mais très riche, chacun me prend pour un indifférent au fond. Qui tromperas-tu ? Là est la question, car s’il s’agit de preuves, par des paroles, surtout de loin, le courage me manque, les belles choses, il faut que ça marche tout seul. Enfin me voilà au coin du feu, fumant ma pipe, laissant un peu le travail, et bavardant avec toi, tendre amie, pour t’éviter à toi le chagrin d’être injuste (car je te connais). Je ne voudrais pas te détourner d’aucune aventure amoureuse, mais en tout cas je voudrais te préserver des médisances pour lesquelles tu n’es pas faite. Pour le reste, oublie tout sentiment vulgaire et évoque ici nos plus folles confidences. Ne parlons pas de l’amitié qui ne fait aucun doute et qui est absolument indestructible, au point de vue du code de l’amour, j’ai tous les torts excepté le seul qu’une femme ne pardonne jamais qui est de ne pas la désirer assez. Donc, pour la jolie tête et les beaux yeux si clairvoyants, j’ai une situation solide, et je te souris. J’attendrai maintenant une lettre pour t’écrire car j’ai horreur de forcer en quoi que ce soit ; et quand tu aurais des caprices, ils me sont sacrés. Je ne les juge pas. Je caresse tout ce que tu fais comme si c’était toi. Comprends-tu ? Quant à la tristesse, je l’écarte, parce que la vraie tristesse c’est de sentir l’âge et que je suis au-dessus de cela. A plus forte raison, au-dessus des chagrins. Après cette guerre, finie pour moi, et qui dure pour tant d’autres, que font les petites choses ? Ta puissance sur moi, c’est que tu peux me rendre plus heureux qu’un roi. Ce n’est pas peu. Je t’adore. Je baise tes beaux yeux. Aujourd’hui je suis sérieux. J’en reste à tes beaux yeux étincelants. Ton grand ami. Ton Dick.

# 1918[[1]](#footnote-1) ?

NAF 14231/100

Paissy, lundi

Cher petit trésor en or depuis les pieds jusqu’à la tête. Je pense à toi dans cette verdure. Cela s’accorde parfaitement. Quelle belle matinée de samedi !

Les amis sont bien et contents. Le vieux piano est parfait et même admirable dans ces bruits de campagne. Hier pluie ; aujourd’hui soleil. Mille travaux. J’étais crotté ! Tu aurais bien ri, ange blond. Comme tu es aussi (en plus du reste) une douce amie ! Le cœur de ton vieux Dick n’est ni injuste ni ingrat. Mais le jeune Dick est encore bien plus agité par ses souvenirs.

Le facteur attend. Ici il attend toujours. La dernière levée est à 11 h 1/2 du matin alors comme il a fallu écrire un article je vais au galop. Tâche de deviner ce que je n’ai pas le temps d’écrire. On retrouvera encore de beaux moments. Lundi prochain par exemple ! Et samedi dans nos domaines de la rue Froidevaux.

Pense avec joie à ton paysan en velours noir qui coupe et qui rattache. Il y a des fraises délicieuses, et de belles roses que je rapporterai à ma sœur demain. Mille tendresses etc. de ton Dick.

# Avril 1918

NAF 14231/102

Vendredi

Adorée, je viens de t’écrire au 146, à ne pas faire suivre. Mais j’ai une bonne chance d’arriver (ma lettre) avant ton départ. Je t’aime. Je suis heureux. J’ai oublié les jours tristes. Demain à Paissy. De retour lundi dans la matinée. Lundi soir au Pont Neuf ! Je peux à peine y croire, tant je suis content. Oh ! ma beauté. Ma belle fille qui me contente si bien de toute façon. Sale-toi bien de la mer... Je pense... Tu devines à quoi. Je t’adore. À lundi. Ton Dick à toi.

# 26 mai [1918 ?]

NAF 14231/103

26 mai 1918 (?) - (Noté : mardi 26 mai en 1925)

Amie, je ne sais si cette lettre te trouvera en bonne disposition. L’humeur va et vient. Mais je n’ai jamais dit que je ne serais pas libre aujourd’hui mardi. Je ne compte pas partir pour Paissy à moins d’imprévu ; je compte y aller l’autre semaine. Mais les vacances de la Pentecôte nous dérangeront encore. Dans tous les embêtements quelconques, je compte toujours que notre rare amitié, sans compter des tas d’autres sentiments, sera toujours un asile pour ton vieux Dick. Qui t’envoie en post-scriptum toutes les bonnes choses perdues de cette ennuyeuse semaine, etc. etc.

# Sans date 1918 ?

NAF 14231/104

Joli trésor en or !

Méfie-toi de ton papier bleu ; il paie quatre sous de supplément aux pneus. Naturellement moi je m’en fiche ; mais çà peut faire mal avec des étrangers.

Je découvre que tu es parfaitement mignonne ; même quand tu grondes non sans raison. J’aurais dû écrire pour mardi ; et c’est toi qui est gentille de penser à tout.

Alors à samedi (demain) seulement. À tout hasard je m’en irai ce soir à dix heures. Auras-tu lu cette lettre. Bah ! Fions-nous au hasard. En tout cas samedi ; et ne te venge pas trop ! Tendres tendresses de Dick.

Tu as bien reçu ma lettre écrite mardi soir ?

# 1918

NAF 14231/106

Mardi à la campagne

Amour charmant ! Je suis revenu ici malgré le brouillard pour chercher mon porte-plume Waterman. Sans cet oubli je t’aurais écrit hier. Ne ris pas, c’est vrai. Je n’ai rien eu depuis ta dernière lettre (qui était la première). J’espère en trouver une ce soir.

J’entends les oiseaux qui chantent déjà comme au printemps. Dans ce beau parc ou tu es il y en a sans doute beaucoup. Et vous n’avez pas ce vilain brouillard jaune, qui avec cela n’est pas chaud. J’ai un bon feu, et je vais taper sur mon Pleyel, mais modérément parce qu’aujourd’hui je sens le travail qui me presse un peu. Le temps passe vite, et présentement je m’en réjouis, sans vouloir faire encore le compte des jours. Je pense que tu commences à t’ennuyer ferme. Si tu es de mauvaise humeur, ne mets pas ça trop sur mon dos dis ma mignonne ? C’est un musicien ton Dick, c’est-à-dire un homme à humeur variable ; donc, puisqu’il est mignon en somme, tu peux conclure qu’il t’adore. La sagesse, dans les choses de l’amour, n’est pas un état agréable. Je fais des rêves un peu trop voluptueux, et je te contemple un peu trop souvent des pieds à la tête, aussi nue que tu es dans tes propres rêveries, et non moins... Ici ma plume se refuse à écrire. Devine si tu peux. T’es-tu regardée toute dans la glace ? Il me semble que la croupe a grossi un peu ; mais les épaules ont quinze ans tout au plus ; et l’adorable œil est encore plus jeune, sauf à certains moments où il flambe comme l’œil d’un diable... Ici encore devine mes sentiments. Dis-moi si tu es bien décolletée au dîner, et si la dame n’est pas trop jalouse de tes épaules.

Le vent est du sud, et néanmoins froid. J’en conclus que l’air est vif chez vous, et que le soir il faut se méfier. Couvre-toi bien, dors bien et repose-toi. Quand retrouverons-nous l’adorable petit lit ? Je me résigne à manger toujours du lapin pourvu que j’aie mon adorable lapin blond aux yeux bleus. Quand pars-tu pour la Bourgogne ? Pour moi je suis toujours un peu garde-malade, mais sans mauvaise humeur. C’est toujours moins triste que la guerre. Ce que j’écris là me rappelle deux ou trois larmes sur le boulevard Saint-Germain, près du square Cluny, plus précieuses pour moi que des perles. Je t’adore. Mille tendres baisers à tes beaux yeux. Je prends la bouche terrible. Je t’adore. Ton Dick à toi.

# 1918 (sans date)

NAF 14231/108

Mercredi.

Amour blond. J’ai fait la gaffe ! J’ai brûlé la lettre où était l’adresse de Bourgogne. C’est la lettre un peu grondeuse, qui est du reste arrivée en retard, étant allée se promener au 143. Il y aura du fait de ma distraction un retard. Mais dans l’intervalle tu dois recevoir une lettre renvoyée d’Hyères, conséquence du retard de la tienne. Bravo pour les échecs, et pour tout. J’aime que la chère tête blonde soit jugée pour ce qu’elle est. Millions de baisers et envoie-moi ton adresse de Bourgogne.

Si je ne puis dîner mardi (jour de ma sœur) je dînerai avec toi mercredi. Je t’adore et je souris à ton retour.

Ton Dick.

# 1918 (?)

NAF 14231/111

Vendredi soir

Amour charmant ! Heureusement j’ai eu ta lettre au courrier du soir, dans laquelle tu me donnes de nouveau l’adresse de Bourgogne. Je commençais à faire du noir, maudissant ma propre distraction et imaginant que tu serais irritée contre moi, que peut-être mes lettres, en passant par le 146, arriveraient trop tard, etc. Je suis assez excusable de me livrer à ces folles imaginations, car je vois que tu n’es pas tournée uniquement à la tendresse. En mon absence tu raisonnes davantage, et je ne peux pas t’en vouloir si tu juges que notre existence amoureuse est bien contrariée et loin de l’idéal que l’on se fait. Ton Dick a manqué de sérieux toute sa vie, et il est plongé dans la contradiction et les difficultés ; c’est une sorte de punition. Mais toi qui es sans reproche aucun et qui n’es même coquette que d’apparence, tu as le droit de considérer quelquefois sans bonne humeur que tu es punie par la même occasion. Cela pour que tu saches que ce que tu rumines dans ta tête ne m’es pas tout à fait inconnu. Mais d’un autre côté les obstacles et difficultés pourraient être aussi un bien. Car dans le fait, l’amour, sentiment immense, diminue toujours par l’habitude et la sécurité. Et je suis toujours romanesque en cela, j’aurais horreur d’un amour en bonnet de coton. L’ennui guette tous ceux qui ont arrangé leur vie comme ils voulaient. Il y a des aspérités de caractère qui ne peuvent être fondues que par le violent désir et la volupté la plus vive. Bref, je crois que la vie sentimentale est difficile pour tout le monde, et que c’est déjà un rare trésor si l’on se rappelle des moments vraiment délicieux et si l’on en espère d’autres. Mais là-dessus la cervelle de mon petit lutin doré va encore trouver des raisons contre moi. Enfin tu n’as presqu’aucune raison de m’aimer ; tu en as plus d’une de me détester ; et heureusement que tu m’aimes, sans cela je serais bien à plaindre. Voilà une belle conclusion et je te vois rire. Peut-être es-tu mieux disposée maintenant dans cette liberté avec ces braves gens et dans la vraie campagne. J’ai lu et relu avec bonheur que tu seras mardi à Paris. J’y compte ferme, et j’irai dîner chez ma sœur lundi. Écris-moi l’heure de ton arrivée ; en tout cas compte sur moi pour dîner. Même si tu me détestes ce jour-là, tu voudras tout au moins me faire manger le plat de punition et ensuite me gronder bien fort, ce qui me plaira malgré tout parce que je verrai toi, qui me manque bien plus que tu ne crois. Tiens, je t’adore, puisque tu veux le savoir. Cette lettre partant demain, je suppose que tu l’auras lundi ; je ne t’en écrirai pas d’autre et je puis te dire à bientôt quel bonheur. Donne ton épaule ronde que je la mange, et donne ta bouche terrible. Je t’adore. *Ton* Dick.

1919

# Janvier 1919

NAF 14231/112

Samedi matin.

Amour blond, tendre petit. Je t’écris, excuse-moi, toujours un peu au galop, parce que le travail ne manque jamais. Il est vrai que j’ai eu une longue soirée hier ; mais j’ai lu du Balzac (*Curé de village*) tout en rêvant ; dès que j’ai du temps à perdre je fais le paresseux. J’espère que ta gorge va bien. J’attendais un petit peu hier un mot ; mais j’aime mieux que tu sois solide et que tu fasses ce que tu dois faire. Le voyage a dû être beau dans cette neige et heureusement ici il ne fait pas froid. N’oublie pas les gargarismes à *l’eau* *de Cologne*. Je te vois rire, ma gosse adorable ; je ne vois plus sur ton front ce petit triangle étranger. C’est là que se passent les réflexions qui ne me sont pas favorables. J’avoue que la matière est riche ; mais si on ne trouvait pas d’indulgence au monde ! Il y a de la place autour de ce petit triangle que j’aime bien baiser aussi (c’est peut-être lui que j’aime le mieux). Mais le sourire frisé est bon aussi. Tout çà est bon. Tu es mon cher bébé dormant et ma petite paysanne tout à fait sauvage, apprivoisée par quel miracle ? J’aime les rêveries que tu as là-bas, au pays de ton enfance. Mignonne chérie je t’adore. Mais qui te chauffera les pieds. Ici pluie et temps doux. Nulle trace de douleurs ni de maux d’estomac, ni de fatigue. Tout vu. Les gens se guérissent aussi peu à peu. En allant acheter *ton* journal hier j’ai dit bonjour à la maison. J’ai pensé à tes mains dans mes cheveux. J’aime. Hier soir je pensais plutôt aux temps de la guerre, mais en 18 quand nous allions voir couler le métro sous le pont de Rennes. Mais il vaut mieux penser à autre chose, car la politique de ces temps-ci est plutôt triste. Bah ! Je t’adore, petite femme chérie, et je rêve que je te berce toute petite dans mes bras et dans mes jambes en respirant tes cheveux que j’adore. Dis-moi bien où tu seras. Je t’écris aujourd’hui afin de ne pas te manquer à la Thivelay. Pour le reste je ne sais. Ma pensée courra après toi chez des notaires, etc. et j’espère que tu reviendras bien vite. Garde-toi du froid et de l’humide. Je t’envoie mille tendres baisers ; je suis sage et tendre pour toi. Voilà. À bientôt adorée, ton Dick à toi qui baise tes beaux yeux d’amour et ta bouche terrible,

Dick.

# 1919 ( ?)

NAF 14231/114

Samedi 8h

Ange blond ! Quelque malentendu sans doute. Je suis parti pour nos chemins à 7h – 12 afin de ne pas attendre. J’étais là-bas à 7h – 3. Comme la rue n’était pas chauffée, je suis rentré aussitôt. À lundi alors ? Ou, si tu ne peux pas, écris un petit mot. Mille tendresses de ton vieux Dick.

# 1919 ?

NAF 14231/115

Paissy mardi gras.

Ange blond, les violettes ne se montrent pas encore ; et toutes les choses tendres de la campagne sont un peu gelées. Ne pouvant t’envoyer les premières fleurs, je t’envoie tout de même un doux bonjour du fond de mon pigeonnier bien chaud et tout ensoleillé. Les vieux amis sont bien vaillants et bien contents de me voir, et j’ai retrouvé le vieux piano, toujours ami, toujours prêt à chanter avec ce qu’il lui reste de cordes. Les oiseaux aussi sont réveillés. Hier nous avons brûlé des herbes sur les talus, c’était effrayant et beau. Mon cher petit blond je pense bien à la choucroute et à toutes les autres bonnes choses, et aux retours charmants du vendredi. Aujourd’hui tu es en plein travail. À vendredi et mille tendresses de cœur de ton vieux Dick qui *pense* un peu trop peut-être aux cheveux blonds de toute longueur… … … …

Dick

# 1919

NAF 4231/116

Lundi 1h30.

Chérie tant aimée ! Pas de chance. Je n’ai pu arriver à m’échapper pour ce soir. J’enrage et j’ai du chagrin. Je maudis ce beau temps ; je ne veux pas le voir. Ce congé du Président m’est tombé à l’improviste ; mais enfin j’avais une combinaison, qui rate au dernier moment, par une chose imprévisible, une « bonne » malade. Ce qui fait que venant à Paris aujourd’hui pour voir mes élèves qui composent au concours de l’École, je suis obligé de m’en retourner dîner et coucher à la campagne. Tu crois bien, dis, que j’ai fait tout le possible, et que j’ai plus de chagrin que toi. Penser que ma précieuse, ma perle va être fâchée contre moi. Je te supplie de ne pas me maudire, de penser que je suis bien triste en pensant à notre joli dîner et aux autres choses… Hélas, tu as le droit d’être sévère. Et par comble tu seras avertie au dernier moment, puisqu’il vaut mieux ne pas envoyer de pneu chez D. comme tu l’as dit. Hier j’étais bien tranquille ; tout s’arrangeait. Je vais essayer d’oublier un peu en travaillant comme une mécanique. Mais c’est bien pénible, cela, et si près de tes vacances maritimes ! Il faut toujours que je te demande pardon, et toi jamais tu n’as lieu ! Il faut me plaindre un peu aussi et penser que je t’adore. Tu le sais pourtant ! Suis triste comme chien battu. Je t’adore. Doux baisers tout de même de ton Dick. Demain soir j’irai voir sous ton paillasson si tu es bien fâchée.

Ton Dick à toi.

# 1919

NAF 14231/117

Mercredi.

Tu es bien fâchée, puisque je n’ai rien trouvé à 10h ¼ sous ton paillasson ni personne derrière la porte. Je te comprends. Et moi je ne pouvais faire autrement ; trop peu de temps pour me débrouiller. Alors c’était écrit, comme dit l’arabe. Je vois les choses en noir, après avoir mal dormi. Je voudrais bien savoir si tu as dormi cette nuit-ci, mais je ne le saurai jamais. Et je sens bien que mes affaires vont mal ; car si tu pars vendredi… D’autant que tout ce que je puis te promettre, ce sont des embêtements pareils pour août et septembre. Et pourtant j’ai idée que si tu savais comme je t’aime ces choses-là te paraîtraient de peu. Mais j’ai juré que je ne ferais point de phrases ; je médite simplement sur une porte fermée. Quand on rage, on veut toujours punir l’autre en se punissant soi-même. Cela peut nous mener loin.

Je suppose que vendredi tu seras chez toi après midi. Mais peut-être tu devrais m’encourager un peu. Autrement si je me dis en tournant dans mon jardin (voilà deux jours bien agréables) que je suis congédié je suis capable de m’obstiner sottement.

Je me hâte. Il est 7h ½. Je t’écris en buvant un triste café. J’avais pensé à aller te trouver ce matin. Mais si par malheur la porte ne s’ouvrait point ce serait trop. Cela gâterait tout. Je me donne ces deux jours pour faire pénitence. Vendredi il faudra que j’aille chez le dentiste. Avoue que l’occasion sera tentante. Si tu es mignonne tu me diras à quelle heure je puis te voir, même dans la matinée. Un petit mot suffirait (dans la matinée depuis 10h). Enfin sois mignonne si ton cœur te le conseille. Il faut finir je suis en retard. Je comprends que tu sois bien fâchée, mais sache bien que moi je ne serai jamais fâché contre *mon* seul amour (oui oui oui).

Ton Dick.

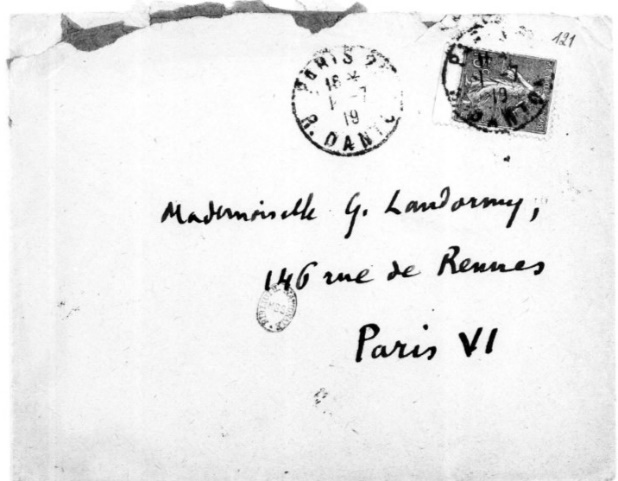
# 1919 ?

NAF 14231/118

Amour chéri. Pardon. Je t’ai écrit rue du Mont Thabor que je ne pouvais pas ce soir. Je t’écris rue de Rennes pour le cas où vous auriez congé. Triste congé ! J’étais pris de court, et puis un hasard a fait tout manquer. Je retourne là-bas jusqu’à demain matin. Ce beau soleil ne me consolera pas. Je te jure que je suis triste et même irrité plus que tu ne peux croire. Surtout en pensant que je n’ai pas pu te prévenir. Tu aurais pu aller au concert et peut-être faire la coquette pour te venger un peu. Demain je sais que tu dînes au Cherche-Midi. Du reste il vaut mieux que je ne change point le dîner de la rue Monge. Je viendrai voir après si tu es bien fâchée. Si je vois que oui, je me soumettrai et je t’écrirai encore pour avoir pardon. Je crains toujours un vif mouvement, si naturel. Et comment ferais-je si tu étais fâchée. Et si près de te voir partir loin. Je rage. Je me plonge dans mon travail de machine. Tu sais si je t’aime ; en tout cas je crois que tu t’en doutes un peu ; je pense à toi toujours ; encore plus en cette mauvaise journée. C’est bien fait pour moi, ces ennuis. Mais pour toi. C’est cela qui me fait peine. Je ne voudrais point de nuage sous la frange que j’adore. JE veux rire mais je n’ai pas envie de rire. Pense à moi avec ton vrai cœur. Je t’adore. Je suis ton Dick à toi !

# 1er juillet 1919

NAF 14231/119

Mardi[[2]](#footnote-2)

Continuellement, ici, tout seul, je me parle d’elle. Pourquoi ne pas t’écrire. J’ai toujours aimé en elle cette force vivante, ce courage invincible. Elle osait. Ton brave frère osait aussi ; et toi tu es pareille. J’aime ceux qui existent, et qui aiment vraiment, et qui bravent tout. C’est pourquoi son visage était pur et beau ; jamais une pensée vile n’a déformé ces traits-là. J’en garde le souvenir. C’est un beau marbre qui me fait comprendre qu’il y a de belles choses au monde et sans aucun mélange. Noble fille de la terre. Peut-être cette femme de lettres avait-elle compris cela. Elle aimait ce chef-d’œuvre de courage, qui se tenait seule et par ses propres forces, soutenant même l’homme vacillant et irrésolu. Toi qui as une destinée semblable, avec un homme seulement plus décidé, mais paralysé par le passé d’une vie déjà longue, tu peux être fière de ton sang ; il n’est pas vulgaire. Cette puissance d’aimer et de vouloir est belle. C’est même la seule chose au monde qui soit belle. Tu devrais relire quelque beau livre. Je relisais *Le lys dans la vallée* et je pleurais. Il faut aimer et grandir ce qui est grand et ne pas s’occuper du reste. Quand tu seras délivrée de ces cérémonies, tu trouveras peut-être un cœur dans cette femme qui aimait Renée. J’ai réfléchi sur cette amitié et je crois l’avoir comprise. Cette femme a eu de grands sentiments sans doute ; et elle sait deviner les cœurs puissants. Je ne sais si tu te confieras à elle ; car tu as la prudence. Et puis tu n’as pas besoin d’elle ayant ton grand ami, qui est bien naturel et simple près de toi ; cela tu le crois, tu le sais. Je ne manque pas de grandeur ; j’ai manqué de bonheur, étant aimé d’abord de façon à ne pouvoir jamais être tout entier à l’amour ; détourné par de petites choses, par ces disconvenances physiques qu’on ne peut *jamais* vaincre. Voilà comment je passerai peut-être pour faible et inconstant ; mais cela n’est pas ; attaché comme à un devoir à une amitié sacrée, inviolable, parfaite, mais qui n’est pas l’amour plein. Et d’un autre côté enivré et charmé par la force d’un amour partagé et tout puissant par la perfection de l’accord physique. Mais ces choses ont bien vieilli en peu de jours. Comment croire la joie possible maintenant ? Mais quelque forme que prenne ce sentiment victorieux, il ne peut s’user. C’est ta seule consolation ; mais elle n’est pas incertaine ; elle ne peut te manquer. Je pense qu’il n’y a nul doute là-dessus en toi et que la pensée de ton tendre ami te soutient à chaque minute. Je sais que dans ces heures terribles tu jugeras la vie et les cœurs. Là-dessus je ne crains rien. Tu n’es pas seule – souviens-toi. L’heure avance. Il faut se remettre au travail abrutissant. Je t’envoie mes plus profondes tendresses, je t’ouvre mes bras. Mon cœur est tout près du tien… Ton grand ami,

Dick.

Jeudi au 146 vers 6 ou 7h. et vendredi après-midi là-bas.

# 1919 ? (ou 1912)

NAF 14231/121

Tendre amie, je rte remercie de m’avoir averti tout de suite. Ne t’ayant pas vue mardi je n’attendais rien de bon. Je sais que tu as beaucoup de peine ; c’est un vrai ami qui t’a quitté ; ce n’est pas commun ; mais tu as tout fait pour sa joie ces dernières années. Tu n’as pas le regret de lui avoir fait de la peine jamais.

Je n’irai pas à l’enterrement. Je n’irais que pour toi ; et à quoi bon ? Je ne sais même pas si j’enverrai une carte. Que dire ? Des platitudes ? Il me semble que c’est plus triste que le silence.

Pense à ton autre ami. À samedi 7h moins ¼ sans doute ? *Ton* vieux Dick.

# 3 juillet 1919[[3]](#footnote-3)

NAF 14231/123

Mercredi 2h du matin.

Je rallume, il le faut. Il faut que j’écrive ces sombres pensées. Après cela je dormirai. Ne me torture pas ; tu veux donc me faire vieillir tout à fait. Mais je te pardonne. Dans ta souffrance tu ne comptes plus rien. Si tu m’avais vu hier soir, bien décidé à ne pas consulter de nouveau le destin, revenant à 9h ½ de la rue Monge, descendant du côté pair, avec l’espoir que la concierge du 146 serait sur sa porte. Hélas, elle y était. Le sort a de ces malices. Tout d’un coup repris par l’espoir. Elle va me dire : « Mlle vous attend ». Folie digne de la quinzième année. Cette femme me brise le cœur avec des discours qui ont l’air préparés pour me promener longtemps : « Mlle ne peut pas du tout venir ici. Elle est rue du Mont Thabor toute la journée ; on peut l’y voir etc. ». Je me suis enfui. Il est clair pour moi, malgré ta lettre que je sais par cœur, il est clair que cédant aux terribles circonstances, tu en profites pour mettre fin à une situation impossible. Oui impossible je l’avoue. Mais quel est donc l’homme qui peut se flatter d’être aimé, hors d’une situation impossible. Hélas. J’avais tout ce qui peut enivrer un homme à cheveux gris ; souvenirs merveilleux ; certitude d’être aimé malgré tout ; malgré les gens, les choses et l’âge. C’était beau. J’aurais eu encore plus si ton cœur malheureux s’était reposé sur le mien ; si farouche et indifférente à l’égard de ces gens d’affaires et de ces gens d’argent, tu leur avais dérobé une heure ou deux pour pleurer avec ton ami chéri. Mais il faut croire que cette grande plaie au cœur a tout déchiré. Ainsi je perds tout, moi aussi. Je me suis plaint ces jours-ci à toi. Je crie encore. Cela vient de cet espoir tenace et renaissant que tu entretiens sans le vouloir. Car tu n’agis pas ; tu laisses faire. Et c’est supérieurement conduit. La bourgeoisie ne sait faire que cela au monde ; écraser l’amour. Mais elle le fait bien. C’est du beau travail. L’idée de ces gens-là c’est qu’il ne faut pas que ton bel argent aille à un Bohème qui méprise toute règle. Ils exagèrent. Peut-être espèrent-ils te faire mourir et hériter. Oui il viendra un jour où la femme jalouse te dira : « qu’il n’y a de vrai que l’ordre et la famille et les rentes et les parquets cirés, et l’ennui ». Et peut-être tu diras comme elle. Tu vois j’essaie de me venger. C’est sans importance ; du moment que tu m’abandonnes tu seras indifférente à ces folies de jeunesse, assez déplacées il est vrai ; tu les liras du coin de l’œil. C’était prévu. Tu devais bien penser que çà ne marcherait pas tout seul. Et quand tu en souffrirais, ce serait une diversion, presque une consolation dans ton immense chagrin. Je n’ai donc rien à espérer ; et je passe mon temps à me le répéter. Mais le diable ce sont toutes ces démarches douloureuses, humiliantes, folles que je fais. Aussi à toi que j’adore, à toi qui ne veux plus savoir si tu m’aimes je te dis : « tranche maintenant ; je ne connaîtrai pas pire. Les plus mauvais moments sont presque passés ». Je vois le plan ; il s’agit d’arriver sans me voir jusqu’au temps où tu vas voyager, où je serai pris par mes devoirs comme tu dis, après cela changer de logement ou aller à ‘étranger que sais-je ? Quand je relis ta lettre je me dis : « Je rêve ». J’invente des projets imaginaires. Ma tendre amie est accablée, désespérée, accaparée ; mais son cœur n’a pas changé depuis le terrible jour où elle m’a permis de partager sa peine ». Mais le bon sens me ramène vivement. Il est certain que si elle ne m’a pas vu, c’est qu’elle ne l’a pas voulu. Je la connais assez ; elle traverserait Paris comme une flèche pour voir celui qu’elle aimerait. Il faut donc qu’il y ait une détermination bien prise en cette tête bretonne. Et alors tout ce que je fais et tout ce que j’écris est parfaitement inutile. Et je me dis encore : « Cette jeunesse insolemment prolongée, il faut qu’elle finisse. Quel avenir pour elle de consoler et soigner un vieil homme. Car le jugement est intact. Seulement je crie tout de même. Soyons un homme, du moins. Je ne suivrai pas les conseils de la portière. Je n’irai pas montrer ma triste figure en quête de toi en ces lieux ornés où je ferais comme une tache sans jeunesse sans élégance et (pire que tout) sans assurance. J’ai assez tremblé et imploré. Je n’attends rien que de toi, si tu es toujours toi. Si tu veux tu peux ou bien venir ici vendredi de 6 à 7h ou samedi de 9 à 11h ou bien entre vendredi 6h et samedi 11h m’appeler à un endroit choisi par toi, dans la rue ou chez toi au métro il importe peu. Mais non pas sous l’œil des gens qui te connaissent et te gardent. Tout excepté cela. Après cela tu as lundi 14 (mais tu seras absente) mardi 15 et mercredi 16 sans interruption jusqu’au mercredi à 4h. Après cela tout le vendredi jusqu’au samedi à 4h. Mon espoir va jusque-là. Et si tu veux lutter contre toi-même, tu as jusque-là à lutter. Après cela tu es délivrée de moi. Voilà. Je n’aurais jamais cru que ma parfaite et si tendre amie recevrait de telles lettres de moi. S’il faut plaider encore, je te dirai que tu vas te trouver bien avancée, au milieu de gens qui n’ont ni tête ni cœur, et qui veulent une esclave de plus. Tu penseras plus d’une fois à cette parole. Mais à cela tu réponds que rien ne t’intéresse plus et que l’avenir est noir de tous les côtés. Cela c’est vrai. Si fort que je sois, je n’ai pas la prétention de te consoler ; et je n’ai aucun bonheur à t’offrir ni à te promettre. Gabrielle je ne demandais, je ne demande en pleurant que le droit d’avoir du chagrin avec toi et de connaître tes pensées. Si tu ne veux plus, si tout est décidé, ne cherche pas à me renvoyer d’un jour à un autre. Interromps tout. C’est le mieux. Mais que dis-je là. C’est justement ce que tu fais, et avec un tel art, qu’on te croirait dirigée par quelque profond abbé. Il est vrai qu’il y a des abbés en jupons. Je trouve supérieur d’avoir écrit : « J’ai besoin de te voir et je vais rentrer chez moi » afin de gagner du temps. De dire « aujourd’hui, demain… » afin d’user l’espérance du malheureux condamné. De lui donner enfin de vagues rendez-vous au milieu même des affaires, sous l’œil des gens, dans une cage de verre ; alors la femme est sûre de ne pas céder à l’émotion ni à la puissance des souvenirs. Dans ce cadre, parmi ces inconnus qui te connaissent, tu me serais étrangère. Mais non. L’homme aimé ose tout. Mais je n’en suis plus là. Je suis le mendiant guitariste ; et l’on n’a plus besoin de guitare maintenant. Si seulement je pouvais dormir.

Encore un mot. Je veux que tu saches bien ceci. Dans huit jours, dans deux mois, dans un temps quelconque, je serai toujours le même pour toi. Je t’écrirai pour te dire ce que je deviens, afin que tu saches toujours où me prendre, lorsque ton cœur te fera des reproches. Tu trouveras un Ami. Cela n’est pas commun. Et toi jure-moi tu ne peux pas me le refuser de me donner toujours une adresse où je puisse t’écrire des bêtises d’amoureux.

Et j’en reviens toujours à ceci : m’aime-t-elle ? Ce qui est bien ridicule. Je sais que tu ne te moqueras pas. Tu diras : « Il m’aimait. Je ne l’ai jamais cru. Rien ne s’arrange jamais bien ». Voilà. Rassure-toi je vais essayer d’écrire un peu moins souvent et un peu moins longuement.

Ton Dick.

# Juillet 1919

NAF 14231/127

Paris mardi 10h.

Tout est fermé devant moi. Je veux bien qu’il y ait de mauvais hasards là-dedans. Hier jusqu’à 7h ½ je traînais autour de la rue du Mont Thabor. Ensuite je vais aux nouvelles au 146. Ce matin j’étais dans la rue à 9 heures moins ¼. Trois fois et même quatre, j’y vais, pour m’entendre dire à la fin : « La bonne est venue. Mlle ne viendra pas ». Comment oser questionner encore ces gens-là quand pour eux il est visible (même si ce n’est pas vrai) que je te poursuis et que tu te dérobes. Laisse-moi me plaindre un peu. Cela te détourne un petit moment de tes amères pensées. Je ne peux pourtant pas changer mon caractère ; ces petites humiliations, ces visages indifférents et ennuyés, tout cela blesse un cœur souffrant. Je te souhaite de ne jamais rien demander à des portiers dorés ou non. Et cette fois réellement j’espérais. Ne m’as-tu pas écrit : « J’ai besoin de te voir ». Je n’ai pourtant pas rêvé cela. Tu diras que tout cela a bien peu d’importance. Présentement pour moi c’est la seule chose qui ait de l’importance. Savoir si tu veux que je te laisse, si tu veux être triste toute seule ; si ton ami ne peut plus rien pour toi. Comment savoir ? Quand tu me reproches dans ta lettre de vouloir t’abandonner. Mais je sais que tes pensées vont et viennent sans se fixer. Je te plains. Je pense à toi sans cesse. Mais l’amour souffre aussi. L’amitié attendrait patiemment ; mais l’amour bat le pavé, et rôde autour de toi. Et cela est pénible pour ce cœur orgueilleux. Mais enfin tant pis ! Ce sont de petits malheurs. Je te les raconte pour faire passer ces heures difficiles. Et surtout parce que je me dis : il y a de mauvaises chances ; peut-être irait-elle croire que je fais quelques démarches par convenance ; qu’au fond je resterai très bien dans mon coin ; et autres suppositions bien des fois faites à mon sujet, et qui s’expliquent par l’orgueil farouche. Car, en règle, il n’est pas difficile ni long de se débarrasser de moi. Je te vois donc butée là-dessus, si je n’écrivais pas, si j’attendais sans rien faire ; et comme tu n’es que trop portée à désespérer et à voir tout noir, tu souffrirais aussi dans ton coin. Un peu plus un peu moins, dans l’état où tu es. Mais cette pensée, d’un malentendu dans le cruel malheur, m’est insupportable. C’est pour cela que je m’accroche énergiquement ; et tant pis. On pensera que je suis un amoureux éconduit ; mais cela ne fait rien. Ou plutôt cela fait, mais il m’est facile de supporter cela pour toi. Où cela me mènera-t-il ? J’ai peur de cette passion vive ; je suis anxieux et frissonnant de la tête aux pieds. Ces pauvres lettres qui arrivent chez toi, elles feront pitié. Excuse-moi. Je ne te parle que de moi. C’est pour te détourner un petit moment. Tu sauras que tu es bien aimée. À présent je ne sais plus que faire. Ce soir je dîne chez ma sœur. Aller au 146 cers 6h c’est inutile ; tu rentreras certainement bien plus tard. Y aller à 9h du soir ou même plus tard en rentrant c’est indiscret ; c’est forcer ta porte ; et cela je ne le ferai point. Je me jure que je ne le ferai point. Te remuer par la pitié, non. Tu reviens chez toi, tu dois y être absolument libre. Il le faut. Si ta conduite était calculée, elle serait bien habile ; car par ces démarches inutiles, me voilà conduit à n’en plus faire. Et si je croyais cela… Mais je ne le crois pas ; je comprends que tu as beaucoup à faire et que tu es accablée, et que tu laisses tout aller, donnant de temps en temps une petite pensée de cœur à ton grand ami ; que tu ne sais pas ce que tu veux, et que tu ne désires rien. En sorte que si je te laisse l’initiative, tu ne feras rien et peut-être tu m’accuseras dans ton cœur d’avoir manqué de courage et de n’avoir pas bravé de bien petites épreuves, bien petites comparées au malheur réel qui nous accable. Car tu crois, il faut que tu croies que tout ce mouvement de sentiment, toutes ces plaintes d’amoureux exilé n’empêchent point que je souffre pour Elle aussi et que je pense à cette belle jeunesse anéantie, à ce cœur courageux et fort vaincu par la souffrance physique ; à cette belle fleur pâle. Mais il vaut mieux encore que je te parle de moi ; c’est faible et peu brillant ; mais tu as assez de chagrin ; et ces récriminations peuvent te détourner un moment de la peine profonde. Et puis peut-être tu liras sans comprendre, comme on lit les affiches, quand on a du chagrin. Et moi je passe toujours un moment… J’avoue que je suis lâche à l’idée de me retrouver devant un livre ou un travail à faire, ou encore pis, des nuits employées à tourner sans remède dans toutes ces pensées sans issue. Et si longtemps maintenant. Car pour ce soir tout espoir est perdu. Demain aurai-je une lettre ? Demain je reviendrai après le travail à 11h. pour prendre mon courrier. Je serai libre jusqu’à 3h. Auras-tu le courage de me fixer un rendez-vous. En auras-tu le temps ? Car quand liras-tu cette lettre ? Et ensuite le jeudi soir je reviendrai, tard. Trop tard. Vendredi je vais chez Élie – Je n’ai que trop tardé à le faire. Mais je rentrerai chez moi vers 6h (je partirai le matin à 9h ¼ de chez moi). Samedi matin entièrement libre jusqu’à 11h. Hélas ! que tout cela est vain si tu ne désires rien et si tu veux souffrir seule. Mais je me dis : si elle voulait, je l’aurais déjà revue. En sorte que je veux avoir de l’espoir et que je n’y arrive point. Ma seule consolation c’est de penser que ces pages t’occuperont une minute. Ou bien peut-être suis-je perdu à montrer tant d’amour faible. Car tu es femme. Mais ici vois-tu est la limite de la force… et dire qu’à la guerre je me croyais quelquefois malheureux…

Ton Dick.

# 5 juillet 1919[[4]](#footnote-4)

NAF 14231/130

Chère amie,

J’ai très bien compris mardi, quand tu m’as annoncé le changement de domicile. Et hier j’ai eu un vrai mouvement de fureur en présence de cette prison dorée. Mais quoi ? Cette femme (ce n’est pas Mme W. que je veux dire) triomphe une fois de plus. Veille seulement à ne pas te laisser dépouiller ; c’est cela qui m’inquiète.

Plus jeune, j’engagerais la lutte, et je te reprendrais (puisque tu t’abandonnes au plus fort). Mais la confiance de la jeunesse est partie ; je laisse donc aller les choses. Je serai pour toi exactement ce que tu voudras. Tu peux m’écrire n’importe quand, ou me donner un rendez-vous, j’y serai ; dans trois jours ou dans deux mois ; car je ne changerai point et ce qui est dit est dit. D’ailleurs j’ai tort cent fois ; les sentiments ne suffisent jamais.

Ne me fais pas revenir rue de Varenne. Je n’aime pas l’air qu’on y respire.

Ce n’est pourtant pas pour cela que je pleurais l’autre jour. C’étaient de vraies larmes d’amitié.

Et je ne me plains point d’être malheureux puisque tu l’es.

Toujours ton

Dick

# Juillet 1919

NAF 14231/133

Lundi.

J’ai bien peur de ne plus aimer ce jardinet et cette maison. Que d’amères pensées. Il y avait de la colère dans mon autre lettre. Pardonne-moi. C’est que je t’aime. Et c’est dans les épreuves qu’on se connaît. Je pense à cette triste route que je ne pouvais pas quitter pour prendre le train. Il me serait doux de pleurer encore avec toi. Je n’ai rien d’autre dans l’esprit. Ne crois pas que je pense au bonheur ; l’idée ne s’en présente même pas. Mais être ton grand ami et parler avec toi sans fin. J’avais cru que c’était ainsi, et que le sentiment était plus fort que tout. Je le crois encore. Mais tout est contre lui ; et c’est par là que je me sens exilé seul et loin, bien plus qu’au temps de la guerre. Je sais le cœur devient faible par le malheur ; et tu es reprise par toutes les forces que tu méprisais. Heureux encore que les prêtres ne s’y mettent pas ; ce serait complet.

Je te vois, élégante, cultivée, courageuse et de jugement, bien plus que toutes ces poupées du monde ; et capable d’être riche si tu veux, et d’orner ce monde-là. Cependant tu vivais à l’écart, secrète et farouche. Ce scandale (à leurs yeux) ne peut durer ; même s’ils n’en soupçonnent pas les causes ; il faut que tous aient de la joie et du chagrin à leur mode, et que tu t’ennuies avec eux. C’est la loi de ce monde ; il ne veut pas être méprisé. Tout s’en ira donc, sentiments, opinions, genres de vie. Il le faut. Ils l’ont juré. Et comme les prêtres, ils choisissent très bien les crises de douleur et de faiblesse. J’ai donc perdu. Cela se comprend ; j’avais avec moi le bonheur et la gaieté ; choses maintenant bannies et impossibles. Je n’ai peut-être pas montré assez d’amitié. Mais c’est réglé maintenant, je le crains, puisque ta forte volonté est brisée. Je ne veux même pas plaider pour moi. Notre profonde affection n’était pas assez indépendante de l’âge ; et voici la vieillesse pour moi ; et pour toi l’atteinte profonde à l’affection naturelle et sans nuage. De façon que quelquefois je m’exhorte à me résigner. Mais l’idée de te savoir esclave me révolte. Qu’y faire. Ce bout de lettre résume mal des heures de conversation passionnée avec moi-même. Et je t’écris pour que tu le saches bien et que tu ne doutes pas de *ton* Dick.

# Juillet 1919

NAF 14231/134

Lundi soir.

Tendre amie. Après avoir lu ta lettre, qui m’a rendu un peu plus raisonnable, je t’écris quelques mots parce qu’il y a en route une lettre injuste peut-être, et je crois un peu folle, écrite ce matin au jardin, loin de tout, et après des méditations nocturnes bien tristes. Je ne sais ce que j’ai pu t’écrire auparavant ; mais il n’y a aucune possibilité que je t’abandonne beaucoup ou peu. Pour les devoirs que j’ai, je t’en fais juge. Tout le reste de mon temps est à toi ; tu en feras ce que tu voudras. J’ai besoin de ta présence ou d’un mot ; voilà tout. Mais ne doute pas que je t’aime profondément ; je viens d’être déraisonnable ces jours-ci comme un amoureux de vingt ans. Et bien déraisonnable. Quelle raison pouvais-je avoir de douter de toi ? Et mes lettres dépourvues de sens t’ont attristée encore peut-être. Mais non. Tout vaut mieux que l’accablement total. Et je sais que tu ne survivrais pas à ce coup terrible si tu ne trouvais pas d’amitié sûre. Mais tu as ton ami, qui ne veut que partager ton chagrin ; certes tu ne peux pas lui refuser cela, et j’aurais dû n’en pas douter. Pardonne. Il est probable que le 15 juillet je serai libre. Il est certain qu’à partir du 21 je le serai moins pendant huit ou dix jours ; mais ensuite beaucoup plus ; car je ne veux point quitter Paris, si ce n’est pour aller voir mes vieux amis quelque jour ; mais cela peut attendre. Demain soir je passerai au 146 vers 5h ½ ou 6h. Si tu peux me voir vendredi, un mot. Entends bien, tendre amie ; je dis te voir un moment. Je ne pense pas à reprendre cette vie insouciante ; ce n’est pas possible ; et je ne t’en aimerai que mieux ; car le cœur est beaucoup là-dedans ; tu ne le crois pas ; mais tu finiras par le croire, par ce que cela est.

*Ton* Dick.

# Juillet 1919

NAF 14231/136

Mardi.

Amour blond. Amour joli. Je pense que tu es la plus mignonne et tendre qu’il y ait au monde, en même temps que la plus jolie. Je veux que tu souries en lisant cela, et que tu te sentes heureuse de la tête aux pieds (sans rien oublier). Cette lettre me rappelle le temps où je t’écrivais devant un téléphone dans un trou de taupe ; et ce temps-ci vaut mieux. Je t’adore. Je trouve que la soirée d’hier a été bien courte, et que ton chapeau était bien gênant. J’aurais voulu te jouer de la musique pour toi, de façon que tu ne m’oublies pas. Je pense que tu vas revoir la Dame Riche et les valets qui ont des boutons d’or à leur chemise. Je n’aime pas trop tout çà, qui me rappelle des choses doublement tristes. Mais il faut surmonter la tristesse et remplir cette vie le mieux possible. J’aime être couché sur le divan et lancer de la fumée pendant que je vois cette blonde bien construite qui lit son journal d’un œil, et qui bientôt se rapproche. Ne te laisse pas retenir, afin que ces choses recommencent bientôt. Je ris en pensant que tu feras toilette tous les soirs, et que tu seras brillante. Pour moi je vais taper sur mes deux pianos plus que jamais, et aussi écrire pour les aveugles un Traité de la Mélodie. C’est une occasion de leur donner en Braille une vingtaine de modèles de phrases musicales. Cite-moi deux ou trois des phrases chantantes qui te paraissent les plus parfaites. Le but est surtout de faire que les aveugles puissent chanter régulièrement tout bas les plus beaux modèles. La théorie (d’ailleurs fort difficile à mettre sur pied) n’est qu’un ornement accessoire. Et ce qui me plaît dans ces petits traités c’est qu’ils sont pour les aveugles seulement. Tu me diras aussi si ton roman est amusant. Hier soir je suis rentré par le tram et je me suis mis à jouer bien péniblement le prélude de *Tristan* qui m’a rappelé le concert Golthmann (à peu près les mêmes motifs). Ensuite bonne nuit sans rêves, d’où j’ai le droit de conclure que ton voyage était bon. Je trouve qu’à cette gare de Lyon et devant ces trains de luxe, on sent la richesse plus que partout ailleurs. Du reste je n’en ai point l’envie, ni toi non plus. Et tu vas éprouver l’ennui de ce genre de vie, où tu ne peux être naturelle même un petit moment. Nous appartenons à cette espèce humaine qui est toujours étrangère à la richesse, et qui, à cause de cela, ne la garde pas longtemps quand elle la possède. Je t’ordonne de bien dormir et de penser à moi comme à un bon Dick qui se moque à peu près de tout, mais qui est attaché à sa Petite Fleur par de tendres liens. Je n’ai qu’à penser à la blonde un peu brûlante qui cherchait le repos sur mon épaule l’autre matin. C’est l’heure la plus délicieuse, qui me rappelle le temps où je partais avant le jour. Tu dormais encore à moitié et tu souriais sans ouvrir les yeux. Tes devoirs sont donc : de bien nourrir ce corps merveilleux et de réjouir tes beaux yeux en regardant la mer (qui ne vaut pourtant pas l’Océan). Je prends toute ta bouche terrible dans un grand et long baiser, en serrant contre moi ton corps cambré et cette croupe si belle à toucher. Sens-tu ? *Penses*-y comme tu y pensais pendant la guerre. Je t’adore toi. Ton

Dick.

# Juillet 1919

NAF 14231/138

Mercredi 1h[[5]](#footnote-5).

Tu ne me réponds point ; j’écris tout de même. J’ai le triste courage des malheureux.

J’ai rencontré Paul ce matin dans la rue. Je lui ai serré la main, sans pouvoir former aucun son.

J’ai eu ce matin un moment passable, quand j’ai trouvé à l’Odéon *Le lys dans la vallée*, que j’ai aussitôt porté chez toi, mais en évitant de parler aux concierges ; c’est une chose que je ne puis plus faire.

Ainsi cette chère tête a formé l’idée de bannir son seul ami peut-être. Je comprends ce désespoir et cette indifférence.

J’aurais un autre moment passable si tu avais besoin d’argent ; justement l’argent arrive. Mais c’est un faible espoir.

J’abrège. Je t’écrirai de temps en temps. Pardon pour toutes les folies de ces jours-ci. Je tâcherai d’être utile à ma petite fille ; et je ne suis qu’un vieil ami qui t’aimera toujours.

Je pars à mon jardin. J’en reviendrai demain soir pour aller à Sucy vendredi. (Rentrée jeudi soir à 10h. Départ pour Sucy à 9h ½). Je reviens vendredi pour 6h et suis chez moi jusqu’au lendemain 11h. Libre ensuite de 1h ½ à 6h. Je ne te demande rien. Mais si tu as besoin de me voir, voilà les moyens. Mais ne te force pas. De toute façon il fallait que ton Dick ait le cœur brisé par cette catastrophe. Il s’imagine que ce serait moins dur de te voir souffrir ; mais tout cela est équivalent.

Tu seras bien obligée de garder ce Balzac. Si tu peux t’y jeter, pense que ce fut une douceur pour moi d’arriver à le relire. Les autres choses, je n’en saisissais pas le sens.

Je crois que je serai libre le 15. Je te confirmerai. J’aurai besoin de t’écrire souvent.

Partout où tu me diras d’aller pour te voir j’irai. Mais je ne peux pas, sur un propos de concierge, aller te surprendre rue du Mont Thabor. Et te voir devant témoins est un supplice que je ne puis chercher, du moins pour le moment.

Et puis il est certain que tu ne veux ni me voir ni rien, et que je n’ai rien à dire.

N’aie pas d’inquiétude sur moi. Toutes ces folies d’imagination supposent un fameux coffre. Et la seule idée de te faire de la peine suffira et m’empêchera d’être malade. Par amour je ne tousse plus et j’arrive même à dormir. Si tu pouvais avoir la même idée. Bois du vin. Je voudrais te faire manger bouchée par bouchée comme à Trébéron. Mais cela m’est refusé.

Ton Dick.

# Août 1919

NAF 14231/140

Amour blond. J’ai eu tes deux lettres délicieuses, après ton mignon petit mot. Excuse-moi. Je viens d’écrire au galop des tas de lettres. Le vieil ami Lanjalley est mort ; j’étais à la campagne, je l’ai su trop tard. Me voilà abruti d’avoir écrit des pages de politesse et d’amitié. La vieille amie est bien seule, et tous vont se trouver misérables. J’avais négligé mes vieux amis ; ou plutôt il y avait eu froissement, toujours à cause de la guerre ; et cet homme sévère ne m’avait pas pardonné.

Mais je laisse ces tristes idées. Je te vois d’ici sur ce charmant bateau, et la figure heureuse de ton oncle, et le joli matelot khaki. As-tu eu quelque tempête ? Ce n’est pas que je sois inquiet, car il t’est défendu de te noyer. Ton homme ne le veut pas. Je t’adore. Excuse cette écriture précipitée. Tout tombe à la fois comme toujours. Élèves en examen, qui m’ont tenu deux heures. Le dentiste me reprend demain matin ; je n’ai qu’à me féliciter de sa douceur ; mais je commence à croire que je serai ruiné pour longtemps.

Je vise toujours le lundi après lundi prochain comme la date désirée ; mais je suis pourtant heureux de penser que tu es au soleil de mer et que tu prends des taches de rousseur. Petit gâteau salé, comme je te mangerai. Je te baise toute ardemment. Non pas de plat de punition s’il te plaît. Je suis tellement mignon ! Et modeste. Je t’adore. Millions de baisers à ton beau corps dont je suis fou.

Ton Dick.

# 1919

NAF 14231/142

Vendredi soir.

Ange blond ! Je suis chez ma sœur. Je pense que je vais tout à l’heure parcourir la rue de Vaugirard, ce vendredi, sans te trouver, mais non sans te chercher, soit autour de l’Odéon, soit aux environs de chez Potin. « Tu veux que j’te zigouille ? » Rappelle-toi comme on riait !

Je n’ai pas revu Gilda ; du reste je ne suis guère allé de ce côté-là. Je suppose que tu lui as écrit.

Je me suis éveillé ce matin avec l’idée bête que tu souffrais de ton rhume dans les brouillards de là-bas. Écris-moi à Paissy pour me rassurer. J’y serai après-demain dimanche le soir, pour une petite semaine. Ici je suis un brin triste ! C’est comme çà. Et à cause de qui ? Mais la tristesse est interdite ; je n’ai qu’à penser à ces joyeux mois et à nos tendres adieux ou plutôt au revoirs. Je mets ici toutes les tendresses qui te plaisent le mieux, et ma vraie amitié, ce qui ne gâte rien. Chérie ! Donne tes zicks !

Ton Dick.

J’ai sommeil. J’ai *pensé* un peu trop…

1920

# 1920

NAF 14231/143

Mardi matin.

Surtout ne montre à personne tes beaux yeux de lundi ! Je t’adore. Hier soir j’ai dîné avec ma sœur à la brasserie du côté des Gobelins, et je crois bien que j’ai fait de l’œil à une grue blonde qui avait un peu tes yeux. Voilà mes pensées ; tu vois qu’elles sont bleues et riantes. Hier jour de ton arrivée j’ai bien observé le temps. Il me semble que la brise était forte là-bas. Attention à la risée, surtout par ce beau soleil. Mais je vais passer sur le quai aux Fleurs pour voir s’il n’y a pas encore quelque misérable plante à sauver ; mais il est bien tard maintenant. J’aimerais de grandes marguerites ; mais en général elles ne fleurissent point là-bas. Trop d’ombre je suppose. Quoique je m’accommode de tout (comme tu sais !) j’ai tout de même une certaine envie de voir la mer les grottes de mer et tout cet autre monde. Mais comment faire avec des femmes affligées ! Mais il faudrait un bateau l’indépendance et toi, enfin de belles choses qui ne sont jamais réunies. Sans compter qu’on pourrait bien désirer aussi avoir un orchestre à soi comme Wagner, et encore des tas d’autres choses. Bien plus simplement je revois tes beaux yeux sous le grand chapeau vert, et je suis content. J’ai passablement dormi cette nuit sauf quelques rêves agitées où je voyais vaguement toi et M.-L. J’aimerais te voir dans la grotte d’émeraude, et vêtue tu devines comment. Je sais qu’il fait un temps adorable et ma chérie va se cuire la peau au grand air marin. J’aimerais à baiser un peu cette peau salée et dorée. Et cela nous conduirait loin ! Je pense souvent aussi à ton beau piano, qui est assez mon ami. C’est un délicieux moment quand tu es allongée sur les coussins et que je te fais entendre mes folles pensées. Tu ressembles à une princesse des contes de fées. Enfin tu es une fille des brouillards et de la mer. Je t’adore. Tous mes baisers les plus ardents.

Ton Dick.

1921

# 28 janvier 1921[[6]](#footnote-6)

NAF 14231/145

Vendredi 28 janvier 1921.

Amour joli. Je pense à toi. J’y penserai encore bien plus ce soir en tapant sur mon piano pour remplir ma soirée. Tu sauras que je me porte bien, mais que mon pied fait l’imbécile ; c’est sa crise ; et je m’en vais boitant. Tu n’as ni brouillard ni douleurs là-bas je suppose. Mais je crains pour toi l’ennui et les idées grises après cette existence active. Il est vrai que c’est bien agréable se lever tard. Et plus tu penseras à ton Dick et aux bons moments, mieux cela vaudra. J’ai aussi acheté un volume de Kipling (*L’homme qui voulut être roi*) et je lis comme un abruti. Je suppose que tu ne manqueras pas de livres ; mais malheureusement, dans cette maison où tu es, on lit Kipling en anglais ; et je sais que c’est difficile à comprendre.

La mer est toujours belle à regarder. Autrefois tu rêvais sans fin ; à Trébéron tu étais toujours à traîner partout avec ce charmant chapeau que je vois encore. Mais que d’années et d’événements depuis. Je t’écris avant d’aller au Collège, où, comme tu penses bien, je ne regarderai personne. Cela pour te faire rire. Je voudrais bien aussi que la musique franchisse la distance ; car quoique je sois présentement empoisonné de Wagner (manière de dire, car je l’aime beaucoup), je suis capable de jouer des imitations convenables. Et tes beaux messieurs n’en feraient pas autant, même en se mettant plusieurs. Je ne dis pas la même chose pour les échecs ; tu peux trouver des rastas qui jouent bien mieux que moi ; ne les admire pas trop ; si tu travaillais avec tes livres, tu deviendrais aussi forte qu’eux. Si madame Wharton jouait aux échecs, ce serait un moyen de passer les heures. Tu as peut-être aussi déjà des fleurs à cueillir. Ici même le printemps est presque arrivé, et je crois que les oiseaux font leurs nids. Il faudra tailler les rosiers au moins quinze jours plus tôt.

J’ai *pensé* au moins deux fois à toi ; tu devines comment. C’est assez agréable, mais enfin il manque ce corps charmant, enfin un tas de choses que je détaillais quand j’étais militaire, mais que je n’oserais pas confier à la poste maintenant. Devine-les. Je te vois rêver dans ton dodo le matin ; je devine tes pensées… Mais je me détourne de ces réflexions excitantes. Soyons sérieux. Dis-moi comment est fait ce beau pays et décris aussi les gens que tu vois ; cela peut être intéressant même pour une fille de Bretagne qui dédaigne et méprise beaucoup. Et que disent-ils ? J’espère avoir ta lettre ce soir ou demain. Surtout sois bonne pour ton Dick afin de ne pas te faire de peine à toi-même. Je t’adore ma fleur blonde ; j’aime ton parfum ; je souris à tes beaux yeux.

Ton Dick à toi.

# 1921

NAF 14231/147

Mardi.

Amour blond, j’ai eu ta lettre ce matin. Je trouvais bien qu’il y avait un peu de retard ; mais c’est tout naturel que tu aies attendu ma lettre, puisque j’avais ta carte. L’Éditeur m’annonce le petit livre jaune. Je compte te l’expédier samedi si j’ai le paquet comme il est probable. J’ai vu l’épreuve. Tu y trouveras un portrait qui n’est pas mal et une biographie un peu ridicule de forme, dont l’éditeur est responsable. Tout cela t’amusera : mais les Propos te sont connus.

Je suis bien reposé et je travaille régulièrement. Il fait ici une chaleur de four, mais avec des soirées agréables, surtout sous les arbres. Je te vois d’ici sur la mer, couleur de tes yeux. Ainsi tu veux que ton bateau ait le prix ! Toujours la même ! Tout ce qui t’appartient ou te touche doit être au premier rang. Avis à Dick ! Je fais sonner mon vieux piano ; je vais aussi emporter mon violon, pour varier, et ne pas trop oublier. Hier soir j’ai dîné chez ma sœur avec un ancien élève qui vient de parcourir le midi à pied. Belle jeunesse ! J’ai bavardé avec lui dans les rues jusqu’à minuit. Je me croyais étudiant. Quand serai-je sérieux. Mais tu n’as pas à craindre les femmes de brasserie ! Quelle conversation possible ? Il me faut tes beaux yeux et cette forte tête bien bâtie. Je pensais beaucoup au jeu d’échecs ces temps-ci. Je suppose que tu vas battre tous ces gens-là. Et au tennis de même, après entrainement. Mais comme les journées doivent passer vite. Que de merlans ! Tu gagnerais encore ta vie à ce métier-là.

Le temps n’est pas orageux. Tant mieux pour vous et pour le bateau. Les vents vifs conviennent pour la promenade. Tu vas devenir couleur de noisette ; c’est ainsi que les blondes noircissent.

Je te sens reposée et toute salée par la brise marine. Bonne à manger si j’étais là !! Mais on ne peut tout avoir t comme nous disions, ce serait trop beau. Les belles choses parfaites ne sont jamais. Mais il y a de bons moments ; souvent un court baiser donne du bonheur pour longtemps. Souviens-toi de la voiture de l’autre lundi. Je voudrais me couler dans ton lit. Mais peut-être j’y suis dans tes rêves. Je pense à ton beau corps et à tes douces mains qui quelquefois tirent sur mes cheveux ; caresse enivrante ; je comprends très bien ce langage, même quand je dors déjà à moitié. Mais il ne faut pas trop rêver ; cela conduirait à une ivresse trop forte. J’aime mieux penser à ton cœur ami dont je suis si sûr ; là est ma principale ressource, et celui-là n’est jamais fâché. Je t’adore toi ! Donne-moi ta terrible bouche et tes yeux étincelants. Je t’adore. Mille baisers fous de ton

Dick.

# Juillet 1921

NAF 14231/149

Mardi soir.

Amour charmant. Je t’écris encore dans le train, en revenant de Sucy. J’ai passé une bonne journée sous les sapins, avec une brise assez fraîche. Mais maintenant le soleil me prend de côté, et je fonds en eau.

Le temps passe et voilà le mois d’août qui n’est plus très loin. Quel bonheur quand nous retrouverons Mr Dony et les sauces du Pont-Neuf, ou bien la petite maison et le lapin aux pommes de terre ! Mais il y a ensuite quelque chose d’excellent ; c’est le moment où la fillette avec ses cheveux sur le dos vient déranger le Dick déjà un peu endormi. Mais je ne pense que trop à tout cela. Je suis en doute si j’irai voir ma vieille amie. Que lui dire ? Que faire pour elle ? Ce ne sera toujours pas avant de t’avoir vue.

Assez pressé aujourd’hui. Ce matin avant de partir j’ai voulu écrire mon article (le train me secoue comme une salade). Ensuite le temps a passé en conversations. Mais j’ai mangé d’un melon excellent dans le potager et un thé au lait bien bouillant à 4h, ce qui est supérieur contre la soif. Et j’ai vu beaucoup d’oiseaux et des fourmis, et des petits mulots gros comme ton petit doigt qui se battaient contre des guêpes – Tout a soif. J’ai vu des coings séchés et couleur de charbon. Sur ce plateau élevé ils ont à peine de l’eau pour se laver. Ce n’est pas comme au Vésinet où l’eau fraîche vient toujours avec la même abondance. Dimanche soir orage et grande pluie toute la nuit au Vésinet. Mais à Sucy ils n’ont pas eu une goutte d’eau.

Prunières me demande quelque chose pour sa Revue Musicale. Je veux bien lui donner *La visite au musicien*. Mais il y a des passages sur la guerre qui ne lui plairont peut-être point. *Mars* va paraître. Mais les éditeurs manquent vraiment trop d’enthousiasme. Heureusement que j’ai l’éditeur de Nîmes, qui tient bon. Je l’ai vu à son passage à Paris. Il est très content. Vive la jeunesse. J’ai chaud ; je suis tout suant sous ce soleil qui occupe tout le compartiment. Je vais maintenant dîner chez ma sœur. Demain chez le dentiste. Ensuite je reverrai mes oiseaux et mon gazon. Vendredi je reviendrai à Paris. Et j’y reviendrai aussi lundi ou mardi. Je trouverai certainement le temps d’aller voir au doux nid de ma blonde adorée. Le train ne permet plus d’écrire. Je t’adore. Je te baise toute.

Ton Dick.

# 1921

NAF 14231/151

Samedi.

Amour blond adoré, je trouve ta lettre en venant de chez M. Bondy qui a fini et qui m’a fait des tas de bonnes choses pour un prix raisonnable. Cela m’amuse de penser que tu as connu ce fauteuil. Je t’envoie aujourd’hui sous enveloppe fermée le petit livre de Stock. On demande indulgence pour la biographie qui est l’œuvre de Fels (le directeur de cette publication) d’après des notes que je lui avais données. Je ne dis rien du portrait, qui peut-être te plaira. Les articles, tu les connais ; il n’y a de nouveau que les titres. Mais je suis content que tu les relises dans ce format commode. Je t’adore toi ma belle souriante aux yeux clairs.

Ici temps frais, et même un peu de pluie avec a lune nouvelle. Toujours des coups de vent qui viennent de là-bas. Quand les feuilles sont retournées, j’imagine le bateau penché et la houle. J’ai là-bas une aquarelle de l’Aber qui est ce que j’ai fait de mieux. L’île de Sein, c’est un vrai voyage. Il est vrai que tu nages bien. On est toujours inquiet. Il y a des accidents partout. Attention à mon petit diable blond si chéri, tout en or.

J’ai repris les *Souvenirs* sur Lagneau et j’ai dépassé 40 000 lettres. C’est loin d’être achevé. Mais je n’abuse pas de ce travail. Aussi je suis très bien reposé. L’arrosage m’occupe plus que tout, et j’ai quelques roses encore et pas mal de boutons. Oui c’est assez triste d’aller dans cette maison et de ne pas grimper dans l’escalier préféré. Je ne pense pas du tout aux gronderies. J’aime mieux penser à ton sourire merveilleux. Et le temps passe. Bientôt tu me reviendras toute dorée et salée. Mais je ne veux pas y penser trop ! Je t’adore.

Ma sœur s’en va aux eaux. Je cours aujourd’hui lui porter des petits livres pour ses amis. J’en envoie aussi un à Mme Lanjalley.

Comme tu es belle. Je ne vois point de femmes délurées et souples comme toi. Mais j’ai vu aujourd’hui un léger manteau à pèlerine avec col lingerie qui m’a fait penser à toi par l’élégance (à grands carreaux). Excuse le dessin, qui est trop large. C’était une brune maigre (genre Marie L. je suppose) ; je ne l’ai vue que de dos. Pas même un quart d’œil !

Je fais sonner mon piano. Mais il aura besoin de Pleyel son père. Les Propos vont toujours et tu y verras avec effroi des choses mathématiques qui permettent à M.A. de se reposer (celui qui fait les chroniques politiques etc.). Pour moi je n’ai pas tant besoin de me reposer en vacances. J’en profite au contraire pour travailler à loisir dans ma Chartreuse, et presque sans lire les journaux. Je ris en lisant la fin de ta lettre, où tu dis que tu deviens mauvaise ; je ne te crois point. Je crois plutôt ce que tu me dis au commencement, que tu ne me grondes pas en toi. Et je le croirai toujours ! Je t’adore, fille de la mer, et je voudrais te baiser toute. Millions de baisers bien amoureux de ton Dick.

1922

# 1922

NAF 14231/153

Samedi.

Amour ! J’ai trouvé ta carte si mignonne, et d’ailleurs belle à voir. Je viens de chez M. Bondy qui me travaille consciencieusement, et je t’écris dans le train. C’est agréable de n’être pas fatigué ; je vis en plein air et je dors comme un soldat. Je pense toujours à ce lundi où nous étions si bien d’accord. C’est alors que tu es divine, ma belle fille de l’Océan, et tes lèvres sont au goût de sel et de vagues. Tes yeux sont plus beaux alors que la grotte d’émeraude. Je t’adore. Je ne sais rien encore du petit livre de chez Stock. Quelques jours de retard ne m’étonnent pas. Je travaille tout doucement mais sans rien lâcher de mes projets. Je lis les lettres de Goethe et Schiller, pleines d’idées et de sentiments. Excuse l’écriture ; le train se balance ! Je passerai lundi en allant chez ma sœur. J’espère trouver une lettre. Mais tu vois je t’écris tout de suite, pour que tu n’ailles pas tomber dans des rêveries tristes. Ce matin délicieuse brume et temps plus frais. Toujours bonne brise, mais tournant au nord. Quel beau temps sur la mer. Je te vois ivre de soleil et de vent, avec ton ciré de petit matelot. Mais ce train est un express ! Je ne vois plus bien ce que j’écris. J’ai écrit déjà un mot à Mme Lanjalley, qui est prisonnière là-bas et qui ne peut même pas aller voir où en est sa maison. Ma sœur est à voir les fondations de la sienne. Moi tu sais où je me cache ; et je suis bien content que tu aies vu ce petit nid où je vis en Chartreux. Quelques roses, et un massif de tabacs au parfum enivrant (surtout le soir). C’est de quoi rêver à ma blonde et même follement. La musique aussi me fait penser à toi au point de te croire présente. Mais hélas mon vieux piano ne rappelle que de loin le bel instrument qui chante tout seul. Je t’adore. Je t’envoie des tas de baisers amoureux en me mirant dans tes yeux marins où l’on voit loin loin… Je t’adore…

Ton Dick

# 1922 ?

NAF 14231/155

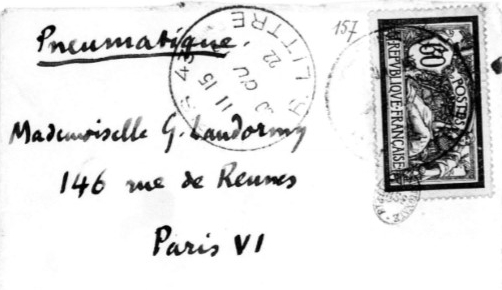
Samedi matin.

J’ai été humilié. Ce n’est pas ta faute ; on ne m’a remis ta lettre qu’à huit heures du soir. Mais si nous continuons comme çà…

Il y a toutes chances pour que ces trois jours-ci je sois chez moi à travailler à partir de 5h.

Tout va à peu près bien. Tu peux bien je pense me pardonner. Mais ne te force pas. C’est assez que j’aie eu l’air de vouloir forcer la porte de ta maison. J’ai admiré comme tu sors bien avant 7h. quand tu veux.

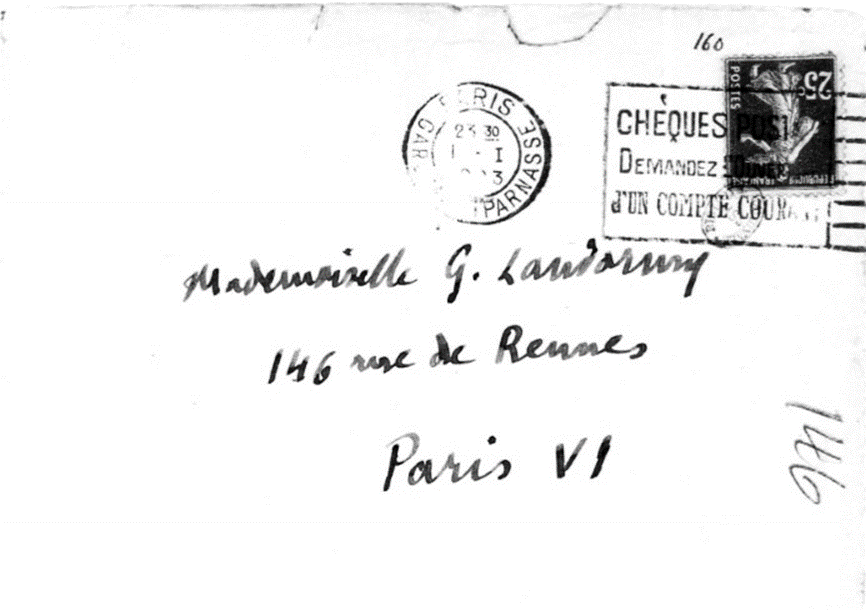
Ton Dick.



1923

# Janvier 1923

NAF 14231/158



Samedi.

Mon cher amour blond. Je t’écris au galop de chez ma sœur pour te dire que j’ai eu ta lettre hier soir et que j’en suis ravi encore maintenant. Tu es une belle grande fille, comme je t’ai dit une fois ; et il n’y a rien de petit dans ta nature. C’est bien agréable à considérer. C’est pourquoi tu ne dois pas t’embêter avec tes propres sentiments ; car ils ont de l’allure. Enfin je t’adore. Et je pense à ma belle pouliche de sang si bien bâtie et qui lève haut le nez et le pied. Tu me diras que je suis difficile comme un roi, et c’est vrai. Donc tu as cent fois de quoi mépriser tous ces gens-là. Je vois d’ici les anémones et tout le reste. D’après ce que tu dis, cela n’est pas médiocre. Et pour le bonheur ce n’est encore rien du tout. On y est habitué en cinq minutes. Au lieu que la vraie tendresse on ne s’y habitue jamais. Je t’adore belle fille en or. Je prends tes lèvres et je me plonge dans tes beaux yeux (que nul ne connaît). Je te vois sourire et je suis content.

Ton Dick qui t’adore.

# 5 janvier 1923

NAF 14231/160

Vendredi 4h. Amour blond adoré, c’est vendredi et il faut que je retourne là-bas. Je n’y ai point de sujet d’inquiétude, sauf grande fatigue à réparer, mais je suis pris de mélancolie. Loin des yeux… Ne vas-tu pas me lâcher en douceur ? J’ai eu tort de te parler de tout çà ; ce ne sont pas des choses à dire. « Rien n’est encore décidé », cette formule m’a percé le cœur ; je ne puis me la redire sans trembler un peu. Mais je veux penser à tes beaux yeux si tendres, et je te supplie de n’écouter que ton cœur généreux. Il est vrai aussi que la réconciliation fut délicieuse et parfaite. Mais ma petite fille câline a besoin d’être serrée souvent souvent. Surtout quand ce doux soleil annonce le printemps. Je me console avec mon vieux piano. Je te vois encore jouant dessus. Les choses ne s’arrangent jamais parfaitement. Moi je suis encore bien content de ce que je puis attraper un jour sur l’autre de ma beauté blonde ; mais cette sagesse n’est pas de ton âge. Pense à ton Dick qui t’adore et qui est mignon toujours pour toi, tu sais.

Ton Dick.



# 6 mars 1923

NAF 14231/163



Mardi 4h.

Tendre amie, si bonne pour son Dick, il faut que je cause un peu avec toi ; je n’ai plus peur de toi ; cela non pas seulement depuis hier ; il y a plus d’une semaine et même bien plus que je ne doute plus du tout jamais de ton cœur, même dans les colères les plus justes. Mais je ne veux pas que tu te sentes seule ; il faut que tu comptes sur ton Dick comme sur l’ami dont rien ne peut te séparer. Frère et sœur. Il n’y a que cela au monde qui vaille quelque chose ; et l’amour rend parents et même encore mieux. Je t’écris au galop, car j’ai assez à faire. Mais tu comprendras. Je ne pense aujourd’hui qu’à ton cœur fier et fidèle ; c’est cela seulement que je veux aimer ; et c’est fait pour me plaire. Car je ne connais pas de femme qui par sa seule force soit autant au-dessus des gens médiocres, par un mépris bien établi et à peine dissimulé. Et le peu d’affections que tu as sont de libre choix. Il y a longtemps que je le sais. Et tout cela augmenterait encore mes amers regrets si… Mais tu l’as bien compris et tu as voulu être bonne pleinement sans petitesse ; je t’adore en pensant à ce geste menaçant du doigt. Je suis alors comme un toutou qui sait bien qu’on lui pardonne… Il faut ces rudes crises pour connaître à quel point l’on tient à ce qu’on aime. Hélas j’ai revu tes beaux yeux pleins de larmes… et pour la première fois c’était par ma faute. Tu dois me consoler, petite fille adorée. Bel oiseau dorée. Mais les compliments seront pour un autre jour. C’est à ton cœur que je parle. Ici je suis ami encore plus qu’amant. Et tu sais bien que toute la confiance que l’on a dans l’ami le plus sûr, je l’ai en toi. Je suis sûr que tu le sais. Et c’est cette idée qui doit effacer les stupides effets d’une humeur sans cause sérieuse. Hélas ! Le caractère est vif et brutal ; je ne le sais que trop. Mais tu ne m’y reprendras pas, car je penserai toujours que si je te blesse c’est moi que je blesse encore plus. Pour finir je t’adore et je jure de n’être jamais fâché. Voilà, et souris à ton Dick, ma belle chérie. Mille tendres baisers de ton Dick à toi.

D.

# 1923

NAF 14231/166

Tendre amie je veux parler un peu avec toi. C’est lundi soir ; voilà trois jours que j’attends un bon mouvement de ma toute petite. Je n’ai plus guère d’espoir maintenant. Tu n’as pas lu *La duchesse de Langeais*? Il ne faut pas abuser des épreuves quand ce ne sont que des épreuves. Après cette vaine attente, comme il est clair que *tu n’as pas voulu*, je ne puis absolument pas me présenter à ta porte demain après 9h ½ en revenant de dîner chez ma sœur. Je ne veux pas forcer ta porte. Et alors nous voilà bien car dans la suite je ne vois pas de jour à indiquer. Les premiers huit jours de la convalescence me prendront ; je ferai tous les caprices d’une amie parfaite, avec laquelle je vis comme avec une sœur depuis près d’un an ; on ne lâche pas une femme qui est sans reproche et malade et qui a vingt ans de plus que toi. Si je le faisais tu me mépriserais. Aussi j’ai cru en cette circonstance pouvoir compter sur ton cœur généreux ; c’est tout à fait ingénûment que je te contais mes peines. Je ne puis croire que tu n’aies pas compris. Je crois plutôt que tu as fait quelque sot serment à toi-même. Et je sais que tu ne cèdes jamais. Il n’y a donc pas grand-chose à faire. Mais il est bien pénible d’attendre en vain. On se fait de ridicules idées ; il y a des moments où je me dis que tu cherchais une occasion de rompre, que tu as quelque sentiment ou quelque projet en train. Au fait si cela était tu ne me le dirais pas. Mais que ce soit ainsi ou non, que puis-je faire ? Ce que j’ai fait je le referais. Tu n’as pas idée des souffrances que j’ai vues et partagées (autant que cela se peut) depuis 3 mois et encore plus dans cette mauvaise semaine. Réellement je n’aurais pu être avec toi, quand je l’aurais voulu. Tu n’as pas compris cela ; je me serai mal expliqué. Songe que pour un peu j’aurais demandé l’assistance de l’infirmière. Mais sans doute j’ai compté sans une jalousie réelle quoique bien injuste. Jamais femme n’eut moins sujet de se plaindre que toi ; mais il faudrait lire dans les cœurs ; et je ne sais pas dire. En tout cas le mal est fait ; et l’absence va le rendre sans remède, faute d’une bonne inspiration qui t’aurait poussée ce soir à la dernière minute dans mon escalier. Je veux espérer quand même mais je ne vois point de moyen. Dans une semaine et peut-être plus ou bien tu m’auras profondément oublié, ou bien tu auras souffert assez pour ne plus savoir me pardonner. Et moi je ne t’écrirai point. Car pourquoi ? Une circonstance fâcheuse a fait, comme je t’ai écrit, que j’ai subi une humiliation cruelle. Comment affronter jamais cet escalier et cette porte ? Il ne faut pas demander l’impossible. Mais ton Dick est encore bien enfant ; il regarde l’heure (8h ½) et il espère encore un petit peu. J’irai mettre cette lettre rue Littré vers 9h. Encore une petite chance. Ou bien peut-être un affront irréparable en perspective ; car la colère est puissante sur toi. Je me livre au hasard. Demain je déjeunerai chez Duval à midi (je ne puis plus tard). Mais je vois d’ici tes beaux yeux irrités. Tu sauras bien être retardée et rester dans ton quartier là-bas. Je me rends compte que je mérite tout cela, non point par le sentiment, mais par les actes. Il faut payer les fautes de jeunesse. Eh bien je renonce à une femme adorablement jolie et qui m’eût aimé jusqu’aux limites de l’âge et au-delà ; je suis fidèle à la vieillesse et à la maladie, je me fais un bonheur d’automne malgré tout l’empire de la jeunesse, de la beauté et même de l’esprit ; je ne pouvais pas faire autrement. Tu n’as pas su comme je t’aimais. Tu ne pouvais pas comme moi mettre tout ton bonheur en quelques heures délicieuses. Tu n’avais aucun tort, et moi j’en avais beaucoup. Enfin j’ai du chagrin. Je l’engourdis en travaillant, mais je ne dors guère. De quelque côté que je regarde, je n’ai point sujet d’être content de moi. Je ne conterai jamais en détail ce funeste accident qui a failli tourner tout à fait mal. La faute n’est pas de moi. Mais certainement j’aurais vu la faute si je n’avais pas été détourné de faire attention par une humeur irritable dont la cause est bien facile à deviner. De là de cuisants regrets et une espèce de désespoir ; mais naturellement tu n’y as rien compris du tout. Voilà ce que deviennent les promesses (mes deux mains dans les tiennes), voilà à quoi servent les serments. Mais moi je tiens mon serment sans y penser, par ce naturel mouvement de cœur qui me porte à t’écrire ce soir, et à ne point suivre les mouvements de l’orgueil blessé. Mais pour tes serments à toi je t’en délie. Je ne puis rien te promettre ; je te garde ma fidélité de cœur. Je te jure de courir à toi dès que je le pourrai si ton cœur te porte à me pardonner. Si non je ne veux rien. Je termine là-dessus. Je n’ose pas te dire des tendresses, peut-être tellement dédaignées…

Ton Dick.

1924

# 1924 ?

NAF 14231/168

Jeudi.

Mon cher amour. Je tourne toujours des vers dans ma tête, sans arriver à rien. Je t’envoie en attendant un peu de prose. Je pense à nos doux entretiens à la brasserie, quand tu es ennuyée de tes patrons. Tu ne peux guère te confier qu’à ton Dick. Pourquoi ? Certainement parce que je t’aime. Sans cette condition on ne peut conseiller. Mais ceux qui croient que l’argent se gagne par chance ne peuvent absolument rien comprendre aux difficultés. Ils accusent tel ou tel, alors que c’est la situation par elle-même d’employée nécessaire et bien payée qui est difficile. D’un autre côté, la position de patron a ses embêtements, sans doute pires. Tu as connu les deux ; tu peux en juger sagement, comme de la pluie ou de la boue. Commander ou obéir, je ne sais pas dire lequel est le plus désagréable.

J’ai encore des douleurs (tu vas rire !). Et tu sais bien que c’est supportable. Et j’ai aussi le grand ennui de ne pas te voir, de ne pas me réchauffer à tes beaux yeux (quand tu tournes soudain la tête). Mais j’ai eu grand bonheur de tes lettres. Si nous pouvions passer sans anxiété ce temps de séparation. Tu s bien dû lire, à propos d’*Anna Karénine*, que ce qui manque c’est d’aimer assez. Et peut-être que cette fois il ne manque pas beaucoup… Je te vois sourire, je vois tes beaux yeux et ta bouche d’amour relevée aux coins. Pense à nos joies secrètes de l’hiver… Pour moi je n’y pense pas sans un grand trouble ; car ce genre de plaisir fait pâlir tous les autres, quand l’accord est si parfait… Tu me comprends. Châtelaine je te vois fière sur ta colline devant ta maison, et heureuse au fond de voir tous tes gens contents… Mais ce n’est pas assez chaud. Je t’adore, je te prends toute, ma belle, ma longue, ma blanche caresse !

Ton Dick.

# 1924 ?

NAF 14231/169-170

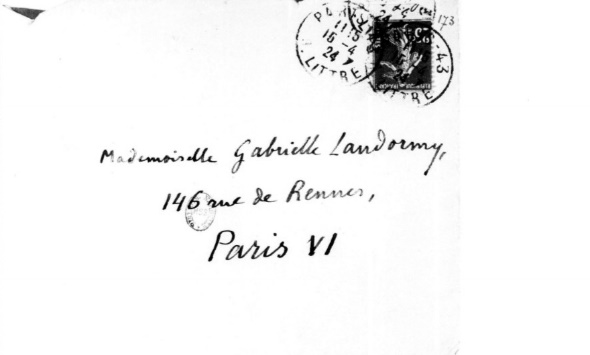
Samedi matin.

Amour blond adoré, je t’écris avec de vraies mains de jardinier, noires, et la sueur encore au front d’avoir vidé la fosse à fumier. Travail qui fait accourir tous les oiseaux de la terre. Les douleurs tracassent encore mais je les fais marcher. Par ailleurs il y a du mieux surtout depuis hier ; mais difficile de m’échapper. Hier j’ai confié à mon piano mes pensées de vendredi en attendant le Roi des Pianos, ce qui convient à la Reine des Blondes. Je pense beaucoup à cette idée charmante que tu as mise à exécution, et je te ris en pensant aux danses plus ou moins orientales, et en tous cas voluptueuses, qui seront dansées là-dessus. J’ai beaucoup rêvé aussi à mardi soir et à la Redingote de bronze. Une belle existence, et tellement au-dessus des petites choses (sinon des petites femmes, car il faut toujours compter avec ces charmants diables). Et je reviens toujours à dire que tu es tellement mignonne et adorable, et brave aussi pour ton Dick. Mais peut-être je te le répète trop. Savoir comment je fais pour mériter cela ; mais à quoi bon expliquer. En somme dans cette salle bourrée de petites femmes non ordinaires puisqu’elles se consacrent à la bonne musique, je trouvais que de bien loin « la petite femme de quatre sous » l’emportait. Voilà à quoi je pense en brouettant, par ce temps beau et chaud, tout en regardant comme toutes les choses poussent. Je suis né peut-être pour être ermite, car les jours coulent entre mes mains comme de l’eau. As-tu lu la revue *Europe* avec un article important de Romain Rolland ? Je lis peu et je bêche beaucoup ; c’est très reposant. As-tu pensé à acheter des lunettes ? Cette idée me vient parce que je suis toujours à ménager mes yeux, qui du reste voient très bien de loin. À ces détails près, je ne crois pas que cela ait une importance quelconque de vieillir. Encore mieux si on reste à vingt ans comme toi. Je vois tes beaux yeux (tu sais ceux que personne ne connaît), je baise tes beaux cheveux et toi toute. À mardi sûr ; et je n’épargnerai pas ta terrible bouche ; car c’est le Printemps, tu sais ? Et mes pensées sont plutôt audacieuses… Mais je te les laisse imaginer. Je t’adore et t’envoie des millions de baisers fous.

Ton Dick.

# 15 avril 1924

NAF 14231/171-173



Mardi.

Mon cher amour, hier j’ai tant pensé à toi en regardant la chère lune. J’étais triste ; et ce matin c’est le temps qui est triste. Hier je me demandais : « Que fait ma mignonne ? » Je me suis consolé par tes yeux de diamant, si beaux quand ils se tournent vers moi. Naturellement tu ne peux pas savoir ce qu’ils sont. Les temps sont difficiles. Si seulement on avait pu avoir une heure ou deux aujourd’hui. Cela me rappelle le plat de punition, et me fait rire. Cette lettre est pour te dire que je t’aime, tendre et généreuse amie qui me dit « Ne te fais pas de souci ». Il est vrai que je m’en faisais l’autre semaine, voyant que je n’étais seulement pas capable d’être là à point pour te reposer de ce gros travail et de tous les soucis que tu as. Comme j’envie le délicieux petit lit ! Le temps était trop beau aussi hier. J’aurais voulu voir ton beau sourire. Maintenant çà pleut, et c’est une consolation. Vendredi n’est plus bien loin. Sache que je me repose et que je ne fais rien du tout que rêver avec mon vieux piano. Par contraste il me fait penser au tien. À vendredi, mignonne adorée ; et j’espère que l’autre semaine sera meilleure. Comme je maudis les vacances ! Mais ce n’est pas ce que je voulais te dire ; mais que tu as été si mignonne ces temps, malgré toutes sortes d’ennuis, que je m’attendris beaucoup quand j’y pense. Je baise tes beaux yeux étincelants si tendres. Pense à moi sans sévérité. Tu sais bien que je suis un bon Dick qui t’aime (et même plus que tu ne crois). Je baise ta bouche terrible (comme dit Maud) et je la trouve délicieuse. Je t’adore. Ton Dick *à toi*.

À vendredi. Mille baisers.

# 1924

NAF 14231/174-175

Vendredi.

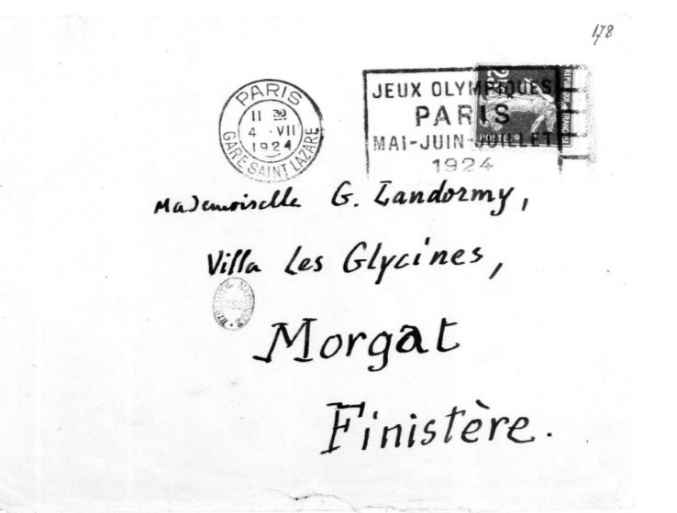
Amour blond. C’est notre jour ! Je pense à toi. Je t’écris. Il est 7h. Je viens de lire, je fume ma pipe ; je ne me presse point d’aller dîner chez le troquet du coin (ce n’est pas au coin, c’est plus loin). J’ai eu ta bonne lettre, qui m’a fait plaisir beaucoup. Je suis si content que tu n’aies pas occasion de gronder. C’est que c’est bien long d’ici à Morgat. Et c’est surtout au commencement de l’absence qu’on s’en aperçoit. D’ailleurs je crois voir que tu as toujours plus d’indulgence ; et si c’est comme je crois parce que tu connais mieux mon cœur alors tu n’as pas tort. Car je ne suis jamais coupable envers toi pour les devoirs du cœur, qui sont tout. Les choses que je te chante en moi-même tu pourrais les entendre ; j’en pourrais faire une chanson pour te bercer. Jamais on ne te verrait plisser le front et le nez comme font les petits quand ils vont crier. Au contraire je verrais ton beau sourire et tes yeux tendres. Cela me conduit à penser à des souvenirs bien doux et bien enivrants. C’est toujours là qu’il faut en revenir ; le reste ne compte point. Je t’adore, toi !

Je dis bonjour à ta maison en passant et aussi au café d’Alençon, enfin à tout ce coin qui me paraît charmant. De fil en aiguille aujourd’hui je pensais à l’avenue des Champs-Élysées le premier jour de Drecoll. Il pleuvait. Je te regardais de loin ; j’avais envie de revenir. Tu es délicieuse comme une fille de la mer. J’imagine ta pêche, et l’histoire du grappin et du chat. On ne peut donc pas pêcher quand çà marche ? Et les crevettes ? Il ne doit pas manquer de trous admirables aux environs. Et naturellement c’est *Gabrielle* qui en a pêché le plus. Il est à peine besoin de le dire.

Dans huit jours je serai bien près de te voir. Ce sera doux et bon. As-tu lu un peu de *Consuelo*? Je suis bien fâché que le volume soit si peu maniable. Mais je me rends bien compte qu’au lit c’est presque impraticable. Et pourtant ! Quel livre fait pour toi. C’est le roman d’une femme forte et droite. Je n’en connais point d’autre en ce genre-là. Toujours les faibles femmes. Et ce n’est point vrai. Une vraie femme n’est point faible. Je pense à ce beau corps si frais et si libre… Je te vois marcher, et j’imagine même un peu trop… Souviens-toi de nos lettres de guerre ! On en est cuit quand on y pense. Je voudrais être la brise qui te caresse partout, sous le linge fin que j’ai vu dans ta malle de princesse. Mais il ne faut point trop penser à cela. Je te berce dans mes bras comme une toute petite. Je bise tes beaux yeux, et tes sourcils que mes lèvres connaissent. C’est un pelage serré et frisé, délicieux à manger etc… Je t’adore. Pense aux baisers fous que je t’envoie. J’en suis tout remué. Je t’adore. Ton Dick à toi !

# 4 juillet 1924

NAF 14231/176-178

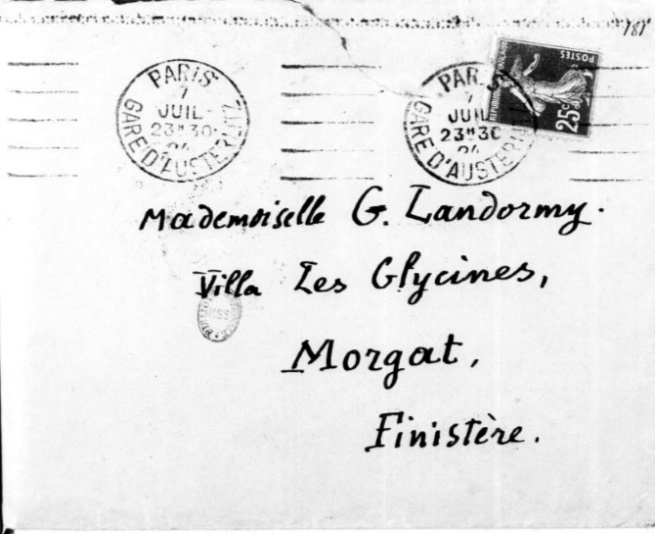
Vendredi matin à la campagne.

Amour blond, je t’écris d’ici afin de jeter la lettre à Paris pas trop tard. Tu trouveras peut-être que cette lettre se fait attendre. C’est si long ! Je te vois rire, parce que je commence à chercher des excuses. Je pense que tu as eu mauvais temps pour l’arrivée et que tu as dansé sur la rade. Mais voici que le baromètre remonte. Je t’adore. Je suis bien content de te savoir au vent et au repos, comme une jeune pouliche. Tu vas jouer au tennis sans doute ? J’ai pensé aussi à l’étonnant manteau écossais ; mais surtout à la petite femme qui était dedans. Je me souviens du retour de l’année dernière ; c’était Vénus sortant des flots. Comme le temps passe ! Mais quels souvenirs ! J’espère que ma lettre te trouvera dans ton dodo le matin après le café au lait. C’est un moment favorable pour le Dick, parce que la petite bonne femme se sent alors très bien elle-même… etc. Enfin j’espère que tu penseras un petit peu à moi. L’Oiseau Bleu t’attend. Je te vois sur cette belle rade, assise peut-être au gouvernail et rêvant comme les Sirènes tes sœurs ; car tu es une fille de la mer. Et beaucoup plus tard tu seras la Dame de la Mer. Moi je suis dans les arbres et les oiseaux avec quelques roses encore. Mais ce matin je respirais avec délices un petit œillet blanc, qui sent maintenant surtout la pipe. J’en mets quelques pétales dans cette lettre ; tu retrouveras peut-être un peu l’odeur de ton Ami ; moi j’y retrouve la tienne ; non pas toujours, mais quelquefois le matin tu sens bon l’œillet blanc. D’ordinaire tu sens plutôt la rose-thé. As-tu des roses là-bas ? Oui peut-être. On voudrait passer sa vie devant la mer. Mais on voudrait un tas de choses… et je ne me trouve pas si malheureux. Il faut voir ce qu’on a ; il faut penser monsieur Dick à cette jeune fille toute fraîche et parfumée, à ces beaux cheveux etc. Et ne pas trop rêver à des choses qui seraient encore plus belles, comme d’être assis sur le sable à côté d’elle, ou d’éplucher des rosiers avec elle… Mais les choses ne s’arrangent pas selon les rêves. Je pense souvent que tu fais un métier éreintant. Mais j’aime encore mieux cela que les soucis que tu avais. Je pense à ton sourire et à tes beaux yeux qui se tournent vers ton ami, et qui sont si fiers de n’avoir rien d’esclave ni de menteur en eux. Je les baise passionnément et je me serre contre toi. Tu sais je crois que je n’irai pas au Music-Hall ce soir ; j’aimerai mieux penser à toi en rêvant avant de m’endormir après avoir lu quelque bon gros roman. Le grand travail est fini ; mais il y a encore quelques corvées notamment la solennité du concours ; c’est mon tour cette année d’entendre les discours officiels et la musique de la Garde. Cela me fera penser à nos musiciens ordinaires et aussi à la *Neuvième* et à *Boris* dont j’ai la partition. Il faut maintenant s’habiller et aller prendre le train. Je verrai Maurois peut-être à onze heures et nous ferons du sentiment sans en avoir l’air. Je t’envoie de doux baisers sur l’œillet fané et tout mon cœur et mon corps autour du tien. Je t’adore. Ton Dick à toi,

Dick.

# 7 juillet 1924

NAF 14231/179-181

Lundi matin à la campagne.

Amour blond je t’écris au milieu des chants d’oiseaux. J’espère bien trouver une lettre à Paris mais je ne veux pas attendre pour te dire que je pense à toi. Hier pluie et orage. J’imaginais l’Oiseau Bleu se couchant sur la rade et les embruns sur ton ciré et jusque dans tes yeux. Heureusement l’oncle est *très prudent*. Je pense aussi que ce repos que tu as est terriblement court. Le commerce est une chose dévorante. Je pensais aussi à l’écharpe jaune rejetée sur l’épaule, enfin à tous tes succès de femme légèrement coquette. De cela je ne te blâme pas, ni non plus d’aucune autre chose, car j’admire comme tu es sage, moi qui sais que tu es douée aussi supérieurement pour ne l’être pas.

Je te parlais de Gontier. Il lui est arrivé un malheur que j’ai su par bribes ; il a perdu sa fille aînée qui avait à peine trois ans et dans des conditions douloureuses : une voiture d’enfant qui a versé, la tête heurtant un mur, d’où un malaise croissant incompréhensible au médecin (choc nerveux peut-être) et qui l’a tuée en quelques jours. Comme je n’avais jamais vu cette petite, on comprend et tu comprends que je laisse passer un peu de temps et Gontier aussi… Il ne faut pas laisser les enfants aux soins des bonnes et des cousines. Je voulais te dire cela, mais on hésite toujours à dire des choses tristes, et aussi bien à y penser ; les heures douces sont déjà si courtes.

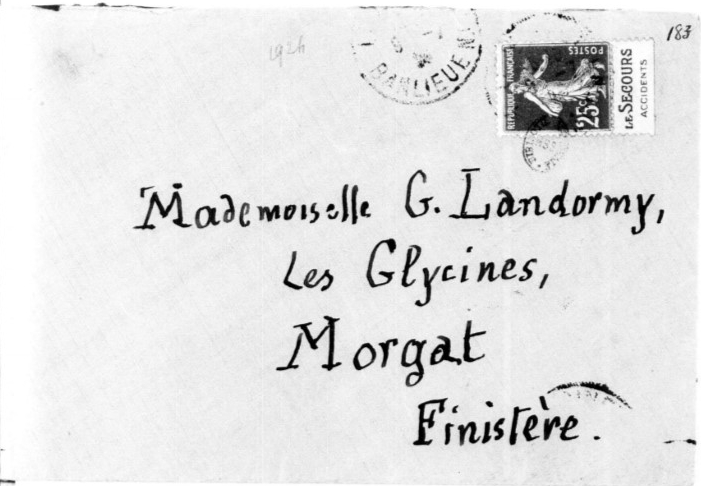
Je t’adore. Tu es excellente pour ton Dick, mais je crois aussi que c’est de bon cœur et sans te forcer du tout. Et c’est cela qui est bon. La seule chose au monde qui soit bonne perce qu’elle rend tout le reste bon ou passable. Voilà à quoi je pense en fumant ma pipe et en suivant de l’œil les mésanges, les noires et les bleues, et de temps en temps une fauvette à tête noire. Il y a aussi trois enfants merles qui commencent à vivre par leurs propres moyens.

Le soleil me chauffe. Je ne l’aurais pas cru ce matin. Brouillard, fraîcheur, tout sentait l’automne. Mais le soleil est encore très haut, heureusement. Je vois venir les vacances sans enthousiasme, mais avec l’espoir que je ne mangerai pas trop de lapin aux pommes de terre (plat de punition). Lis *Consuelo*. Je veux que tes yeux imaginent toutes ces choses, les unes très belles, les autres romanesques, que je connais si bien. George Sand connaissait les musiciens et même la musique. Naturellement dans *Consuelo* c’est le *chant*, c’est-à-dire l’ancienne musique. Mais je ne pense pas que cela te déplaise.

Je vais prendre à une rose rouge (*de Teplitz*) un ou deux pétales pour toi. Ce sont mes préférées. Je n’en ai pas beaucoup à la fois, mais ces rosiers refleurissent sans cesse. Les petits œillets sont finis. Les autres sont tout juste en bouton. Tu es ma fleur par-dessus toutes les fleurs ; je te respire et te baise toute. Je t’adore. Mille baisers amoureux de ton Dick.

# 9 juillet 1924

NAF 14231/182-185

Mercredi dans le train.

Seulement un joli bonjour à mon amour blond que j’adore. J’ai eu ta délicieuse lettre hier. Ensuite, j’ai couru toute la journée, et j’ai passé la soirée à Sucy. Belles verdures et beau temps. Le soir j’ai craint de me trouver sans clef. Si tu n’avais pas été si loin, tu vois comme cela m’aurait plu ; je n’avais que la rue à traverser. Cela s’est arrangé très bien grâce à la clef de ma femme de ménage qui habite la maison.

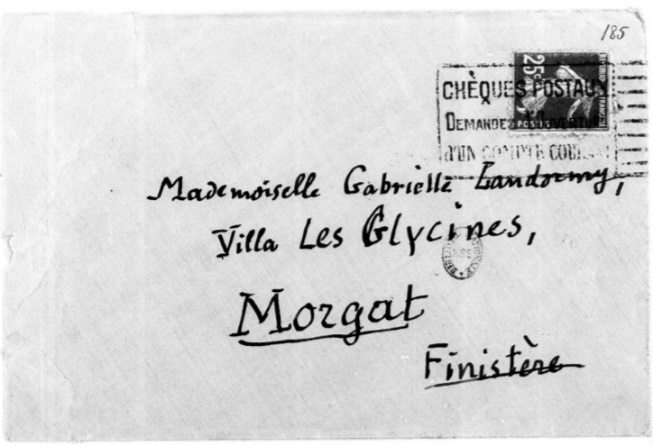
Je vois que vous n’avez pas un temps régulier. C’est comme ici. De temps en temps il vient un coup de vent et une grande pluie. La chaleur est modérée. C’est très agréable.

Comme tu le sais JE NE M’ENNUIE JAMAIS (je te vois rire). Mais si je m’ennuyais, ce serait le lundi et le vendredi. Je n’ai plus mes doux cheveux blonds pour *me rouler dedans* ni les beaux yeux si tendres, ni ce délicieux bavardage que j’adore. Mais en revanche tu as le repos et l’air marin et les chemins creux que je revois. Il y a chez ma sœur deux ou trois aquarelles qui me rappellent un temps délicieux (non sans mélange) et aussi ton chapeau de paille, toujours embusqué dans quelque coin. Tu te souviens des ajoncs ? J’aime que tu sois près de ce coin-là. Ton beau corps va revenir tout salé et baigné d’embruns. Le temps passe. Je le voudrais plus long pour ma chérie adorée. J’arrive… Vite de tendres baisers passionnés à toi toute que j’adore.

Ton Dick à toi.

# 12 juillet 1924

NAF 14231/184-187

Samedi.

Amour blond, mes yeux tombent sur ces cartes grises. Raison de t’écrire puisque je pense à toi. J’ai eu ta lettre hier. J’avais bien deviné que la mer te ferait danser. Mais le soleil rit de nouveau. Salut à ma belle fille tout en or. Je t’adore.

Hier soir je n’ai guère pensé à aller au spectacle. Mais j’ai dîné bien sagement au petit bistro tout près du café d’Alençon (je lui ai fait un œil en passant). Et puis je suis venu lire les *Mousquetaires*, taper un peu sur mon piano et dormir. Je me suis réveillé très amoureux et tout étonné d’être où j’étais un samedi matin. J’ai bien travaillé et me voilà en avance. D’ailleurs le travail ne presse guère maintenant. Il faut que je profite de ces jours de repos avant les vacances d’août. C’est le bon temps, et tu seras de retour avant la fin de ce bon temps-là. Voilà ce qui me réjouit. Il sera temps ensuite de se lamenter.

Il a paru un livre chez Rieder. Ce sont des choses que tu connais ; ce n’est qu’un recueil. Inutile donc de te l’envoyer. Mais tu l’auras, naturellement.

Pour *Paris-Soir* je ne me presse pas. J’ai plutôt l’esprit tourné à d’autres travaux, par exemple de ranger un peu les papiers de cette année en vue de l’année prochaine. Il me faudrait bien quinze jours pour cela. Mais qui donc a quinze jours.

Je pense toujours à rejoindre Gontier, mais les choses ne s’arrangent pas. Il voyage beaucoup. Je viens de rire parce que j’ai remarqué que mes lunettes sont claires comme les fenêtres d’une vieille maison. As-tu les tiennes ? Je les aime. Et l’étui est merveilleux. Effet sûr ! Comme le manteau écossais, comme la robe blanche. Je pense aux belles lingeries qu’heureusement personne ne verra. Je pense au corps blond et si frais. Je pense à ta toilette du matin, quand tu mets le pied sur la table… Cela me mènerait loin. Je me contente de baiser les épaules de satin, si amoureusement et puis tes beaux yeux que j’adore. À toi ton Dick, de tout son cœur. Il te baise toute.

Dick.

# 13 juillet 1924

NAF 14231/186-187

Dimanche.

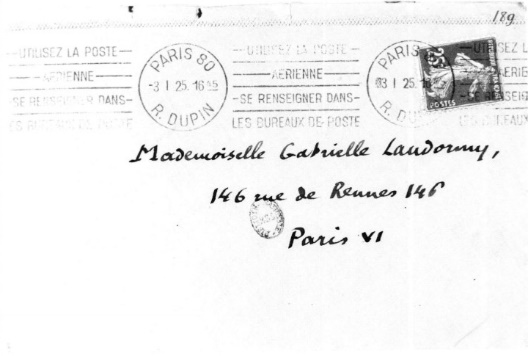
Amour blond, encore corvée officielle aujourd’hui. J’ai juste le temps de t’envoyer encore un bonjour bien tendre, que tu auras, je pense, mardi. Je ne crois pas que tu arrives mercredi, sans quoi je t’attendrais à la gare, à n’importe quelle heure. Si je me souviens bien tu rentres mercredi soir et il faut attendre à vendredi. Ici chaleur tropicale. Je pense à toi et je t’adore. Un collègue me parlait de Manon Lescaut ; je lui ai dit qu’elle était blonde (il n’en était pas sûr) et je pensais à toi qui as le corps aussi voluptueux, mais la tête plus forte que Manon etc. Je n’étais pas à la gare d’Austerlitz, ni lundi ni aucun autre jour. Je t’adore toi. Je t’envoie des baisers passionnés et je te dis à bientôt.

Ton Dick à toi.

1925

# 3 janvier 1925

NAF 14231/188-189

Samedi.

Bonne année, petite fée. Tu m’as guéri de tout, et je chante Pénélope par à peu près en pensant à ce beau visage de femme. Mais j’en vois aussi un autre, venant sur le trottoir, avec ce délicieux chapeau, et des yeux bleus inimitables. Je cours, car l’heure me presse ! À lundi soir, amour blond si charmant. Que de temps d’ici là ! Mais il ne faut pas presser le temps ; il court bien tout seul. Je t’adore. À toi mes baisers bien amoureux.

Ton DICK à toi.

# 1925

NAF 14231/190-191

Samedi 11h.

Amour, Paille de Blé mon Amour, je viens de coudre un bouton, avec bonheur, parce que je fais le nœud que tu m’as appris ! Comme tu étais belle hier. Et tu montais au ciel (de l’ascenseur). Moi je restais en bas comme un fils de la terre. Mais je suis content en pensant à la rade de Brest et à toutes les belles choses que tu vois maintenant.

Il est vrai que je n’ai pas eu le plaisir de couper des croissants… sans compter les autres. Mais je suis heureux de sentir que tu te reposes. Toute ta vie active et de jugement me plaît parfaitement, forte tête que tu es. Mais cela ne peut durer continuellement ; et ta tante n’est pas un réconfort. Tu as de la chance d’avoir pour famille des amis charmants. Ce que j’admire c’est que je réussisse à te plaire comme je veux. Mais, écoute bien le miracle ; c’est le bonheur qui rend capable de plaire. Tous les lundis et vendredis je vois se faire une transformation de visage, par le seul contentement que j’ai. Il y a aussi un genre de musique qui ne naît pas toujours ces jours-là, mais qui ne naît que ces jours-là. Comprends-tu ? J’aime aussi (surtout) quand tu me prends par le menton *etc*. (Précise et développe largement cet etc.)

Hier soir j’ai fait un tour par Raspail, regardant de côté la Rotonde et tous les rastas en train de régénérer l’art français (qu’ils disent). La pluie m’a fait rentrer. J’ai pensé qu’elle tapait sur tes vitres. Enfin ! Tu as l’avantage d’être tout à fait bien comprise. C’est difficile pour tout autre ; et les couturiers n’y sont pas encore.

Si tu veux quelque livre, dis-le. Je te l’enverrai. À l’Odéon ils expédient très exactement.

En somme c’était *très mignon* hier soir. Je voyais tes yeux en pleine lumière, et naturellement ouverts jusqu’au fond de l’âme (je parle ainsi pour être convenable). Qu’ai-je donc à faire ? Sinon à me garder en bonne humeur et solidité. Tu es celle qui m’y aide, Paille de Blé qui sens bon !

Aussi je veux que tu aimes ton corps chaud et ferme et tes belles jambes et tout, parce que c’est mon trésor de joie et de force. Tu dois le sentir avec vivacité. Mais n’insistons pas. Ce n’est plus la guerre. Sans cela je t’écrirais encore de vraies folies, qui t’en feraient faire d’autres ; et je veux que le dessous de tes yeux reste comme l’intérieur de l’huître ! Ainsi attention !

Je ne suis pas triste en pensant à août, parce que j’arriverai à te voir le mardi, et au moins le samedi. Sans cela j’aurais une vie sérieuse trop et presque monastique. Mais le travail est bon quand on voit la lumineuse Gabrielle au bout. J’adore tes yeux et ton sourire ; pour mieux dire je t’adore toute. Tu commences à le croire, et cela est bon pour ton ami qui t’envoie de tendres et amoureux baisers.

Ton Dick.

Le baiser du départ était délicieux. Comme… (mais il faudrait en citer trop). Le *premier* de tous était pareil. JE t’adore.

Ton D.

# 1925

NAF 14231 /192

Lundi soir.

Amour blond ! Je ne t’envoie qu’un petit mot ce soir, pour te dire que j’ai reçu ta lettre au crayon, et que je suis bien heureux. Comme je ne veux pas de nuages sur ton front, au-dessus de tes beaux yeux, j’écris vite afin que tu n’attendes pas.

Quelle tempête tu as trouvée là-bas ! Du moins je le suppose. Mais le soleil est revenu. Je souhaite que ces jours passent lentement pour toi et vite pour moi. Mais c’est le contraire qui est à craindre.

Je t’adore, Paille de Blé, mon amour. J’ai l’air d’un homme heureux. Çà se voit. Je t’écrirai plus long demain, ou mercredi. Grands baisers chargés d’amour !

Ton Dick.

# 1925

NAF 14231/193

Vendredi.

Ma mignonne belle ! J’ai ta lettre. Heureusement que tu vas secouer cet homme triste. Mais peut-être tout est-il triste quand tu as dit adieu à l’amour. Car c’est l’amour qui colore tout et qui fait la vie belle. Je te vois en marin et en pêcheur, toute vigoureuse et belle. Je t’aime, fille de la mer.

Revenons ici. J’attends Cancouët comme par hasard. Et il se peut bien qu’il ne vienne pas. Le travail de classe est bientôt fini. Encore demain après-midi. Du reste cela ne m’ennuie pas et je continuerais sans fin. Je ne m’occupe plus de filles, et cela fait que le métier n’est pas lourd. Il y a la corvée officielle dimanche, et après cela je pourrai couper mon gazon, arroser et tailler les rosiers de façon à les faire refleurir, chose que je commence à savoir. Il fait chaud et orageux ici, avec quelques pluies. Vous avez eu quelques coups de vent sans doute. J’aime penser à la mer. Je ne dis pas que j’aimerais y aller ; j’aimerais y être, de façon à la voir toute l’année et par tous les temps.

Romain Rolland a fait paraître *Le jeu de l’amour et de la mort*. C’est une pièce du temps de la Révolution. C’est émouvant et même grand. Mais à côté de *L’otage* ce n’est pas grand-chose. Peut-être vous l’avez là-bas. C’est en tout cas bien mieux qu’*Annette et Sylvie*.

Je crois que les Alexandre ont gâté le livre sur le Radicalisme (recueil de Propos). Ils en ont mis trop, et trop en ordre ; ce n’est que trop clair déjà. Ils alourdissent. Je crois que les *Souvenirs* (tout à fait autre chose, obscurs, agressifs etc.) sortiront le 15 juillet. Ils font aussi à Nîmes une petite plaquette de Propos sur Jeanne d’Arc. Je les ai corrigés en épreuves, et ils m’ont paru moins bien que je ne croyais. Je vais revoir le gros ouvrage qui fera pendant aux *Beaux-Arts*, de façon à en faire quelque chose de bien. Ce n’est pas encore le Roman… J’y pense pourtant. Mais tous ces temps-ci je suis tellement encore dans le sérieux du métier !

Je ne suis point mélancolique. Comment le serais-je, quand je peux penser à toi à toute minute, et revoir de si délicieux souvenirs ? Il me semble que je touche tes cheveux, Paille de Blé mon amour ! « Tu es sur mes seveux » - C’est un mot du matin. C’est alors que je les baise pour m’excuser ; c’est alors que la sentence a sonné ! Je te souris et je suis content. Repose-toi pleinement et pense que je t’adore plein mon cœur, et que tu fais le bonheur de ton homme.

Pense aussi au terrain, de façon à placer ton argent en quelque chose de solide. Pense aussi que je tape sur mon piano pendant que Rouge-Gorge chante tant qu’il peut. As-tu des oiseaux et des roses là-bas ? Je revois cette belle rade et l’Aber où sans doute tu iras ; et le Guern cristallin et cette nappe salée qui vit et remue. Cela a le goût de l’amour… Mais n’insistons pas. Je pense souvent au grand baiser du départ. Je suis ainsi bâti que des choses comme cela valent pour moi tous les trésors du monde. Je t’adore et te baise toute, fille de la mer ! Ton Dick qui t’adore.

# 1925

NAF 14231/195

Mardi soir.

Amour charmant, je vais t’écrire encore aujourd’hui, pour que tu n’aies pas occasion d’être triste. Il ne m’arrive rien. Hier soir lundi j’ai attendu vainement Cancouët (il ne vient jamais que quand on ne l’attend pas) ; et ensuite j’ai vu Buffard, que je n’avais plus rencontré depuis bien longtemps. Nous avons dîné ensemble et fumé des pipes, parlant de la guerre et de tout. Et aussi des femmes, lui du moins, car moi je fais toujours l’innocent. C’est un blond à longs cheveux (roux) grand et gros, genre artiste ou chansonnier, plutôt bien, qui va traîner assez souvent dans les boîtes et cafés, et qui raconte des histoires de collégien. Il n’est pas sot, mais il croit tout ce qu’on raconte, et il se fait une idée fantastique de la moderne Babylone. J’imagine que les femmes de luxe sont fatiguées à peu près comme étaient autrefois les chevaux de fiacre. Mais lui il croirait plutôt que les choses se passent comme dans les romans de Marguerite. Je remarque une fois de plus que tout ce qu’on raconte est faux, et que les événements réels (amours, vices, fantaisies etc.) ne sont connus de personne en dehors des intéressés. Je me souviens qu’autrefois on racontait bien des choses de moi, toutes fausses ; la vérité n’était pas moins intéressante, mais personne ne la connaissait. Exemple le Grand Docteur M., qui sait tout et qui ne sait rien. Mais aussi que sait-on de lui ? Qui voudra savoir comment nous vivons nous deux, il peut toujours courir. Tous les amours sont cachés, et c’est très bien. Mais tu comprends si je riais en moi-même en écoutant ces histoires imaginaires.

Bref cela m’a pris une soirée. Et le temps passe. Mais il est vrai que je ne tiens pourtant pas à le voir filer si vite, parce que la vie est belle, mais non pas indéfinie. D’ailleurs quand je te retrouve il me semble que le temps s’est arrêté depuis que nous allions voir Nijinski. Tes lèvres et la vie, la musique, le vin et les pommes de terre frites etc. tout a toujours la même saveur. C’est toi qui fais ce miracle, Paille de Blé. C’est la même chose quand tu es fatiguée. Il suffit d’un quart d’heure pour te remettre en ta fraîcheur. Je t’adore pour bien des raisons, mais pour cette vigueur aussi de jeune Amazone, qui se débrouille et se défend, au lieu de geindre et de se plaindre.

Raconte-moi tout ce que tu vois, et comment le vent de mer te caresse toute très indiscrètement. Cela je le sens ; il me semble que je suis toi, et que tu me trompes un peu avec ce fripon de vent… Tu ris. Je voudrais bien pouvoir me glisser auprès de toi quand tu étends dans ton lit ton beau corps tout salé. J’aimerais aussi te voir dormir, toute petite et toute bébé, quand tu tiens tes yeux fermés pour ne pas voir le jour. Ces douces choses reviendront. Je te souris. Je vais aller m’ennuyer un peu en famille. Je penserai à ma blonde délicieuse ; je reverrai ses jambes, ses jeunes épaules et ses beaux yeux pleins d’amour. Je viens de les voir, il me semble, comme quand tu tournes brusquement la tête. Ainsi je vois ton cœur. Je t’adore. Écris-moi des petits mots ; ne te fatigue pas à en mettre long. Sois toute relâchée, détendue, reposée. Pense à ton Dick qui est une chose à toi et souris-moi de loin. Je t’adore. Mille tendres baisers, longs, bien amoureux, de ton Dick.

# 15 juillet 1925

NAF 14231/197

Mercredi 15 juillet.

Tendre amour à moi ! Je rentre après les fêtes pour payer mon loyer, et à ma grande surprise je ne trouve aucune lettre de toi. Est-ce que toutes les lettres ont traîné pendant ces trois jours ? Est-ce que les livres expédiés de l’Odéon sont arrivés ? Mais enfin je ne veux pas me creuser la tête. Je me réjouis de ce beau temps pour toi et pour moi. Avec la brise, ce doit être le Paradis ; l’air te caresse, et j’en suis jaloux. Sens-tu comme il se promène autour de cette Paille de Blé que j’aime ?

Je voudrais bien apprendre un peu de piano. Mais il faut répéter beaucoup un même mouvement, et c’est ce qui ne me va guère. Je m’exerce au premier morceau du *Clair de lune*, pour l’écart de la main droite et l’indépendance de l’annulaire et du petit doigt. Mais toi ? Tu ne joues plus de piano du tout ? C’est bien triste. Et il est vrai qu’on ne peut pas tout faire. Pour moi j’ai assez envie de reprendre la peinture à l’huile, mais le temps manque.

Je commence à travailler sérieusement. Ayant relu ces jours *Les idées et les âges*, j’ai vu que le projet était beau, mais qu’il faut refaire tout. C’est pédant. Il faudrait retrouver l’état sauvage de la guerre. J’y arriverai en ces deux grands mois de repos. Tu vas réclamer encore pour le Roman. J’y pense souvent ; mais je suis encore bien moins dans ce ton-là. Cette année-ci a été remplie de travail aride. Il faut s’assouplir. Et tu sais bien quelle est la gymnastique… Mais il me faut ma Paille de Blé pour me rouler dedans ! Je t’adore.

Quand reviens-tu ? Est-ce lundi ? Si c’est lundi, je serai libre lundi soir ou mardi soir au choix, ou les deux, et le mercredi d’après. Si tu as une semaine encore après celle-là, tant mieux. Je compte bien avoir une lettre ici pour vendredi. J’aurai vu la liste et les garçons. Il est bon de les encourager un peu.

Le professeur Salomon de Condorcet est mis à la retraite irrévocablement. Je l’ai appris dimanche à la cérémonie. (C’est pour te dire que tout ce monde est aux champs, et que je ne vois personne, ce qui ne me gêne nullement).J’ai vu à la Sorbonne que les filles ont réussi assez pauvrement. (Moyennement). Ce n’est que l’écrit.

Je rêvais hier en regardant mon aquarelle de l’Aber, qui est bonne, transparente, claire, fluide. Mais maintenant j’aimerais mieux l’huile. Seulement cela prend *des journées*. Ceux qui s’ennuient ont cette chance que les journées leur sont longues. Baigne-toi les yeux dans vos belles grottes ; c’est de là qu’ils tirent leur couleur, je crois ; et je verrai les grottes elles-mêmes, et la lumière marine dans tes yeux ! Je pense à ce beau mouvement de tête, qui est si bien de toi, et que personne ne connaît hors ton Dick ! (j’en suis assez fier). Enfin je t’adore, tu sais, et j’ai hâte de me retrouver devant le pigeon aux petits pois et le bon petit orchestre (mais peut-être seront-ils à la campagne aussi). Joues-tu aux échecs ? Il faut me dire si tu enfonces brillamment l’adversaire, *par le centre*, et en roquant vivement (car c’est la grande tactique). Mais sans doute il n’y faut pas tant d’attention.

Je repars. Je vais passer au marché aux fleurs pour chercher des œillets (la seule fleur, après la rose). J’ai bien acheté des œillets en herbe, mais, horreur ! ils sont presque tous simples ! Et j’arrose, et j’arrache les herbes folles. Et je bois du lait comme un jeune veau. Tout va très bien, le manger, le boire, et le dormir. J’espère qu’il en est de même pour toi, ma belle Fille de la Mer. Écris-moi. Mais ce n’est pas une réclamation. Tu sais bien que je ne m’inquiète pas sans raison. Je te quitte en te baisant toute, passionnément, ma jolie toute salée ! etc. Je t’adore, tu sais !

Ton Dick à toi.

# 18 juillet 1925

NAF 14231/199-200

Samedi

Amour Blond, je ne sais plus que penser, et je ne sais plus où tu es ; si tu fabriques des pensées grises, si tu reviens lundi ou non etc. Voilà ce que c’est que ces Filles de la Mer, changeant comme l’eau, en surface… et je ne sais que t’écrire, car, si tu pars demain, il se peut que tu n’aies pas cette lettre. Et j’hésite à confier des pensées véritables à une lettre errante peut-être. Devine donc tout ce que tu sauras de mes pensées un peu mélancoliques et d’une tendresse sans mélange de ton vieux Dick qui t’adore.

# 20 juillet 1925

NAF 14231/202-203

Lundi.

Amour blond ! Je trouve ce matin ta lettre avec une carte, toute ta tendresse, tout mon bonheur en cette grande et belle écriture. Tu n’as pas dû comprendre un mot à ma précédente carte. Pardonne-moi et comprends comme on est bête quand on est amoureux.

1° Il faut croire que le temps me paraît long. Je me suis trompé simplement d’une semaine. Je me suis imaginé que tu rentrais aujourd’hui. Comme tu n’en parlais point, je me demandais : la verrai-je le lundi soir ? Je pensais à demander à ta concierge si tu étais rentrée. Enfin des folies !

2° J’imaginais une Gabrielle qui avait de l’humeur ; qui m’écrirait au dernier moment pour me dire « de ne pas changer mes projets etc. ». Naturellement je comptais bien aller gratter à ta porte. Tu vois quel homme absurde tu as !! Et tout cela pour n’avoir pas regardé la date de mon journal.

Mais tout cela est effacé. Ta lettre m’a fait sauter de joie. Cette semaine à passer ne sera rien. Je suis ravi que tu aies encore de beaux jours de promenade et de pêche. Mais il faudra m’expliquer ce que c’est que la Chatte. Une petite ancre ?

Pourquoi aussi n’as-tu pas de fortes lignes ?

Dis-moi bien quand tu arriveras. Et qu’il soit bien entendu que je te verrai lundi soir. Tu seras fatiguée. Mais je te reposerai, tu verras. Je serai si content !

Je ne manque pas d’occupations ; mais le travail en souffre. Je vais voir les garçons, pour les faire galoper un peu. Ils manquent de confiance en certaines parties. Ils sont trop modestes, trop effacés. Tout cela suppose des conversations, choses qui détournent et qui me fatiguent toujours un peu. Très peu !

Ne me gronde pas pour une sotte lettre. Je craignais qu’elle n’arrive après ton départ !!

En allant déjeuner à l’Étoile je regardais le restaurant d’Alençon. Je croyais que j’allais te voir. Enfin des idées d’enfant de quatre ans.

Paille de Blé mon amour, je te vois un peu cuite par le soleil et par le sel, mais bien jolie, et tes yeux encore plus clairs et brillants sur ce fond couleur noisette. Je me souviens du précédent retour, quand j’ai eu la chance de te trouver à ta toilette, comme Vénus Marine !

Tout ce qui me passait dans la tête ces jours était très romanesque. J’inventais des histoires, plutôt gaies et joyeuses, tu sais ! Ne crois pas que la mélancolie me tienne longtemps quand elle me tient. Et tu sais bien que dans le fond, j’ai confiance en toi plus qu’en n’importe quel être au monde. En cela je ne me trompe pas. C’est une chose qui te plaît dans le fond, mais qui te donne un peu d’humeur quelquefois. Mais, comme tu dis, l’humeur c’est bon quand on est ensemble. De loin, non. Aussi comme j’ai lu et relu ta lettre. Tu me décriras ce terrain que tu vas acheter. Je pense beaucoup à la mer. Mais je ne désire pas la voir en passant ; je voudrais la voir en toute saison, et l’entendre. Voilà de la musique ! Je finis, afin d’être à la poste assez tôt pour que ma lettre parte ce soir. Souris à ton Dick qui t’aime, souris à ses folles pensées d’amoureux. Mille baisers à toi toute, fille de la Mer que j’adore.

*Ton* Dick.

# 15 juillet 1925

NAF 14231/204-205

Mercredi.

Amour blond. Me voilà en retard et courant, parce que Cancouët s’est réveillé et m’a remis trois devoirs ! Ce n’est pas un gros travail, et c’est sacré.

J’ai eu ta bonne lettre. Je me fais une idée de tes mille mètres de terrain avec une carrière. Pourquoi n’y pas prendre la pierre pour construire ? Le difficile sera de déboiser mais en laissant un coin bien ombragé.

Pour l’eau ce sera à peu près comme pour les Lanjalley à Paissy. Il faudra une citerne pour l’arrosage, et un petit baril sur brouette pour l’eau potable. Cela fait une course par jour tout au plus. La citerne est facile à construire. On peut même l’élever sur la maison afin d’avoir l’eau aux étages et aux WC et avoir un bassin dans le jardin. C’est très bien que tu aies l’avis de gens qui ont l’expérience. Tu pourrais faire clore d’abord et au coin faire faire une cahute de bois qui serait ensuite la maisonnette des outils etc.

Tout cela en l’air. Mais tes projets me plaisent. Nous bavarderons bientôt là-dessus comme deux pies.

L’examen va bien. Je puis ne plus m’en occuper beaucoup et revenir à mes réflexions, bien délaissées ces jours-ci. Chaleur ici ! La brise doit être bonne à respirer sur la rade. Je pense bien que tu es cuite et recuite. Quel bonheur de retrouver mon petit Loup de mer que j’adore. Mille tendres baisers de ton Dick qui t’adore.

Tes yeux ne seront point noirs ni cuits ! Ils paraîtront encore plus bleus. Je les bise. Je te baise toute.

Dick.

# 16 juillet 1925

NAF 14231/206

Jeudi soir. Amour blond que j’adore, je suis abruti de conversations. Je viens de voir la liste d’admissibilités. 11 sur 22. C’est très brillant. Et il est resté sur le carreau 2 ou 3 et même quatre garçons qui avaient leur chance. La proportion est magnifique ; enfin tout le monde est content.

Je trouvais aussi que tu n’écrivais guère. Et voilà ! Tu avais les Papillons Noirs ! Comme si tu ne savais pas bien que je t’aime. Et pourtant j’ai écrit beaucoup, il me semble. Mais aussi c’est long. D’après ta lettre d’aujourd’hui, je ne sais pas encore si les deux volumes sont arrivés.

Je vous vois d’ici collés à la petite plage. La même chose m’est arrivée avec le lieutenant Revol en rade de Lorient, mais par forte brise. Il n’y a rien de plus bête que cette situation.

Je te vois très bien à la barre. Mais il faudra que tu me décrives ton terrain. Comment a-t-on l’eau ? Par des puits ? Tu sais qu’il faut se méfier de l’eau non bouillie dans ces terrains qui ne filtrent pas. L’important est que tu aies de l’eau, d’une façon ou d’une autre.

Je me suis mis à remanier le livre en question. C’est très amusant, mais cela m’entraînera assez loin. Surtout tu ne dois gronder d’aucune façon, Paille de Blé mon amour. Tu me connais si bien. Je m’en fie à toi et à tes beaux yeux couleur de mer. Je t’adore et te baise toute. Ton Dick bien tendrement et bien follement amoureux,

Dick.

Je ne te raconte pas une rêverie bien excitante d’aujourd’hui. Tes charmantes épaules y jouaient un rôle etc. Et ta terrible bouche aussi… Tu devineras. Je t’adore. Ton Dick.

# 18 juillet 1925

NAF 14231/207

Samedi

Amour blond que j’adore ! J’ai eu hier soir, quand ma lettre était partie, une carte et une lettre de toi en même temps. Bien content, bon sommeil, douces rêveries. Ce matin j’ai pensé aux livres et je suis allé à l’Odéon d’où je t’ai fait envoyer le R. Rolland et un Balzac (des nouvelles, mais la première a l’importance d’un court roman). Cela t’occupera pour ces jours-ci.

Voici le congé et la vie rêveuse au jardin. Comme je ne pense pas que je quitterai mes galoches, il faut penser que je ne t’écrirai point d’ici mercredi peut-être, afin de ne pas perdre patience.

Tu me parles justement du roman pour toi, et tu peux voir que, moi aussi, j’y pensais. J’y pense souvent, mais il se trouve toujours que j’ai d’autres choses à corriger et à finir. C’est bien difficile aussi de n’y pas dire des vérités désagréables à peu près à toute la terre…

En tout cas, en recevant ces livres, tu verras que je pense à toi activement, et que je me mets promptement en marche. Ce qui est étonnant, l’Indifférence n’étant pas aisément remuée. Mais il y a un secret, et c’est Paille de Blé qui l’a, de faire courir le plus négligent des hommes… Ne le dis pas. Je t’adore, je t’envoie mille baisers fous. Je voudrais dormir avec toi…

Ton Dick qui t’adore.

# 19 juillet 1925

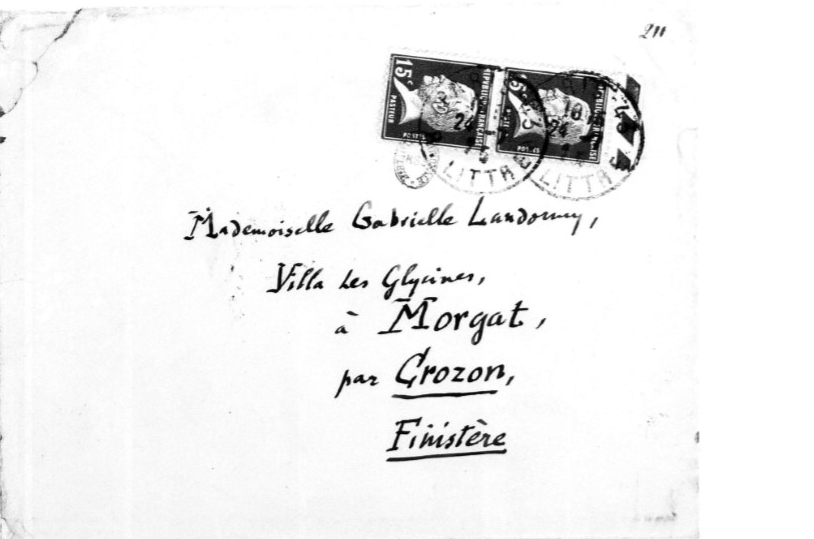
NAF 14231/208

Dimanche soir.

Dans le train je t’écris, mon cher amour en revenant de la corvée officielle, et abruti par les conversations. Je me repose en pensant à toi. Ce beau temps me fait supposer que tu navigues avec bonne brise. Je compte sur toi pour secouer ton oncle et l’intéresser à ce bel univers. Mais comment peut-on avoir ce que l’on souhaitait et s’y intéresser si peu ! Il est bien vrai qu’il faut vouloir être heureux pour l’être. Mais, comme je disais, c’est l’Amour qui est le grand peintre de toutes choses. J’espère que le R. Rolland va t’arriver. Je relis *L’otage* et je trouve presque tout admirable, j’entends à relire sans fin et à savoir par cœur. Mais enfin il y a quelque chose dans Romain Rolland, une espèce de foi désespérée, enfin quelque chose d’amer qui existe. Je crois que son génie véritable est comique (Breugnon, Liluli). Enfin je t’écris (profitant d’un arrêt), comme je bavarderais avec toi, c’est-à-dire comme deux pies ensemble !! je t’adore toi, ma Paille de Blé chérie. Il suffit que je pense à toi pour trouver tout beau. Mais pourtant, amour Blond, l’absence, c’est maigre. Enfin, on pourra bientôt compter les jours, à moins que tu n’obtiennes une semaine de plus. Je le souhaite, mais je ne vais pas jusqu’à l’espérer, parce que je t’aime. Mille baisers de ton Dick qui t’adore.

# 24 juillet 1925

NAF 14231/209



Vendredi.

Amour charmant que j’adore. Je me fais très bien l’idée de la situation de ton terrain. N’oublie pas de faire orienter la maison au midi ; non pas au sud-ouest à cause des grands vents. J’ai ri en pensant à cette sotte carte qui se trompait de huit jours. Voilà ce que c’est que l’impatience amoureuse. Je t’adore. À lundi soir oui pour dîner.

Je suis en l’air à cause de ces examens, dont le résultat est très brillant en ce qui me concerne. Mes trois meilleurs sont les trois premiers à l’écrit. Mais sur les trois, un est tombé pour d’autres matières. Les deux autres seront reçus sans difficulté. Vient un petit peloton douteux qu’il faut soutenir en parlant aux uns et aux autres. Demain matinée la liste paraîtra. Tout cela fatigue et détourne. Je ne travaille pas trop bien ces temps-ci. Je ne compte pas les orages à tout casser, car cela me dispose assez bien, surtout pour la musique.

Ce que tu dis de Romain Rolland est ce qu’il faut dire. Le théâtre ne lui convient pas bien, parce qu’il ne sait pas peindre les passions fausses et qui deviennent vraies dans l’action. La politique y est un peu enfantine (par exemple Lazare Carnot est sans épaisseur). Mais les passions arrivent en coup de vent, sans ménagement ni gradation. La force et le désespoir y sont ; cela donne un puissant mouvement, qui est plus lyrique que théâtral. Mais enfin on admire. Je suis sûr que *Le colonel Chabert* de Balzac te plaira beaucoup. Il y a là une femme qui existe ! Et cet avoué étonnant. On le retrouve ailleurs. Ici au contraire la politique est réelle et puissante. On y voit l’amour se heurtant à des obstacles ordinaires. Finalement ce sont les petites causes qui l’emportent. Je ne sais plus quelles sont les autres nouvelles dans ce volume. Je comprends bien aussi que tu n’aies pas lu beaucoup ces temps-ci.

J’attends le récit des parties d’échecs. Je vais me donner le plaisir de te gagner ; car sûrement tu as oublié la prudence, en trouvant des adversaires à travers lesquels on passe comme on veut. Mais il fera chaud et ma chérie aura la tête en marmelade peut-être. Si c'est ainsi nous ne jouerons pas. Tu me décriras ton terrain, la vue et tout. Je vois que ce n'est pas loin des habitations et magasins. Mais il est vrai que Morgat est un village, sans doute, les hôtels à part.

Tu me diras si vous avez eu des orages et des coups de vent. Tu m’expliqueras tes pêches miraculeuses. Tu es mignonne on ne peut pas plus. Quel bonheur de te retrouver ! Mais tu trouveras que l’air de Paris est bien lourd. C’est comme une poussière bleue le matin et rouge le soir.

Je pense souvent à ton piano. Celui de la campagne frise trop le son ; il faudra que je me décide à le faire remettre à neuf. Le piano d’ici est bien le frère du tien, mais le son est moins beau au milieu et dans le bas. Je continue à travailler un peu ; mais la main est raide dans l’écartement. Tu ris ! Tu devrais bien me donner des leçons. Si j’avais tes souples poignets ! Je les baise, je baise tes yeux, je te prends toute. Encore trois jours à peine. Je t’adore ! Quel bonheur. Mille tendres baisers bien amoureux de ton Dick à toi.

C’est la dernière lettre que je t’envoie là-bas. Je t’adore Paille de Blé mon amour !

# 24 juillet 1925 soir

NAF 14231/212

Vendredi

J’ai ta lettre ! Comme je voudrais déjà te consoler, ma jolie, ma belle orgueilleuse qui se fait mal. Ton Dick t’adore, va ! Et tu ne sais pas comme il est content de toi, même quand tu veux être méchante…

Je pars demain matin samedi pour Paissy. Je reviendrai lundi dans la matinée. Et le soir à 7h15 je serai à la brasserie sauf avis contraire (auquel cas ce serait chez toi. Mais il ne faut pas oublier notre chère brasserie).

Il ne faudrait penser qu’au bonheur d’aimer. Mais c’est quelquefois difficile, surtout quand l’absence s’en mêle. Mais de ce qu’on est quelquefois malheureux, ce n’est pas une raison pour l’être toujours. Je t’aime ! Tout va !

J’imagine tes pêches… Je t’adore. Tu seras toute salée encore, sortant de la mer comme Vénus.

Quels baisers…

Je t’adore !

Ton Dick.

1926

# 26 mai 1926

NAF 14231/215-217

Mercredi.

Mignonne adorée je ne t’écris qu’un petit mot, pour te dire que le temps me semble long et que j’aimerais bien mieux travailler et voir tes beaux yeux. Ce n’est pas comme si tu étais à la mer. Je pense en ce moment qu’il fait bien chaud et que le métier doit être éreintant. Je pense à cette ligne du mollet et du pied, qui ne doit pas être changée. Et je pense à bien d’autres folies, au souvenir de ce matin où je faisais le paresseux. Ne vas-tu pas m’oublier un peu ? Il est vrai que tu ne sais plus me gronder, et cela me donne confiance. Voilà le beau temps, et je pourrai mettre le mirifique complet du Louvre, en drap anglais, Madame ! Enfin toutes ces niaiseries pour que tu saches que je pense à toi, ma beauté, non pas un petit peu. À vendredi (bientôt). Ton Dick qui t’adore et t’envoie ses tendres baisers d’amoureux.

# 2 juillet 1926

NAF 14231/217-218



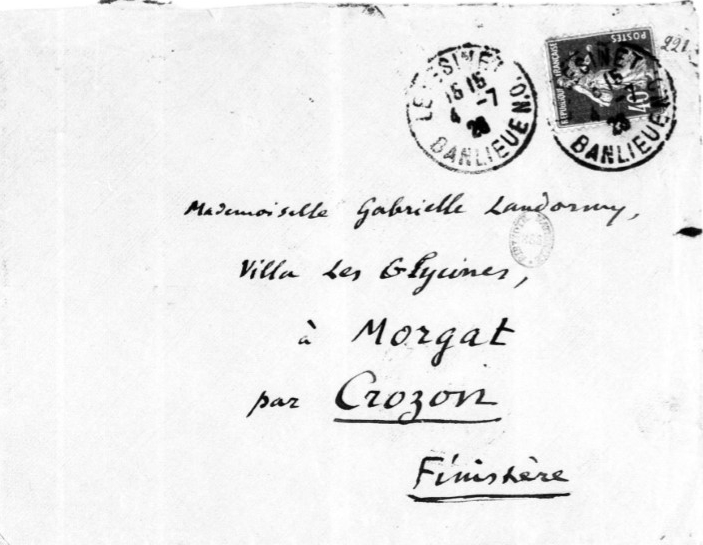
Amour chéri. Je suis assis dans ta chaise et j’ai plaisir à t’écrire en pensant à ce bout de soirée plutôt mouvementé. Tu as raison, je n’ai pas pu croire un seul moment à ce roman stupide que j’imaginais. Mais c’est beau tout de même de déraisonner comme un jeune homme ! Je t’adore. Si je n’étais pas amoureux j’aurais moins d’imagination.

Me voilà maintenant tout seule dans cette grande ville ! Mais heureusement je ne manque pas de travail. J’ai un Descartes à faire comme je t’ai dit, et c’est déjà commencé. Par ailleurs je n’ai plus grand-chose à faire. Classes faciles. C’est égal, j’aurais fait une drôle de tête si tu ne m’avais pas retrouvé. Mais bah ! J’aurais traîné autour de ta maison et j’aurais bien fini par trouver ma petite femme adorée.

Je suis content de penser que tu vas enfin te reposer. C’est effrayant de penser que tu travailles encore à 7h moins ¼. Reste tard au lit et fais-toi bercer par l’Oiseau Bleu. Mais n’oublie pas que tu dois battre tous les amateurs aux échecs, de façon qu’on dise que j’ai une petite femme qui a une forte tête. Enfin je suis fier de toi de toutes les façons. Et je suis sévère, tu sais. Aujourd’hui passant rue Royale je pensais à cette réputation que tu as conquise toute seule. C’est la même chose que de faire des livres. On trouve les mêmes plaisirs et les mêmes difficultés. Vite je vais jeter ce mot à la poste. J’espère qu’il y a des trains de jour… Je t’adore. Mille baisers fous de ton Dick.

# 4 juillet 1926

NAF 14231/220-221

Samedi.

Amour ! J’ai pensé à toi ce matin en m’éveillant. Je t’ai vue sur la rade, et le grand vent faisait voler la cape élégante. Cela m’a ramené à hier soir, quand je t’ai vue passer, marchant vite. Les instants qui suivirent furent délicieux. L’entrevue (si on peut dire) avec Marcel et sa femme et la filleule, ne fut que ridicule, et il n’en pouvait être autrement. Tu es la seule femme, à ma connaissance, qui soit vraiment généreuse, c’est-à-dire qui se moque absolument des concierges et autres choses de ce genre. Çà c’est très rare, et j’aime beaucoup, parce que c’est signe d’un cœur grand et fidèle.

As-tu pensé pour le livre de Le Sage ? Je trouve étrange que tu aies voulu avoir ce volume avec autographe, alors que tu peux avoir de mon écriture autant qu’il te plaît. Mais j’ai compris tout de suite que c’était ton idée. Et liberté ! J’aime ta liberté. Je m’en voudrais de la contrarier. Cela admis j’aurais voulu que tu eusses le livre tout de suite. Mais patience. Les éditeurs vont toujours plus lentement qu’ils ne disent. Et peut-être tu seras revenue avant le brochage. Je t’adore, ma chérie. Mais il n’est pas temps de songer au retour. Tu m’as défendu d’être triste ; je t’obéirai. C’est bien facile, quand j’y pense ; car, quoique nos amours soient interrompues et contrariées souvent des deux côtés, je ne vois point qui je pourrais jamais envier. Écoute un aveu : je n’ai jamais eu à me plaindre de ta forte tête. C’est très rare, tu sais. Et tu constates par toi-même que presque toutes les femmes ont des idées petites et sont rabâcheuses et plaintives. Mais toi tu te débrouilles, comme un chasseur de restaurant. Tu ris. Mais ma comparaison n’est pas si bête. Tu sais on les voit circuler sur bicyclette, et très vite. C’est ainsi que je te vois filer entre des obstacles très vulgaires. Et çà ne t’empêche pas d’avoir de fortes opinions. C’est pourquoi je pense avec bonheur aux banquettes de Pont-Neuf et à ce patron qui a l’air d’un professeur de collège en congé. Mais maintenant j’aime aussi l’Étoile, le restaurant d’hier.

Tu as bien emporté la raquette de championnat ? Car tu dois triompher au tennis non moins qu’aux échecs. Et tu dois surtout boire du bon air, et t’asseoir sous les pins de ton jardin. Au soleil cela sent bon, et c’est excellent pour les lingères excentriques.

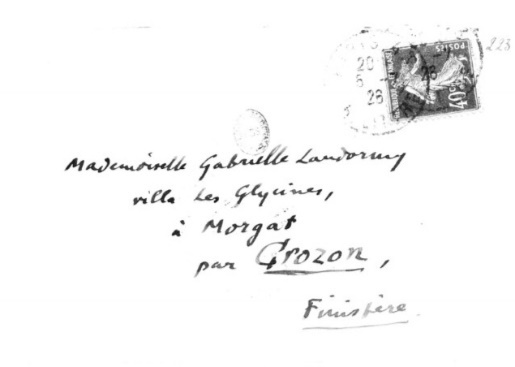
Je me demande ce qu’il arrivera de mon petit mot, mis à la poste hier soir vers 8h. Parti ce matin, il doit te joindre dimanche. Trouveras-tu que c’est trop tard. Pour celui-ci, il partira ce soir et t’arrivera je pense lundi. Mais on ne sait jamais. Tu vois je me corrige ; au fond je ne suis sûr de rien ; j’imagine un petit bureau et un brave facteur de campagne qui fait moins de deux lieues à l’heure. Et ces gens-là ne sot pas pressés. Ne me gronde pas trop ; je ne puis pourtant pas te télégraphier des tendresses ; cela n’est point pour les employés des postes.

Je te répète donc que je t’adore toute, et que je pense à ce corps robuste d’amoureuse que je sentais contre moi hier, à ta main sur mon bras et de fil en aiguille à beaucoup d’autres souvenirs bien plus voluptueux encore. Mais je ne veux pas suivre ces idées-là, trop gênantes quand on est assis ! Tu ris, et tu me comprends. Un grand baiser, un baiser fou (tu sais comment) de ton Dick à toi qui t’adore.

Ton Dick.

# 6 juillet 1926

NAF 14231/222-223

Lundi soir.

Amour blond ! Quel bonheur d’avoir ton petit mot ! Et comment être triste quand je pense à ma belle blonde, plus sûre que l’or ? Je t’adore, toi, beau corps amoureux. Il me semble que je sens tes baisers sur mes lèvres. Tu es ma chérie !

Je t’ai écrit une carte vendredi soir. Puis samedi une lettre, que j’ai bien peur d’avoir jetée dans une boîte qu’on ne lève pas souvent ! Je crains bien que tous ces facteurs de campagne ensemble ne fassent un terrible retard. Mais enfin, s’il y a une justice, tu dois avoir déjà cette lettre depuis 1 jour quand tu liras celle-ci. Ou alors qu’est-ce que je vais prendre !

Ma chérie je ris. Tu sais que je t’adore, et tu n’as pas le droit de gronder *quand tu es loin*. Ce soir je t’écris au galop étant complètement abruti par une séance avec Cancouët, et d’arithmétique ! Tu me vois attelé à des problèmes d’intérêt, à faire pour l’arithmétique. Je vais aller dîner à notre *Étoile* et je penserai délicieusement à toi. Ici chaleur samedi et orage formidable. Depuis temps doux et un peu gris très agréable. J’espère que la mer est maniable dans la rade. Raconte-moi tes pêches miraculeuses etc. Je t’adore. De grands baisers partout. Songe aux folies de ton amant qui t’adore.

Dick.

# 9 juillet 1926

NAF 14231/224-226



Vendredi.

Amour blond ! Je t’écris un petit mot dans le train, afin de ne pas manquer le courrier de ce soir. Je t’adore. Tu m’écris des lettres délicieuses. Je ne connais pas de différence entre les deux pêches, de crevettes roses ou grises. Les roses sont plus en avance dans la mer ?

Je ne sais comment tu es, à travers tous ces orages. Pour moi je m’offre des crises de douleurs et des cures de Vicario. Ce n’est rien.

Demain la dernière classe. Après cela je n’aurai plus d’autre souci en t’attendant que d’acheter des plantes à moitié brisées et de les laisser mourir dans mon jardin (c’est le plaisir de la saison).

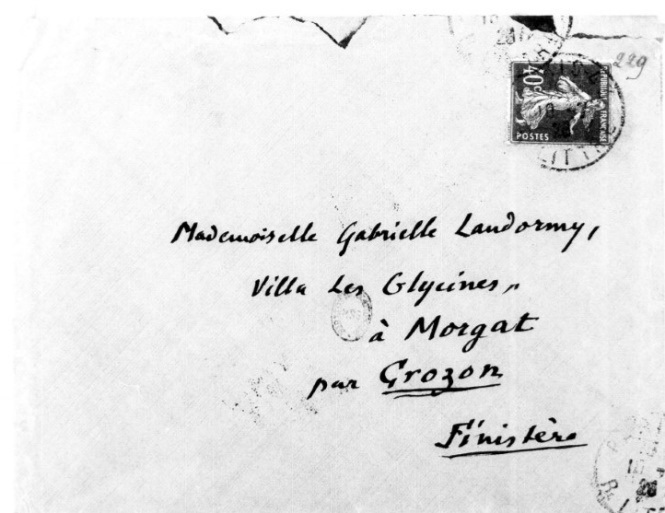
Dis-moi si tu as là-bas de ces roses-thé qui te ressemblent, ma jolie.

Lesage n’a pas encore fait sortir le volume. Le Descartes en est à la page 20 (sur 30). Enfin je suis sage, et j’écarte la tristesse. Mais je pense bien à toi, ma belle amoureuse ! Et ce que j’en vois, des mollets mal fichus ! Les tiens vont être durs et noirs, mais beaux. Je t’adore ! Ne remontons pas ! Mille tendres baisers de ton Dick à toi.

Dick.

# 10 juillet 1926

NAF 14231/227-229

Samedi.

Amour blond que j’adore. Je suis content que cette fois la poste n’ait pas laissé un trop grand trou (quoique tu aies reçu deux lettres ensemble, ce qui suppose que la première a traîné quelque part dans le parcours). Excuse ma lettre d’hier bien courte ; j’étais dans le train, et j’avais mal un peu partout. Mais maintenant çà va mieux. Interrompu par une visite d’une heure, d’un jeune qui est en militaire. Je suis obligé de remarquer la différence entre les samedis ordinaires et celui-ci. Le samedi ordinaire est tout plein de souvenirs délicieux ; cela change toutes choses. Mais cela ne veut pas dire que je sois triste, ou seulement mélancolique ! C’est défendu. Je t’adore.

Bien pour les échecs. Bien pour le tennis. Mais si tu jouais contre Marcel, qu’arriverait-il ? Marcel est bien bon de s’excuser ; il est tout excusé. Dans le fond moins il y a de présentations et de paroles, mieux cela vaut. Je suis content aussi que la paix soit établie là-bas, c’est tellement plus reposant que de voir des têtes.

Oui, j’ai pensé à Trébéron, et l’idée de revoir la mer, et au moins des endroits comme celui-là, me vient souvent. Je ne connais rien de pareil pour donner la tranquillité et le repos. Même l’odeur de la mer me plaît. Je suis content que tu la respires et que tu entendes ce bruit qui ne cesse pas. Quand tu seras au milieu de tes pins, tu auras l’orchestre complet. Comme tu seras solide quand tu reviendras, ma belle blonde. Je te vois déjà sautant comme une chèvre. On rêve d’une existence en ces beaux endroits où on ne ferait guère qu’aimer, contempler et dormir. Mais les choses rêvées n’arrivent pas toujours. Et je ne me plains pas. Je t’aime. J’ai vu hier sur le trottoir en face (comme j’allais dîner à l’Étoile) une cape de même couleur que la tienne, mais de coupe différente. Hélas ce n’étaient pas les mêmes mollets.

Je pense toujours à mon Descartes, avec plaisir, parce que la typographie sera très belle, ainsi que le papier. Oui plus beau que celui de Le Sage, qui aura toujours je le crains un air un peu vadrouille (je veux dire fantaisiste). Mais ce sera mieux que le *Colas Breugnon* de luxe.

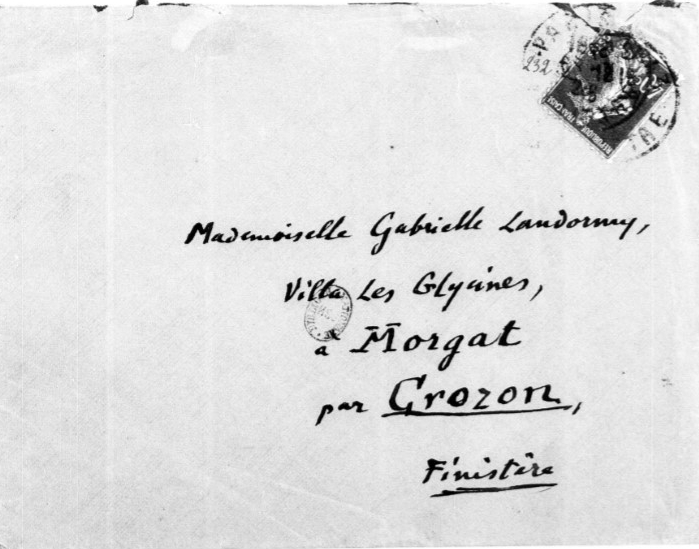
Vous aurez bientôt la lune sur la vague. Pense à ton Dick alors. Pourtant le soleil te convient encore mieux à cause de tes cheveux. Mais j’ai gardé une amitié pour la douce lune. J’aime à voir la Seine entre les ponts et les quais, et le dôme de l’Institut me fait toujours penser à des souvenirs délicieux.

Encore interrompu par des bricoles de ménage. Tout étant en l’air, j’en profite pour évacuer une quantité de cartons vides et de vieux vêtements. Et j’éternue !! Ce qui me fait penser à notre nid, et à l’enfant qui était couchée sur l’entassement des meubles. Mlle Wahl doit éternuer aussi. Mais comme ce sera charmant. Je te baise toute, ma jolie, je crois te sentir toute contre moi, et ta terrible bouche… Ce sont des pensées prématurées. Sache bien que je t’adore, que je pense à toi tout le temps. Mille baisers fous de ton Dick à toi qui te désire bien fort… Je t’adore.

Ton Dick.

# 13 juillet 1926

NAF 14231/230-232

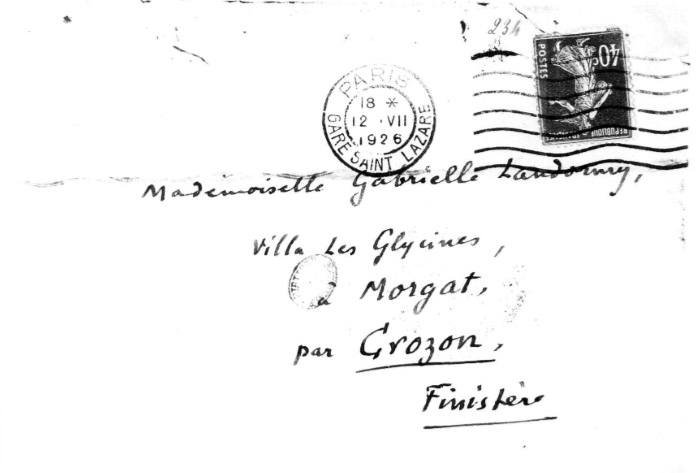
Mardi soir.

Mon cher amour blond que j’adore. Ici un orage au moins par jour. Je doute que vous ayez beau temps ; mais enfin il ne fait pas froid. Imagine-toi que les ouvriers ravaleurs ont leurs échauffauds contre ma fenêtre, que je suis dans le bruit et le plâtre exactement comme si j’étais chez toi. D’ailleurs cela m’est égal (tu ris et tu dis : naturellement). Çà ne m’empêche pas d’avoir 25 pages de Descartes sur 30 en y travaillant une heure par jour. Aussi au piano malgré le bruit je travaille la romance en fa# de Schumann. Mais je ne fais point de progrès. Toujours bricoleur ! Je ne vois guère (à cause de cela) que le métier de téléphoniste militaire qui me convienne tout à fait (mais ce n’est pas pour demain). Tu as lu ce grand accident d’Achères ? Cela ne plaît pas quand on pense à une voyageuse chérie. Mais enfin tu n’as guère affaire au train. Quant au bateau je compte sur la prudence du capitaine. Pour moi j’ai l’existence un peu d’un mollusque, et je suis bien privé de mes deux vacances du lundi et du vendredi, avec ce charmant bavardage qui me plaît tant, et quelquefois une partie d’échecs (qui commence agréablement mais qui finit quelquefois moins bien). Et le retour plus près de toi et dodo encore plus près ensuite. Je ris en pensant à tout cela. Je revois tes jambes etc. et ce que j’aime par-dessus tout, les cheveux seulement relevés et le peignoir du matin. Ce sont de grands plaisirs pour ton Dick. Et je compte que ce mois va tout de même filer tout comme un autre. La corvée des prix le coupe en deux. Après cela j’irai un jour à Paissy voir la vieille amie. Et ensuite viendra le retour ; mais je ne veux pas y penser trop tôt. Après cela il y aura encore de la pénitence pour ton Dick et pour toi aussi. Tout cela ne s’arrange pas bien. Mais quand on aime on fait du bonheur même avec ce qui ne s’arrange pas bien. Je t’adore. Ce qui me plaît c’est que tu me plais parfaitement. Ainsi quand tu penches le cou, ou bien quand tu viens t’asseoir sur mon genou. Ce sont des minutes auxquelles je pense souvent. Je pense aussi à notre nid qui va être tout beau. Mais je l’aimais bien comme il était ; cela me rappelait le temps du soldat qui venait dévorer un poulet malgré toutes les consignes. N'auras-tu point de soucis de ton métier là-bas ? Il y a sans doute à veiller de loin sur la division des travaux. Mais repose-toi bien ; tu reviendras toute noircie et toute salée, avec tes beaux yeux couleur de mer, comme un matin, tu te souviens ! Non je ne peux pas être triste avec des souvenirs pareils quand je sais que tu reviendras et que tu penses à moi souvent souvent. Si j’étais avec toi ! Mais ce serait trop beau. Les choses si belles n’arrivent pas. Je vois d’ici ta filleule remuant bras et jambes, et se roulant sur le sable. N’oublie pas de me raconter le tennis et les échecs, car je suis très fier de ma belle blonde. Et voilà. J’ai encore à travailler de mon métier demain matin et samedi. Ce n’est pas grand-chose. Aussi je commence à ranger un peu mes livres, ce qui me fait des mains noires. Et tous mes habits voyagent d’une chaise à l’autre afin que la garde-robe prenne l’air. Quand je vois ce désordre je pense que j’irais bien vite me réfugier en face si tu y étais. Mais patience ! Dors bien et lave-toi la tête de tous soucis. Je t’adore. Je pense à toi tout le temps. Tu es la petite femme chérie de ton Dick.

Mes plus fous baisers à toi toute…

# 12 juillet 1926

NAF 14231/233-234

Mon cher amour, toi que j’adore, un petit mot, quoique je sois bien paresseux par l’effet de cette mauvaise douleur de l’épaule. Mais tu sais je ris ; ce n’est rien. Il faut toujours être un peu embêté d’une manière ou de l’autre. Réellement je ne suis pas triste. Je fais mon petit bout de travail le matin, et le reste du temps est pour flâner ou lire. Il fait chaud, mais le jardin est ombragé ; il l’est même trop. Tu sais en juillet le feuillage change de couleur ; il noircit et épaissit. Voilà pourquoi j’ai mal à l’épaule. Et nous voilà bientôt à la moitié du mois. C’est-à-dire qu’on reverra bientôt le jeu d’échecs et la forte tête aux cheveux blonds qui est la tienne, et les beaux et tendres yeux, enfin toutes les choses auxquelles je pense beaucoup, beaucoup…

Je suppose que l’Oiseau Bleu court maintenant sur la rade. Marcel doit faire un fameux mousse. Et toi tu es le second, naturellement. Il me semble que je sens cette odeur de varech. Ce soleil chauffe tes pins ; je connais cette odeur-là aussi. Si nous achetions *l’Intran* au vendeur à casquette nous pourrions raisonner de politique. Tout le monde le fait, et personne n’y comprend rien. Je crois qu’il n’arrivera rien que des prix un peu plus sévères.

Mon piano est rhumatisant aussi. Le son est beau, mais il y a des touches paresseuses. Je me souviens d’un conseil que tu m’as donné ! Naturellement tu avais raison. Je dis cela pour te voir rire, amour chéri, jolie tête pleine d’énergie, et de quelque chose qui ressemble tellement à l’intelligence !!! Je baise ton sourire et tes beaux yeux, et ta terrible bouche pour finir, belle amante que j’adore. Baisers fous de ton Dick.

# 13 juillet 1926

NAF 14231/ 235-236

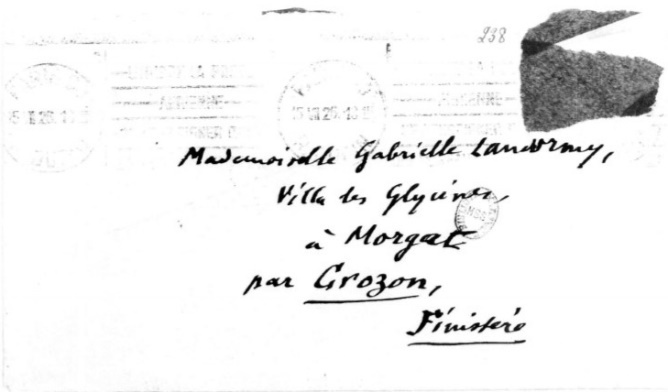
Amour blond que j’adore. Ainsi tu as été à moitié malade, en même temps que moi ! Tâche de trouver du yaourt, ou, à défaut, du simple lait caillé ; et bois des grogs bouillants. Si j’étais là-bas je te soignerais énergiquement. Mais surtout, ma belle jolie, je te câlinerais, je te bercerais dans ton dodo, je me mettrais tout contre toi, je baiserais tes beaux yeux comme tu aimes. Tu verrais comme tu serais bien ! Je t’adore.

Ce matin la corvée annuelle ; c’est-à-dire une chaleur de four, et des tas de conversations, presque toutes sans intérêt. Après cela Cancouët m’a invité à déjeuner au restaurant. Bouteilles de Bourgogne et tout ce qui s’ensuit, souvenirs de guerre etc. Tu peux penser que ce n’était pas ordinaire. Me voilà en gare de Rueil où j’ai filé tout droit et où je trouve une délicieuse petite brise ! Cela me fait penser à la bonne brise qui lève ta jupe plissée, et qui te caresse dans tous les coins. Mais doucement. N’augmentons pas de volume !!!

Aujourd’hui avec un gentil collègue je n’ai pu m’empêcher de parler de ma blonde chérie qui est en vacances… Mais il m’a dit : « Je sais comment elle est, je vous ai vu avec elle ». Je l’aurais embrassé ! Mais pourtant il ne faut point parler ! Je t’adore. Mille doux baisers à toi toute pour te guérir tout à fait. Ton Dick à toi.

# 15 juillet 1928

NAF 14231/237-238

Jeudi.

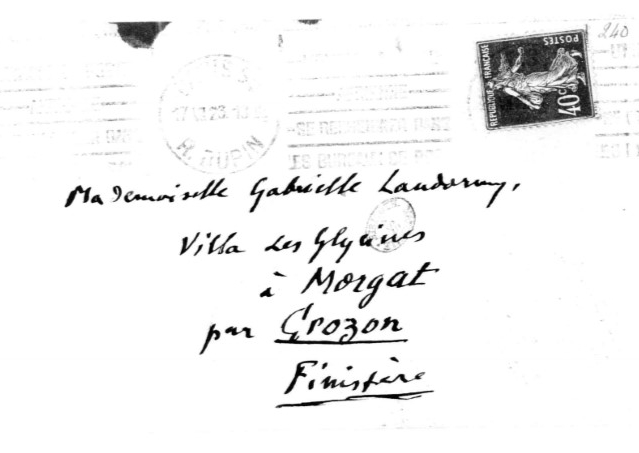
Amour chéri ! Je n’ai point de lettre. Naturellement je ne vais pas me mettre à être inquiet, mais j’ai hâte de savoir que de nouveau tu navigues. Quelquefois un si grand changement d’air saisit trop. Mais je te connais bien, si élastique, rebondissant si promptement ! Je t’adore.

Je me tire assez bien de mes douleurs. D’ailleurs je les connais. Par ces temps orageux elles mordent comme des moustiques. Cela m’occupe. Mais le temps s’est purifié un peu (toujours avec 30° à l’ombre) et aujourd’hui je me sens disposé à dîner au Pont-Neuf si… mais il me manque le principal.

Ne va pas non plus te faire de bile au sujet de la maison D. Car si on t’écrit, on ne t’écrira rien de vrai, mais seulement des bavardages. D’ailleurs j’espère qu’on te laisse la paix. Il n’en est peut-être pas de même de la maison M. (qui insisterait encore bien davantage si elle te connaissait tout à fait). Je te ris ma jolie et je crois voir tes beaux et tendres yeux et le mouvement charmant de ta tête. Jamais je n’ai vu quelque chose qui me plaise autant. Sache que je t’adore et que je pense à toi tout le temps. Mille baisers à toi toute, de ton Dick qui t’adore.

# 17 juillet 1926

NAF 14231/239-240

Mon cher amour, me voilà à samedi et je me trouve bien défrisé de n’avoir pas eu de lettre depuis mardi. Me voilà renvoyé à lundi. Et je n’ai pas le courage de t’écrire beaucoup. Je ne sais seulement pas comment tu vas, ni si ce malaise s’est guéri. Ne me gronde pas ; je ne tourne pas à l’inquiétude ni à la tristesse, ni aux reproches. Seulement sache que je t’aime.

On me dit que le livre de Le Sage est sorti. Moi je ne l’ai pas encore vu. Je t’adore tu sais, et je t’envoie mes plus tendres baisers. Mais je ne sais pas ce que tu fais, si de nouveau tu navigues etc. Enfin je ne vaux rien pour écrire. Contente-toi d’un grand baiser, comme celui auquel je pensais hier sur l’escalier de la gare… Je t’adore. Écris-moi. Ton Dick à toi.

# 19 juillet 1926

NAF 14231/241-242

Lundi.

Amour que j’adore, oui hier 32° à l’ombre, et à la campagne. Cela coupe les bras et les jambes. On a la permission d’écrire de petits mots, pas ma jolie ? Tu es belle. Je t’aime. Je suis joyeux. J’ai tes lettres, je sais que tu es remise. J’aurais facilement tourné au noir. Maintenant je te vois sous les pins, cherchant l’ombre. Vous avez certainement un peu de vent, car il y en a même ici.

Je n’ai pas encore vu le livre de Le Sage. J’ai bien peur qu’il ne me plaise pas tout à fait. Trop de fantaisie. Mais c’est le docteur Mondor qui en est cause ; c’est lui qui a conseillé ce mélange de manuscrit et d’imprimé. Pour le fond çà doit être bien ; c’est un peu plus travaillé qu’à l’ordinaire. Et je sais que cela te plaira.

Je souhaite que tu aies moins chaud au retour. Il y a des orages, mais sans fraîcheur ; il tombe de l’eau chaude. Je ne m’arrange pas mal de ce régime. Je vais trotter voir les garçons qui passent l’examen. L’admissibilité est convenable. Mais la fille est refusée très platement. Mystère du prix de Diane (des pouliches) dirait Versini. Je pense à toi tout le temps, et me voilà tout à fait joyeux puisque tu es bien. Je baise ton beau corps follement, je t’adore, je suis ton homme,

*Ton Dick.*

# 20 juillet 1926[[7]](#footnote-7)

NAF 14231/251-252

Mardi.

Ma chérie je t’écris chez ma sœur, pendant qu’elle a une visite. Je viens de l’examen, où je vais de temps en temps pour donner un peu de confiance aux garçons. Ici il fait moins chaud. Petit vent du Nord et ciel gris ; si vous avez le même temps je m’en réjouis pour toi.

Mais oui, nous nous verrons. À force de désirer, on arrive toujours. Je puis commencer à penser à ton retour. Le mois est fortement entamé. Tu me diras quand tu reviens et nous reverrons le joyeux Pont-Neuf. Naturellement tu vas trouver un travail terrible pour commencer. Je t’adore. J’aimerais tant être toujours à t’attendre ces soirs-là. Il me semble que j’arriverais toujours à te reposer, tête blonde chérie que j’adore.

Tu avais raison. L’article a paru dans la *Revue Allemande* (3 pages). Résultat 60 marks, que j’ai vendus 9,50 pièce. Tu vois que les malheurs de nos finances ne tournent pas à me ruiner, pour le moment du moins. Ce qui est terrible c’est qu’Herriot qui s’est jeté dans le combat n’a rien à proposer ; tout prélèvement sur le Capital sera refusé par le Sénat. Encore du temps perdu. Il faudra en venir à la politique de *L’Intran*, c’est-à-dire à Poincaré et Cie. Ce n’est pas gai. Mais que faire d’autre maintenant ?

Hier soir j’ai dîné à *L’Étoile*, près de la place où nous étions. Il y avait des hommes avec leurs petites femmes. Je pensais à toi en buvant le fin Calvados. J’imaginais cette belle rade, et l’Oiseau Bleu, et tes pins. Naturellement oui les prix montent ; et c’est encore bien heureux que tu aies le terrain ; cela n’est pas soumis au change. Pour construire, ce n’est pas le moment, ou alors il faudrait faire quelque bâtiment léger et sans étage, le faire de façon qu’il serve dans la suite de hangar ou de buanderie ; y avoir une chaise-longue pliante, de façon à écouter à l’occasion le vent et la pluie dans les pins. Ce serait déjà un commencement. Joues-tu au tennis et aux échecs ? Raconte-moi tes victoires. Je te vois rôtie par le soleil, toute parfumée etc. Cela m’enivre un peu. Comme ce sera bon au retour. Mais il ne faut pas trop se lancer sur ces idées-là ; c’est encore trop tôt. Je pense à tes beaux yeux, à ton sourire, à ta tête qui se penche pour recevoir la douce caresse sous l’oreille. Sens-tu? Je t’adore toi ! Mille baisers fous de ton homme, de ton Dick à toi qui t’adore.

Dick.

# 23 juillet 1926

NAF 14231/244-245

Vendredi.

Mais non mon cher amour je ne deviens pas si paresseux ! Il est vrai que je n’ai écrit que des petites lettres, mais souvent, en revanche. Aussi je ne crois pas que tu me grondes sérieusement. J’ai très bien reconnu le petit bout. La photo est vraiment bonne. Qui a mis au point ? C’est du bon travail.

Le temps passe, et nous voilà en vue du mois d’août. Tu es partie, si je compte bien, le vendredi 2 juillet ; çà compte de lundi matin 4 semaines, çà nous renvoie encore au 2 août c’est-à-dire que je n’aurai pas la chance de te trouver à l’arrivée. Mais le mardi je serai un peu là ! Je t’adore. Quel bonheur de revoir mon petit pêcheur tout bruni.

Les livres de Le Sage sont arrivés et c’est bien ce que je craignais. Les Chine (j’ai vu celui du docteur Mondor) sont tout à fait laids ; le papier a l’air d’avoir été traîné par terre un jour ou deux. De plus l’ouvrage n’est pas broché ; on dirait des épreuves sales. C’est la grande mode, à ce qu’il paraît. J’aurais mieux aimé te voir dans les mains un exemplaire en vélin, ou même en Arches ou Alpha, je ne sais. Je te l’avais dit ; mais tu n’as rien voulu entendre. Et certainement tu trouveras que cet exemplaire unique est *très bien*.

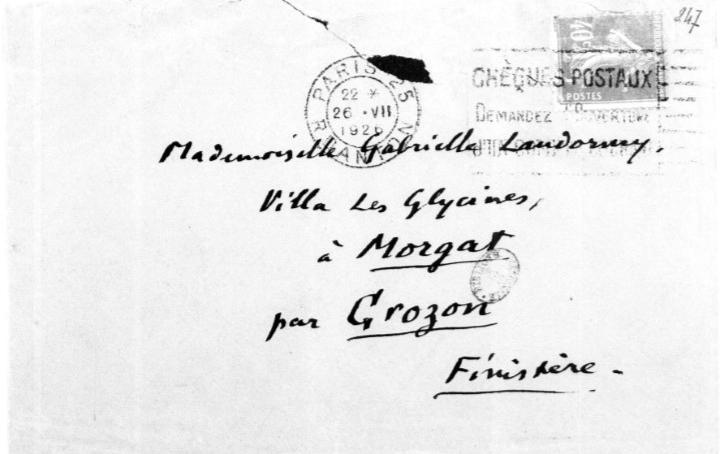
Les examens vont finir demain, et je compte que les résultats seront convenables. Mais je fais un triste métier là ; car je me force à être poli avec des crétins (les examinateurs) et çà ne sert à rien. On ne peut pas obtenir seulement un point de plus.

J’ai relu mon *Descartes*, et je vois qu’il y a bien des choses à retoucher. Heureusement le temps ne manque pas. Je ne suis pas triste, ni même mélancolique, tant que les lettres arrivent bien… Mais quand elles tardent, je fais la figure longue. Ces jours-ci, çà va. Il fait chaud, mais sans orages ; et comme je ne travaille pas, çà ne me gêne guère. Mais je pense à ton mois d’août qui sera dûr, et avec des embêtements quelquefois pour nous deux. Mais su tu veux m’aider d’un peu d’indulgence (tu voudras ! Je te jure que dans mon cœur je le mérite) ce sera encore passable. En ce moment je m’amuse à griffonner sur le Valéry Japon du docteur Mondor. Il négocie encore pour une autre édition de luxe très chic, mais j’ai l’impression que cela ne va pas tout seul. On voudrait voir du moins quelques pages du manuscrit *AVANT*. Mas çà n’est pas dans mes habitudes !! (Tu ris). Ainsi ce n’est pas encore ces temps-ci que je dépasserai la lingère excentrique. Il faudrait pour cela quelques traductions en anglais, ou des articles payés en marks c’est-à-dire à 200 frs. la page. Ici les Parisiens commencent à heur et à siffler derrière les touristes étrangers. Ce n’est pas un bon moyen. Les prix ne montent pas encore trop. *L’Intran* a enfin le Poincaré qu’il voulait, par la faute des radicaux. Mais cela ne me remue pas la bile. Il suffit qu’on ait l’air de faire quelque chose. Cela me fait penser au marchand de journaux du Pont-Neuf et à des heures délicieuses. J’adore, quand tu manges de bon appétit, et que tu me contes tes petites et grandes affaires. Je vois tes beaux yeux et ton mouvement de tête, et les retours en auto. Grands bonheurs pour ton Dick, qui t’adore, et qui t’envoie ses plus tendres baisers. Petite femme chérie à moi, je t’adore !

Ton Dick.

# 26 juillet 1926

NAF 14231/246-247

Lundi.

Amour que j’adore. Je suis bien un peu paresseux aussi. Admirable cette pêche au maquereau. Et la pêche aux crevettes aussi, mais plus ordinaire tout de même. Demain, quoique le temps soit devenu soudain affreux, j’irai à Paissy un peu à l’aventure. C’est compliqué à cause des autos, et même ruineux. Mais j’achèverai de dévorer mes marks-or. Et j’emporterai mon livre à la vieille amie. C’est en gros caractères, et justement comme il faut pour ses yeux. Le livre est beau, en somme, et je regrette seulement que tu aies un exemplaire parfaitement incommode. Mais je suppose que tu le trouveras au contraire très commode. Je ris. Je pense à cette forte tête qui ne change pas aisément d’opinion.

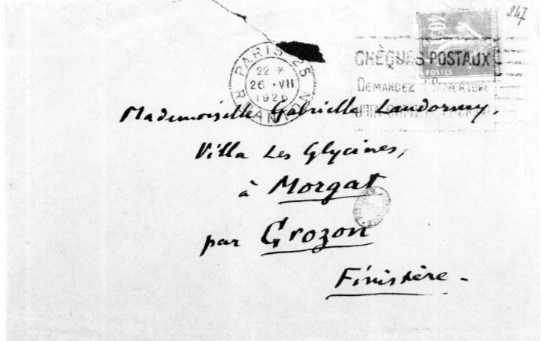
L’examen s’est terminé par une sorte de désastre. Sur 9 admissibles il n’en est rentré que 3. Il y a là-dedans des malheurs dûs à ces idiots d’examinateurs. Mais je me garde de le dire ; car enfin ils sont les plus forts. Dans tous les métiers il faut manœuvrer comme à la pêche. Ce qu’il y a de plaisant c’est qu’à l’écrit ces gamins avaient des notes énormes.

J’ai vu aussi Michel Alexandre, qui voudrait repartir en campagne contre Poincaré. Mais que faire ? Presque tous les partis de gauche ont été ridicules. Du reste je crois que le dit Poincaré va revenir à gauche et rattraper une position. De toute façon nous allons recevoir des feuilles d’impôts peu ordinaires. Mais çà n’empêchera pas la lingère excentrique et le littérateur classique de manger l’entrecôte chez M. Randouin le mardi 3. Si tu dois venir très tard, mets un petit mot rue de Rennes ; et tu sais que je sais très bien attendre. Je te souris en y pensant. Je me sens tout réjoui ! C’était tout de même long. Je t’adore. Je te baise toute ma jolie pêcheuse toute brunie. Profite bien de tes derniers jours. Mille baisers fous de ton homme qui t’adore.

Dick.

# 28 juillet 1926

NAF 14231/246-247

Mercredi.

Ma chérie j’ai fait hier un agréable voyage. J’ai trouvé une auto véritablement digne de nous (quand nous sortons du Pont-Neuf) et j’ai traversé tout ce pays, où les marques de la guerre ne s’effacent pas beaucoup. La vieille amie bondit encore et est pleine d’enthousiasme, mais elle est promptement fatiguée. J’ai vu les paysans l’aubergiste etc. Ce petit monde est toujours le même. Toi, petit marin, je t’adore, et j’ai hâte de te voir !

Je suppose que tu as beau temps ; mais, si c’est comme ici, c’est un peu frais.

Il me semble que je suis un peu paresseux. Après une excellente nuit, je ne pense qu’à me recoucher avec toi ! (je ris). Je pense à ces matins où tu me laisses un peu dormir. Quelquefois tu viens me voir… J’entrouvre un œil ; je te revois très bien dans le kimono rouge ! Donne ta belle bouche, ma chérie que j’adore. Ces jours vont passer vite. Bonne pêche, mon marin chéri. Ton homme t’envoie de grands baisers. Je te serre toute contre moi, toi que j’adore.

Ton Dick à toi.

# 3 août 1926

NAF 14231/248

Mardi.

Je serai au Pont-Neuf vers 8h moins ¼. Si l’heure te convient, ne m’écris rien, et si tu te trouves en retard, ne te fais pas de souci à cause de moi. Je boirai un Porto et je lirai *La Vie Parisienne*. Si tu veux changer quelque chose à ce programme, un petit mot chez moi ; j’y passerai vers 6h.

Je vois déjà tes blonds cheveux, et tes beaux yeux, et les taches de rousseur de la pêcheuse. J’embrasse tout cela comme un gourmand. Çà sent le sel et le varech. Je t’adore, je te tends les bras. Ton Dick.

Si tu trouves plus mignon que je t’attende au 146, un petit mot… Je t’adore. Mille baisers de ton Dick amoureux !

# 4 octobre 1926

NAF 14231/255-256

Le vendredi 4 octobre 1926.

Ma chère amie, je n’ai pas encore reçu la nouvelle adresse ; et, comme tu trouveras peut-être le moyen, en retardant ton départ, d’aller prendre tes lettres après le 1er octobre, je risque cette courte lettre, et un sonnet qui sera peut-être perdu. Je ne veux pas manquer cette faible chance de t’écrire par ce courrier. Tu te souviens que j’ai promis d’écrire par tous les courrier. J’ai ce matin ta lettre du 22 septembre, qui est si délicatement faite pour calmer toutes les inquiétudes de l’amitié. Toi-même compte sur moi comme sur toi. Je réserve une lettre plus longue pour l’autre adresse ; et j’espère que tu ne me feras pas languir trop longtemps. Ton vieil ami ne peut pas considérer sans une sorte d’anxiété (ce sentiment que tu me décrivais si bien !) ce grand changement dans ta vie. D’ailleurs je reconnais qu’il n’y avait pas d’autre moyen ; j’avais prévu que cela n’irait pas tout seul. Comme tu dis, d’autres l’ont fait. Et puis, sans chercher à deviner ce qui te concerne seule, je puis supposer que tu as des amis sûrs, et qui t’aideront de toute manière. Je ne suis pas inquiet ; ma petite Gabrielle sera aimée et appréciée partout ; et j’en suis même très fier. Il y a en toi, sous une charmante enveloppe, un ami loyal, courageux, sûr comme un homme, et que je connais parfaitement ; d’autres sauront peser comme de l’or ces qualités si rares. Donc il ne t’arrivera rien de fâcheux, j’en suis sûr. Et donc ton ami est content, et ne t’en fais pas trop pour lui. Du moment que notre amitié est intacte et au-dessus de tout, tu sais que je pense à toi avec sérénité. Mais il faut que tu le croies, et que tu te gardes l’esprit libre. Pour le cœur, tu n’as pas été sans deviner qu’il est quelquefois à l’orage, et même tu devines la cause, que je t’ai laissée entrevoir. Tu décideras si des confidences plus précises sont possibles, ou plutôt si tu les veux. Cela me soulagerait un peu, car je n’ai d’ami que toi, cher matelot au béret fleuri ! C’est ainsi que je me plais à te confier mes manuscrits de poème ; même si tu dois les comprendre assez mal, c’est toujours de la musique ! Et surtout ce sont des manuscrits à rendre Mondor jaloux ! C’est un cadeau unique de ton ami. Au reste ces poèmes n’ont rien de secret si ce n’est que je ne veux pas les publier. Personne ne peut deviner (pas même toi) les événements auxquels ils se rapportent, ni les personnes. L’Homme de lettres n’est pas fâché de plaire à UN lecteur qui est parmi ceux qui lui importent.. A-t-il le n°1 ? Demandez à l’éditeur Lesage ! Je te dis des riens. C’est que je ne veux aujourd’hui que t’assurer de mes sentiments fidèles, de ma pleine confiance, et du bonheur que j’ai de m’entretenir de si loin avec toi. Crois en ton ami, dur comme fer, et après cela arrive que pourra.

À toi bien affectueusement,

Ton ALAIN.

1927

# 1927 (avril-mai ?)

NAF 14231/257

Vendredi 1927

Mon cher amour blond ! Je ne suis plus butté. Ton beau sourire m’a porté chance, et ma plume court plus vite que jamais. « Je croyais que tu pouvais tout » ! Je revois tes beaux yeux ; je sens tes terribles lèvres. Je t’adore.

Je t’envoie un paquet de graines de bonne marque. Je suppose que tu l’auras en même temps que cette lettre ; si non réclame-le (affranchi comme une lettre).

Grandes capucines. Pois de senteur. J’y ai ajouté des Belles de Nuit à cause du parfum. Le tout à semer maintenant, et au soleil.

Je pense à toi, comme tu vois, et bien plus que tu ne crois. Tu es brave, c’est le mot. Un homme que tu as distingué ne connaît guère d’obstacles. Mais c’est bien mieux, c’est ton homme. Puisque tu comprends mon cœur, alors au diable les soucis. Les vacances auront bientôt passé ! Ne me maudis pas. Pense qu’il y a du bon dans ton grand diable. Et pense aux belles heures, comme moi.

Reine des bruyères et des pins, o ma châtelaine, sois belle en ton bijou de maison et souris-moi. Pense que mes rêveries t’enveloppent toute comme ce grand vent. Ton Dick qui t’adore et qui te baise toute passionnément.

# Août 1927

NAF 14231/259

Août 1927 (GL)

Mon tendre amour. Je t’écris ce petit mot pendant que je suis dans ma chambre (car j’ai une chambre à moi tout seul, pour me reposer un peu). Le pied ne s’arrange pas bien des rochers. La peinture va. Le temps est beau. Je t’adore.

Je souhaite que cette lettre aille te trouver là-bas à ta maison. Quel bonheur pour toi. C’est là que celle que j’appelle Ma grande artiste ! (moitié en riant, moitié sérieusement, tu me comprends), c’est là qu’elle trouvera sa récompense. Et moi j’y pense comme à une terre promise. En attendant je prends du soleil et je regarde. Tu sais si j’aime la mer. C’est la folie de la mer qui m’a rendu faible et m’a entraîné dans ces voyages. Pardonne-moi en faveur de la mer. Si tu la vois songe que c’est la même. Cet endroit s’appelle Le Pouldu. Nous y venions autrefois de Lorient.

J’ai des taches de rousseur déjà sur les mains. Et je suis arrivé d’hier.

Ton Dick avec deux gouvernantes d’âge canonique, n’est qu’à moitié ridicule. L’autre gouvernante est une sœur… etc. Je t’adore. Mille tendres baisers de ton Dick.

# 15 août 1927

NAF 14231/260

15 août 1927

Voilà deux jours que j’attends une lettre ; il faut encore que j’écrive sans savoir du tout ce que tu deviens ; mais c’est ma faute. Et que veux-tu ? Je t’aime toujours ! Çà, tu peux y compter en tout temps, et tu sais bien que c’est quelque chose. Gronde-moi tant que tu voudras, ou même ne dis rien du tout, je n’en suis pas moins ton Dick. Je t’adore.

Mais je ne veux pas t’embêter du même sujet. Je pense que vous avez là-bas un temps atroce, qui est venu avec les grandes marées. Le 11 il y avait encore des éclaircies, mais le 12 cela se gâtait tout à fait. Ici, depuis, ce n’est que déluge. Je pense que tu vas seulement jouir un peu plus de ta maison ; car je ne crois pas que le bateau soit sorti beaucoup par ces temps de houle.

Je travaille toujours un peu, corrigeant des tas d’épreuves, dont quelques-unes ne me plaisent guère. C’est une manière peu sérieuse, comme tu sais, et en toutes choses ; et après cela il faut boire les conséquences et ne pas trop faire la grimace. Mais il y a toujours un inconvénient ou un autre, à l’âge où je me trouve. Et je puis dire que ces années-ci ont été belles par nos joyeuses amours. Je ne me lasse pas d’y penser, et de me raconter toute la charmante histoire de ma grande artiste, fleur blonde, accompagnée de son grand ami un peu défraîchi, mais vraiment content ! C’est si rare, quelqu’un qui soit vraiment content. Rien que pour cela tu devrais me pardonner. D’autant que tu n’as rien du tout à me pardonner. Non ! Pas une faute contre l’amour vrai. Pas même une pensée de mauvaise humeur ! Et cela tu le sais bien. Suppose que j’aie une famille encombrante, et puis c’est tout. D’ailleurs l’amour ne se discute pas ; chacun le prend comme il vient, et le reste n’a pas d’importance. Je sais bien que cela n’empêche pas la sombre humeur quelquefois. Au diable les vacances ! Tu me parais loin loin, comme autrefois quand tu étais en Angleterre. Mais je pense à toi tout le temps, et je sens que tu te reposes et que tu jouis de tes pins et de tout. Parce qu’enfin tu es sûre de moi. Il y a des choses qui ne trompent pas. C’est l’amour. On ne s’en défait point. Heureusement, quand tu serais fâchée contre moi plus que je ne veux l’imaginer, mon bonheur serait encore de t’aimer et de penser à toi. Cela tu peux en être sûre ; et tu n’y peux rien. Ne fais donc pas de noir, c’est bon pour moi ; et encore il ne manque pas de merveilleux souvenirs de nous deux, qui chassent le noir.

Madame Lanjalley revient de Paissy ces jours, bien fatiguée à ce qu’elle dit, et rappelée par ses enfants. Je ne la verrai pas cette année (ma sœur n’y sera qu’à la fin du mois). C’est une tristesse. Et naturellement il n’y a pas beaucoup d’espérance de ce côté-là. L’âge est terrible à voir sur les autres ; sur soi-même on ne le voit guère. Les heures et les jours que je passe loin de toi n’ont rien d’enviable, à part la peinture, qui me possède de nouveau. Mais toi ma jeune et belle, tu n’es que joie pour moi, même quand tu grondes. Et tes baisers, j’y pense trop ! Mais non pas trop. Ne me dis pas de choses trop dûres dans ton cœur. Tu fais mon bonheur. Je t’adore. J’en reviens toujours là ; et je joue les fugues de Bach *en tapant*  comme un sourd, et je ris en pensant aux doigts de ma musicienne chérie… Il n’y a point de petits bonheurs ; l’amour grandit tout.

Il me semble que je vois Morgat et Kerigou (est-ce bien le nom ?). Je crois voir les vagues qui écument tout le long du rivage jusqu’à l’Aber. Le temps s’éclaircit. J’espère que tu auras des jours meilleurs. Je voudrais que cette lettre t’apporte une joie pleine et que tu n’aies point de souci. Rien ne peut t’importer si ton cœur me croit. Pour moi mon cœur croit plus fort que tout, et je te ris de loin en pensant à mille choses qu’on ne peut pas dire et qui me remuent plus qu’il n’est convenable. À toi tout ! Je t’adore. Mille baisers de ton Dick à toi.

Dick.

# 20 août 1927

NAF 14231/263-264

Samedi.

Toujours rien !

Je commence à croire que c’est grave, et que tu es sérieusement butée. Je connais cette tête bretonne, et je l’aimerai comme elle est, même si elle me fait mal.

Je vis dans un état pénible. J’attends. J’attendrai. Je ne peux concevoir que la vieille brasserie ne nous revoie plus.

Mais que faire ? J’écris à Paris. J’ai idée que [tu] dois rentrer lundi. Je serai à Paris mardi, et, après avoir vu ma sœur, je passerai ici, rue de Rennes, à 6h30, pour voir s’il n’y a pas un mot…

Un mot suffit : ce soir à 7h30 à la brasserie.

Tu pourrais bien l’écrire si tu voulais. Mais si tu ne veux pas…

Si tu ne veux pas, je n’ai rien à dire. Tu m’as assez donné pour le bonheur d’un homme, et je n’envoerai personne.

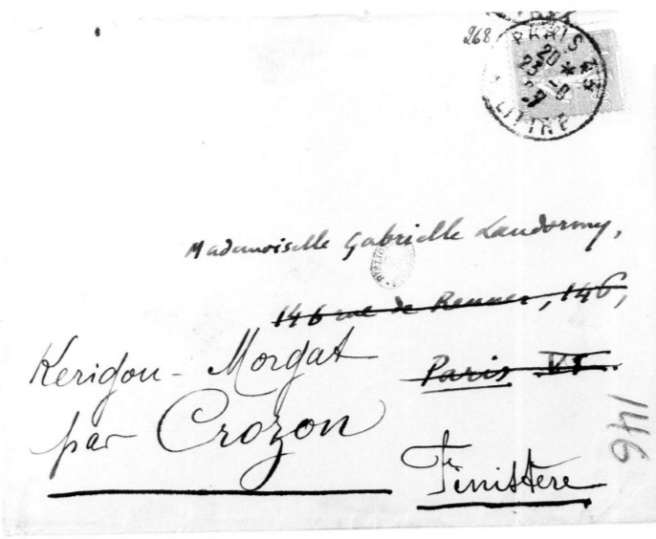
D’autant que les limites d’une vie agréable se resserrent pour moi. Les années marchent…

Tu peux t’obstiner, mais tu auras tort. On ne trouve pas deux fois *son homme*. Donc tu me puniras et tu te puniras. Et de quoi ? Le dévouement que je montre à une femme âgée et souvent malade est une chose naturelle, que tu peux comprendre, *si tu veux*...

Si tu ne veux pas… L’avenir est alors tout à fait noir. Qu’y faire ? Toujours je penserai à toi. Toujours je t’aimerai. Mets-toi bien çà dans ta tête de bois.

Je t’adore. Ton Dick à toi toujours.

# 23 août 1927

NAF 14231/265-268

Mardi soir.

Enfin j’ai une lettre. Mais ce n’est pas ce qui peut guérir cette angoisse qui n’a fait que croître. Tu me punis, c’est ton droit. Me voilà dans la plus sombre incertitude et avec des idées bien noires… Je ne crois pas avoir mérité cela. Mon cœur témoigne pour moi. Mais tu ne veux pas croire que je t’aime. Comment te le prouver ? Renoncer à ce voyage de dix jours ? Peut-on résister à un caprice de malade ? Mais peut-être j’aurais dû résister aussi au désir de voir la mer. J’ai été faible par là. Je te l’avoue. Ce n’est pas une grande faute. Ce n’est pas une faute contre l’amour. Si tu croyais en ton Dick, que t’importerait où je suis pendant que nous sommes séparés ? Ces vacances, ce repos qui t’est nécessaire, la famille etc. je n’ai jamais discuté cela, même dans ma pensée. Est-ce que j’ai douté de toi parce que tu étais heureuse de cette maison ? Pour moi, que je sois à la campagne près de Paris ou loin c’était toujours pareil. Les vacances étaient par nécessité un temps de privation. J’ai toujours été impatient de recommencer la vie de travail, avec ces délicieux moments qui effaçaient toute fatigue. Tu ne veux plus de cela ? Pourquoi ? L’avenir t’inquiète ? Et en effet tout changera par l’âge, par la retraite. La vieillesse n’est pas loin. Mais enfin on ne peut rien prévoir et c’est folie de prévoir. Selon le probable, nous avons bien quatre ou cinq ans sans changement. Après ? Tu m’en demandes plus que je n’en puis savoir. Quelle autre preuve te fallait-il que ce bonheur plein et sans nuages que j’ai toujours trouvé avec toi ? Un accord dans nos bavardages et dans tout ; cela me plaisait tant de participer à tes entreprises ! Cela tu le sais et tu le crois, car cela se voit. On ne peut pas imiter la joie, la confiance, encore moins le plaisir. Non je ne t’ai point manqué. Je n’ai pas fait de faute contre l’amour. Devant des obligations d’un autre ordre j’ai été tel que tu me connais, vivant au jour le jour, et n’étant point capable de faire de la peine, enfin réparant comme je pouvais une folle jeunesse. Tu diras qu’on ne peut point réparer… En tout cas je suis bien puni ; je fais de la peine à celle que j’aime c’est-à-dire à ma Gabrielle, que j’avais rêvé de consoler, d’aider, de reposer toujours de ses fatigues… Rêve impossible ? Pourquoi ? Mais il est vrai qu’ici tu es juge, et je vois que tu ne veux pas supporter… L’absence est trop longue, et tes pensées sont amères, je le vois bien. Il faut pourtant être juste ; l’absence en cette période de vacances est de nécessité ; je ne vois pas comment je pourrais faire autrement ni toi. C’est ce malheureux voyage. Que t’imagines-tu ? J’ai joui de cette mer, j’ai fait le peintre. J’ai cru que tu me permettrais cela. J’ai tardé à te le dire ; mais c’est parce que c’était toujours incertain ; il y a tant de causes qui peuvent empêcher un voyage. Fidèle à ce système de vivre au jour le jour, j’ai vécu délicieusement en ces derniers mois, heureux de tes succès et fier, tu ne peux pas savoir à quel point ! Je suis parti aussi deux jours trop tôt. Tu dis que je l’ai voulu, que cela m’a plu. Non, ce n’est pas ainsi. Je n’ai pas su refuser. Je n’ai pas besoin de te dire les circonstances ; tu comprendrais bien si tu voulais. Mais tu ne veux plus. Tu as épuisé toute la provision d’indulgence que tu avais pour moi. Le pire de mon malheur maintenant, je te jure, c’est cet irréparable voyage que tu veux entreprendre. Je te sentirai seule et loin et perdue dans un monde étranger, après tant d’années où nous avons vécu côte à côte, où ce qui t’arrivait de bien et de mal me touchait comme toi-même. Cela pourtant tu l’as vu, tu le sais. Et tu me traites ainsi. Moi, quoi que tu fasses, jamais je ne te traiterai ainsi, je te le jure. J’ai toujours sauvé cette vie d’amour et d’amitié, cachée et bien rare en ce monde. J’étais en situation de n’envier personne ! Hélas ! C’est donc fini ? C’est la pire des fins. C’est pis que de vieillir. Pour moi en ces absences ou ces brouilles mêmes, c’était l’espoir qui me portait. Pour une de nos soirées j’aurais supporté, j’aurais attendu ; mais tu m’enlèves toute espérance. En as-tu le droit. Après tout tu m’as aussi bien pris… tu ne le crois pas mais c’est pourtant vrai. Et puis, parce que tout ne va pas tout seul, tu vas me laisser avec nos souvenirs trop enivrants, sans aucune espérance !

Tu as raison ; je n’ai pas une seule faute à te reprocher. Que pardonner me serait doux ! Mais toi ! Est-ce aimer ? Est-ce jalousie. Mon cœur s’indigne ! Il ne t’a pas donné le moindre droit d’être jalouse, moins encore que je ne puis dire.

Allons je prends une autre feuille, mais je la coupe en deux ; je n’en finirais pas. Il faut pourtant que tu saches les choses vraies. Depuis un temps si long, pas un désir, même fugitif, qui t’ait été dérobé, pas un plaisir ! Pense à l’âge, à l’état maladif, à tout ce qui rendait plus pressantes les obligations de l’amitié. Tu ne peux pas vouloir que je sois un monstre. C’était exactement comme une vie de famille. Tu le comprenais. Tu as craint un accaparement sans fin ni mesure. Si tu savais comme je t’aime, tu n’aurais pas ces craintes-là. Tu dois sentir que je t’aime, et quoi que tu dises, bien cruellement, tu dois savoir qu’il m’est impossible de me consoler et que malgré moi je reprends espoir, que j’ai cherché dans ta lettre quelque lueur, que j’en ai encore trouvé peut-être une petite, et que je vis là-dessus. Tu m’as dit l’autre soir à la brasserie, en pensant à cet odieux voyage en Amérique : « C’est peut-être cela que tu veux ». Je jure que je ne le veux pas et que je te supplie… Je ne sais pas comment tu es faite (et pourtant qui le saurait ?) mais pour moi les obstacles ne diminuent pas le bonheur. Ce bonheur plein d’aimer qui est si rare, il est toujours parfait pour moi ! Je dirais presque : encore maintenant, car je t’aime, et c’est une belle raison de vivre. Mais tu veux fuir au loin, et les années passent. Elles prendront terriblement revanche si je n’ai plus de bonheur du tout ! Enfin ! J’avais espéré un peu pour aujourd’hui. Adieu au sommeil. Il faudra lire des romans. Tu ne veux pas me dire quand tu reviens. Tu me punis. Et je t’aime. Je passe comme un malheureux sur l’autre trottoir. J’aperçois ta concierge… Je prends la résolution d’aller savoir quelque chose. Mais je ne puis. Tant pis ! Il faut vivre comme çà. Si tu as pitié de moi et de toi, cela fera encore un beau moment, deux, trois. Pourquoi veux-tu que je regarde plus loin. Savons-nous l’avenir ? Et de toute façon l’avenir d’amour a pour moi des bornes assez rapprochées. Je n’y pensais point quand j’étais heureux. J’aimerais tant te dire tout cela, en tenant ta main, toujours douce à moi encore plus tôt que les yeux. Tu ne vas pas m’abandonner ?.. Dis Gabrielle ? Je signe encore et toujours ton homme à toi qui t’adore,

Dick.

Tu ne rentreras pas à la fin d’une semaine. Je puis te voir *lundi*. Je t’en prie avertis-moi si tu peux pour samedi ; mais lundi je serai ici à attendre de 5h à 7h. Oh ! Cette angoisse de ton cœur redouble la mienne, tu le sais bien… Je t’adore…

# 27 août 1927

NAF 14231/269

Samedi 2h.

Je serai lundi ici à attendre de 5h à 7h30. Mon cher amour, je ne veux point te faire de phrases. Si contente de m’avoir bien puni tu veux retrouver nos bavardages et tout, tu le peux, et tu le pourras toujours. Ma pensée est bien tendre pour toi. C’est tout ce que je veux te dire, et que je t’adore.

Ton Dick.

1928

# 8 avril 1928

NAF 14231/270

Dimanche de Pâques [1928 GL]

Mon tendre amour, je t’ai envoyé une lettre et un paquet de graines à Kerigou. Quel beau temps. Mais tu as dû recevoir quelque pluie à la mer pleine. Je te vois sous tes pins… Mais cette lettre t’attendra à Paris, car je ne crois pas que tu puisses l’avoir demain là-bas. Je vois tes beaux yeux ; je les adore. Qu’elle ne s’éteigne jamais pour moi cette belle lumière ! Je t’adore ! Naturellement je cède à l’attrait de ce beau temps et j’ai empaqueté mon bagage de peintre. Ne gronde pas. Je fais ce que je puis. Mais ce n’est pas toujours facile. Et j’avoue aussi que l’ivresse du grand air me tient. Je continue à écrire Platon, qui sera bien.

Je voudrais te plaire, et faire ce que tu veux. Mais ce serait trop beau. Ce qui est le plus rare et le plus beau, le grand amour, rien ne peut l’atteindre. Là-dessus je suis tranquille en ce qui me concerne, et aussi pour toi !! Mais quand je pense aux nuages sur ton front, je suis triste. Je voudrais te baiser tendrement, et tout faire pour toi. Cela ne me coûterait aucune peine. Le sais-tu ? Le sens-tu ? Tu serais infaillible à remarquer la moindre défaillance de l’amour vrai. Et tu comprends ton Dick. C’est ce qui me console. Tu auras aussi le souvenir de ton nid de Kerigou et de la mer. Cela durera bien huit jours ! Pour moi je donnerais toutes les merveilles du monde pour un petit déjeuner non loin d’ici. On croit à peine à ces bonheurs enivrants ; on veut y retourner. Pense à moi comme à ton homme, petite femme adorée, et rêve doucement à ton Dick à toi. Mille tendres baisers longs, longs ! tu sais !

D.

# 10 avril 1928

NAF 14231/271-272

À la mer. Mardi de Pâques. Adorée. Toi que j’aime, toi qui es tout ce que j’aime, je t’écris seulement un petit mot. Depuis mon arrivée ici (sans incident) il fait vent de Nord et froid. Chambre chauffée, heureusement. Mais rhumatismes et aspirine. À peine un peu de peinture. Qu’importe ? Je rêve. Et il me semble que j’ai des années de rêve devant moi, de rêve inépuisable. Car jamais, ma jolie bien-aimée, je n’ai vu tant de choses à travers tes yeux. Dans ton pays, sous ton ciel, tu étais si bien toi ; et moi-même je revivais une vraie jeunesse, selon la vérité du cœur. Ce sont des choses que l’on apprend trop tard peut-être (je veux dire apprendre tout à fait). Mais ce n’est pas encore le moment d’écrire, d’écrire… Je suis tout à la joie de lundi prochain, et lundi est en vue. Nous bavarderons comme les oiseaux. Et tu sauras ce que tu sais, que je t’aime, et encore que je t’aime. Tout à toi dans un baiser fou !

Ton Dick.

# 1928 ?

NAF 14231/273

Mardi [1928 GL]

Amour blond ! J’ai bien regardé dans les journaux si tu n’avais pas culbuté quelque part. Au reste je n’avais pas grande inquiétude ; c’est une chose que ni l’enfant blonde ni l’auto blonde n’ont le droit de faire sans ma permission ! J’ai cru reconnaître l’auto blonde arrêtée Rue Royale samedi à 4h45 : mais je croyais la voir partout. Je trouve qu’elle te va si bien ! Rien que d’y penser, j’ai le cœur en joie. Si les choses ne vont pas toujours comme on voudrait, il faut se dire que ce serait trop beau. Mais j’ai fait bien des rêves charmants ! Si tu savais comment je pense à toi, tu ne me gronderais jamais. Mais me grondes-tu quelquefois. Il y a des yeux bleus qui disent que non. Je t’adore. Je bise cette belle bouche. Je te serre toute, toute blottie… Mille baisers amoureux de ton

Dick.

*Séjour d’Alain au Pouldu du 30 juillet au 14 août 1928 avec Marie Monique Morre-Lambelin.*

# 5 août 1928

NAF 14231/274

Le 5 août 1928

Amour blond ! Cher trésor. Comme j’ai été content de t’envoyer des vers l’autre jour. Je t’adore. Je pense beaucoup trop à ce long corps de Diane chasseresse qui serait blonde. Mais ces vers ne t’ont pas laissé de doute sur mes pensées…

Hélas. Cette fois-ci je n’ai pas pu composer de sonnet pour le Platon. C’est trop difficile ; il y faut penser plus longtemps.

Toutes les fois qu’il pleut, je ris et tu sais bien pourquoi. Cela arrive souvent.

Toutes les fois que j’ai des douleurs, je ris, et tu sais bien pourquoi. Id. id.

Mais le temps s’arrange maintenant et les douleurs aussi. Naturellement je peins ; cela passe le temps. Mais je ne m’aime pas dans cette existence ; et je rêve ! ! Mais comme tu dirais, çà n’avance à rien. Pourtant c’est quelque chose de penser à Paille de Blé à ses beaux yeux et aux charmantes choses qu’elle dit quand elle veut bien…

Grande, aux jambes longues, et portée comme un oiseau, la main en l’air et souriant de haut, c’est ainsi que je te vois devant le Ministère de la Marine. Enfin je t’adore. Je pense à toi. Je te bise bien tendrement.

Ton Dick.

Si tu lisais la N.R.F. par hasard, sache que le Propos de ce mois renferme une faute d’impression énorme, *bas* au lieu de bon… je t’adore. Ton Dick à toi.

# Lundi 5 août

NAF 14231/275

Lundi 5 août.

Amour blond. Tendre amour. Un petit mot à la hâte. Le temps est au beau. Mais ce ne sont ici que mauvaise humeur et embêtement. Au reste il faut dire que je rentre bientôt pour aller à Paissy. Je m’arrange pour être content (c’est tout de même plus facile qu’à la guerre) et la peinture m’y aide. Je vois aussi bien d’autres visages ennuyés. Mais je veux surmonter tout cela. Quand je pense à toi, quand je t’écris un petit mot (surtout les vers), je suis heureux pour la journée. Ainsi tu peux voir que je suis presque tout le temps avec toi, ma belle grande, ma belle souple. Je ris à l’auto blonde, et je me dis qu’avec de tels souvenirs on doit avoir bon visage et patience. J’ai les mains toutes roussies par le soleil. Je t’adore toi ; je pense que tu travailles dûr, que tu ne comptes point sur les autres, mais seulement sur ta tête bien faite et sur tes mains ingénieuses. Tu sais que je t’aime ainsi. Tu en es fière et tu as bien raison. Vite de grands baisers à toi toute. Ton Dick à toi qui t’adore.

D.

# 10 août 1928

NAF 14231/276

Le 10 août 1928

Amour chéri, je pense que tu roules maintenant entre Chartres et Le Mans. J’imagine l’auto blonde et la châtelaine aux beaux yeux fixés sur la route. Si tout cela n’est pas imaginaire, ma lettre arrivera à Kerigou à peu près en même temps que toi. Bienvenue à toi !

Je tourne dans ma tête les vers pour Platon ; mais ils ne se dessinent pas encore bien. Et j’ai le temps ! Hélas, un temps si beau et qui me paraît bien long. J’étais occupé ici de quelques contre-temps littéraires ; mais tout s’arrange. Et je jouis tout de même de cette mer d’huile. J’y vois des bateaux de promenade semblables au tien. J’y vois aussi des femmes, mais qui sont bien loin de l’élégante vareuse… Quant à la casquette je n’en puis rien dire. Il y a surtout ici des femmes étonnamment noires. Tribu de Juda ! Je vais rentrer dans deux ou trois jours, d’ailleurs solide, et un peu cuit par le soleil. Je me trouverais ridicule ici si je n’apprenais un peu à barbouiller. En revanche j’oublie l’art d’écrire ; il me faudrait plus de rêverie, plus de solitude, et la perspective des yeux bleus si tendres sous la paille de Blé ! Ce roman, je l’ai fait tant de fois dans ma tête. Mais comment l’écrire ? Il n’y a point de liberté devant ces beaux rochers et cette mer brillante. Je t’adore. Je rêve de toi. Je ne puis croire à ces beaux souvenirs ; je puis à peine croire que ton tendre cœur me comprenne. L’absence est sans remède ; je t’en supplie ne te laisse pas aller à des pensées tristes. Mon bonheur est dans tes mains douces, Diane blonde, ma beauté sois bonne à ton Dick qui t’adore et à ton propre cœur.

Dick.

# 14 août 1928

NAF 14231/277

Paris le 14 août 1928

Ma chérie adorée, me voilà revenu, et j’ai tes deux lettres si délicieuses. Enfin je sais que tu es bien arrivée au terme de ce beau voyage. Mais je te suivais en pensée, en somme assez exactement. Je voyais l’amirale à son bord (tu n’avais pas encore la casquette). Je t’adore. Oui je pensais bien que ces vers seraient lus comme ils ont été faits, dans les mouvements de l’amour le plus passionné et du désir le plus brûlant ! Ces moments ne sont pas sans mélange de regret. Et quelquefois j’ai eu de la mauvaise humeur. Mais je m’en défends. À quoi bon ? Il faut revenir, sans cela on serait malheureux. Je voulais abréger ce séjour si sain et si utile ; il me semblait que je penserais mieux à toi dans mon existence ordinaire. Mais j’aimais bien aussi contempler l’horizon ; et je me disais samedi que tu voyais la même lumière. Il faut me dire comment les graines ont poussé. Je t’adore ma longue, ma souple, ma belle amoureuse. Je crois rêver quand je revois de si beaux moments. Et quelquefois c’est si simple. Je te vois assise contre LE MUR ( !) et encore un peu endormie… J’ai un bonheur dans toutes ces pensées mélangées, c’est que je y’ai persuadée que je t’aime. Cela est bien doux. Cela soutient dans les mauvais passages où tu voulais tout casser… Les vers pour Platon ne vont pas tout seuls. C’est que ce n’est plus le même thème… Celui qui m’inspire à coup sûr. Je me récite *Long Serpent…* Je t’adore. Je te baise toute, ma belle salée, fille de la Mer ! À toi ! Ton Dick.

Écris à Paris quand ton cœur te le dira. Je t’adore. Tendres baisers de tout moi…

# 20 août 1928

NAF 14231/278

Lundi 20 août 1928

Mon cher amour. Tu ne peux pas savoir comme ta tendre lettre des régates m’a donné du bonheur. Enfin, me disais-je, elle se fie à moi. Les temps heureux de cette année y sont pour quelque chose (car je n’ai pas souvent été grondé ; au contraire souvent j’ai vu que je t’enlevais ta fatigue comme un voile. Tu m’as toujours produit ce merveilleux effet). Et comme les ennuis ne manquent pas dans ton beau et difficile métier, je voyais que je t’étais bon. Rien n’est plus doux au cœur. Je t’adore encore plus de vouloir bien me croire. Je baise tes beaux yeux, ma chérie.

Je pars à Paissy, où je vais encore trouver la vieille amie et tenir un peu compagnie à ma soeur. Je ne sais ce que j’y resterai, car il se peut que Mme Lanjalley s’en retourne et que je l’accompagne. Là-dessus je ne sais rien. Mais je sais que je penserai à toi délicieusement et que je t’écrirai beaucoup ! Tu ris ! Tu penses beaucoup c’est toujours au galop et sur de petites cartes. Un écrivain çà n’écrit pas ! Mais peut-être dans cette solitude je trouverai les vers qui conviennent à Platon. Je n’ose pas te dire de m’écrire là-bas. Avec les délais de poste cela conduit loin. Les nouvelles de ce cœur qui n’est pas changeant, je peux maintenant les attendre un peu. J’ai vu les premiers specimens du livre avec Valéry. Grand format, colonnes de commentaire encadrant les strophes ; j’espère que ce sera très beau, et naturellement très cher (chez Gallimard, *Charmes* de Valéry, commentaires d’Alain). Pour le reste, j’écris mes Propos de temps en temps ; période plate. Mais par la vertu de tes lettres je te jure de ne point faire de noir. Il suffit que je pense au supplice des autres vacances. Mais je ne t’adorais pas moins, mon cher cœur, ma elle aux jambes de danseuse, toi, ma folie ! si sage folie. Je t’adore. Grands baisers. Ton Dick.

# 21 août 1928

NAF 14231/279

Mardi 21 août 1928.

Amour Blond je t’écris vite du fond de cette campagne. Nuages, un peu de pluie. Ciel immense. Paysans tranquilles. C’est assez reposant. Vieille amie bien. De plus en plus sourde. J’ai pensé à la tante ! Mais la vieille amie dit des choses plus intéressantes. Sur Tolstoï, étonnante ; elle maudit son imbécile de femme, etc. À 83 ans, cela est assez beau. Là-haut les maçons reconstruisent l’église. J’ai vu tout çà ce matin avant la pluie, et c’est ce qui fait que le facteur me presse maintenant.

Avant le lever je pensais à toi, et ce n’étaient pas de molles pensées !!! Je te voyais en statue animée et chaude. Pour me détendre un peu je suis allé au Plateau vers le Chemin des Dames. Il y a à penser. Les traces ne manquent pas. Et tous les arbres rasés ou morts. Mais les récoltes sont admirables. Un simple petit bonjour à toi, comme tu vois. Mais la poste est longue d’ici à Kérigou, et je voudrais tant te savoir contente de ton Dick. J’ai envoyé Platon à des gens. Je le trouve très jeune, et c’est quelque chose. Cela me ramène aux jours d’ici avant la guerre, quand je partais pour Ciry traîné par un cheval en or. La lune nouvelle, toute fine, me faisait penser hier... Tu as beau dire, tu es une artiste et tu n’es pas autre chose, et je t’adore, poésie blonde, qui ne vit que par le cœur. C’est pour cela que tes yeux sont si beaux et que je les adore.

Ton Dick à toi.

# 24 août 1928

NAF 14231/280

Vendredi.

Mon tendre amour, ma blonde si souple et si chaude, je t’adore. Tu trouves que je n’écris guère. Et il est vrai que les journées passent je ne sais à quoi. Et l’heure du facteur arrive bien vite dans une matinée courte ; car ma sœur se lève tard. Tout cela est assez ennuyeux. Je pense à toi ; mais tu es si loin !

Hier j’ai traîné au soleil le long du Chemin des Dames, route creuse, et des moissons autour. Mais il y a des coins troubles et même dangereux ; une broussaille impénétrable ; des herbes aussi hautes que moi. Je me trouve tout cuit de soleil et les mains noires. Mais je crois pourtant que tu m’aimes. Ton cœur, je le connais bien ; il ne s’arrête pas aux petites choses. Et moi, je t’adore ! Je te vois sur le bateau, pêchant, ou rêvant. J’espère que tes ennuis de métier ne te suivent pas jusque-là. Tu n’as pas le droit de t’inquiéter quand je suis si loin, et que nous ne pouvons pas en raisonner tous les deux. J’aime ta forte tête et ton courage. J’y pense délicieusement. L’année tourne. Les beaux temps reviendront. Naturellement la santé de ton ami est parfaite ; je te dis cela. Je t’en souhaite autant. Et toi aussi tu me dois conserver cette chair ferme et souple. Je t’adore, je te prends toute, je me perds en toi.

Ton Dick à toi.

# 27 août 1928

NAF 14231/281

Lundi. Amour à moi, me voilà rentré à Paris. J’adore ta lettre quoi qu’elle gronde un peu ; mais je sens que ton cœur parle. Ne crois pas que je sois si tranquille que tu dis. À moi aussi il me faut le tendre enlacement et le regard de tes beaux yeux. De loin la tristesse vient. Je la chasse ; mais elle n’est jamais loin. Je voudrais tant que tu sois heureuse et que tu te fies à mon cœur. Mais l’amour n’est jamais tranquille. Enfin les beaux jours passent. Le séjour à Paissy fut noir et blanc mélangé. Mais le plus clair c’est la joie de la vieille amie et de ma sœur. Seulement il y a des moments creux où le cœur est inquiet. Car je me dis toujours que les mouvements passionnés ne sont pas loin ; je sais que tu es une forte tête ; mais cela remue tout de même dedans. Je t’adore ainsi. Je baise longuement tes mains pour cette amitié que tu me gardes et qui assure l’amour. Mais au fond il n’y a que l’amour qui compte. J’ai fait huit vers d’un sonnet pour le *Platon* mais cela ne me plaît guère. Je perfectionnerai. C’est moins facile que de chanter nos folles amours ! Je te prends toute et je te berce ma chérie à moi, mon adorée. Ton Dick à toi.

# 30 août 1928

NAF 14231/223

Le 30 jeudi

[En marge :] Lis cela pour rire de ton Dick ! Voir p.4[[8]](#footnote-8)

Mon amour adoré, j’allais répondre à ta douce lettre, quand je m’aperçois qu’elle est datée du 24. Comment se fait-il que lundi en revenant de Paissy je ne l’ai pas trouvée ? Et tu m’annonces ton arrivée ici pour le dimanche qui suit, alors le 26 ! Je suis navré pour ce retard. Je t’aurais vue certainement aujourd’hui à déjeuner, et sans doute même mardi ou mercredi ! Il faut encore que tu me pardonnes ! Et pourtant je ne suis pas cause de ce retard de la poste.

Plus je relis et plus je vois que tu es à Paris depuis quatre jours. Je me désole, et çà ne sert à rien. Il est près de midi. Il est trop tard pour t’avertir de venir déjeuner. Aussi je ne croyais pas que ton congé allait finir si vite. Et j’étais bien loin de croire aussi que tu aurais des embêtements là-bas, des deux côtés. Ton oncle triste et ta tante excitée. Voilà ce qu’on appelle du repos.

Il faudrait que j’aie un moyen, une autre fois, de t’avertir rue Royale. Aujourd’hui c’est trop tard. Je ne puis revenir avant samedi ; et je sens bien (c’est trop naturel) que tu as de l’humeur contre moi ces jours-ci, ne recevant rien. Mais si. Tu as dû recevoir de là-bas une lettre écrite ici lundi. Quelle confusion de tout ! Mais enfin tu as dû comprendre que je n’avais pas eu ta lettre du 24 où tu m’annonçais ton retour. J’ai hâte de te revoir ! Tes beaux yeux me manquent trop.

Je ne vois pas mieux que de te dire à samedi (après-demain) midi et demie à la brasserie. S’il y a empêchement un mot ici pour samedi matin. Mais je t’en supplie ne me punis pas de toutes ces erreurs. Je ne peux pas supporter que tu sois irritée contre moi. Comme le temps va me paraître long d’ici à samedi, maintenant que je te sais tout près, que je sais que tu vas lire cette lettre dans notre petit nid… Mais je veux espérer encore en ton cœur que j’adore. J’y crois tellement !

Il a fallu cette mauvaise chance que je passe au lycée ce matin, que j’y perde le temps en conversations. Sans quoi j’aurais pu t’envoyer Mlle Jeanne, comme déjà une fois. Dire que j’aurais pu te voir lundi. Toutes ces plaintes ne servent à rien. Tu as déjà assez d’ennuis et il faut que moi aussi… Moi qui voudrais te consoler, et qui saurais si bien. Pardonne-moi tout çà et accours samedi à la Brasserie. Je bondis en y pensant. Je t’adore. Doux et longs baisers à toi toute, de ton homme, de ton Dick à toi.

D.

[p.4] Jeudi 30 3h.

Mon bel amour blond. Tu vois si j’étais fou. Heureusement j’ai eu l’idée de regarder la date de la poste sur ton enveloppe. **28**. Donc… Et j’ai couru chez ta concierge, m’assurer que tu n’étais pas rentrée. Et je t’adore. Et je t’envoie cette lettre à Morgat, où peut-être elle ne te trouvera plus. Tendres baisers.

Si tu lis cette lettre à temps, lundi à midi et demie à la Brasserie.

Ton Dick qui t’adore,

D.

# 4 septembre 1928

NAF 14231/282

[~~1909~~ GL]

Mardi 11h

Chérie, je demande pardon pour une scène ridicule. Il ne s’agit pas de savoir si ta décision me plaît, mais comment je peux la rendre moins pénible, et, encore une fois mener à bonne fin les bêtises que je te fais faire quelquefois. Tout le pouvoir que j’ai d’être méchant avec toi, je l’ai usé. Conviens que ce n’est pas beaucoup. Enfin je t’aime.

Ton Dick.

À vendredi.

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/285

[Septembre 1928 GL]

Mardi.

Mon bel amour pardonne à ton Dick. Ces temps-ci sont des temps de carême. J’en profite pour rédiger un assez long article pour *Pelman* (les Pelmanistes[[9]](#footnote-9)) qui sera bien payé. Mais enfin ces temps ne dureront pas toujours. Je rentre jeudi et je t’offre de déjeuner avec toi samedi. Si tu peux le faire avant ton départ pour Kérigou ! Mais je pense que si tu pars avant le dimanche tu partiras vendredi soir. SI le départ est reculé de huit jours… Je t’adore. Tout ce que tu feras sera bien. J’ai encore une provision de bonheur suffisante depuis cette merveilleuse nuit… En tous cas, si tu voyages, mon cher amour, sache bien que les nuits et les matinées sont plus que fraîches. Mais après cela le soleil brûle comme en août. Naturellement je peins à bras raccourcis et j’ai les mains toutes noires.

Plus d’une fois Platon penchait son front auguste

Sur la foule frivole aux ramages d’oiseaux,

Songeant à gouverner, selon les grands fuseaux

Des Parques, le berger qui chante sous l’arbuste.

Toujours il revenait, car en son large buste

Le sang des rois circule en ses larges réseaux,

A vouloir, comme on fait des flûtes de roseaux,

Sagesse à qui n’a pas mérité d’être juste...

Ce n’est pas fameux, et il manque six vers. Mais c’est temps de carême. Je t’adore, ma souple, ma longue, ma belle caresse. Si tu m’aimes, mets-moi un mot pour samedi matin rue de Rennes, où tu me diras ce que je dois faire. Oh ! tes beaux yeux chéris ! Je les baise tendrement. Tu es ma joie et mon soleil. Je t’aime et te prends toute. Ton Dick à toi.

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/286

Lundi. Tendre amour, je regarde avec mélancolie deux peintures qui ne me plaisent pas trop. Hier c’était la mer sauvage. Trop difficile. Je pense à bien des choses, dont tu es le centre. Je te voudrais heureuse là-bas ma jolie. Je t’adore.

Vers le 12 tu pourras m’écrire un petit mot à Paris pour que je sache quelque chose de toi. Je suppose que tu es à Kérigou et je me risque à t’y écrire. Hélas ! Je pense tout le temps à des bonheurs si réels, et à d’autres bonheurs possibles. Mais il faut jouir de ce qu’on a. Écris-moi pour me dire quand tu rentreras ! Ma beauté chérie ! Je baise tes mains charmantes qui savent si bien inventer. Je te voudrais devant cette mer, qui est houleuse, sous ce ciel capricieux. Je t’adore. La mer me fait penser à tes beaux beaux yeux… tu sais. Mille baisers. Je t’adore.

Ton Dick à toi.

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/287

Mercredi.

Tu sais que je t’aime. Tu en as les preuves les plus sûres. Et c’est à ces moments délicieux que je pense tout le temps.

Je suis anxieux ; je crains de te perdre par quelque mouvement d’humeur. Je t’en supplie ne me juge pas selon l’apparence, mais selon ton cœur. Je suis de nouveau garde-malade, et je ne sais plus que faire quelquefois pour m’échapper. Je fais ce que je peux, et je pense tendrement à toi, ma chérie. Le temps manquait ce matin ; et j’ai tellement peur de te fâcher. C’est pourquoi j’ai donné mardi comme un jour assuré. Toutes les autres combinaisons seraient improvisées, et ce n’est pas facile. On paye bien cher par ces soucis-là des instants de parfait bonheur. Du reste ce n’est pas trop cher. Enfin je ne sais plus que dire. Quelquefois je crois voir en toi une colère redoutable. Cette lettre sera-t-elle bien reçue. Je te supplie d’être douce avec ton ami qui t’adore.

Dick.

# ???

NAF 14231/288

Le Vésinet Samedi matin.

Ma chérie quels ennuis ! Hier à 1h ½ j’ai essayé de te téléphoner ; je n’ai pu avoir que la femme de chambre. Aujourd’hui je mettrai cette lettre moi-même en entrant au lycée à 2h ½. Je serai conduit d’ici en auto et ramené ici. C’est le médecin qui conseille la reprise du travail dans ces conditions (pour changer dit-il les idées). La guérison est en bonne voie ; croûtes floconneuses pâles et peau nouvelle ; mais la démangeaison est bien pénible, et sous ce rapport il n’y a guère de progrès.

Lundi même chose, et mardi et mercredi, c’est-à-dire auto directe aller et retour. Au reste je suis comme un blessé avec son pansement. Je ne désire pas grand-chose. Mais en revanche je pense avec ivresse que peut-être vendredi je prendrai mon train etc. Je ferai ma conférence à Sévigné, et ensuite brasserie. Cher projet ! Mais j’en avais fait de pareils pour lundi !

Ce n’est pas ma faute et pardonne à ton pauvre Dick qui va se distraire à travailler un peu. J’essaierai de te téléphoner dimanche ou mardi. Je ne sais. La moindre chose fait des scènes pénibles, en dépit de la liberté laissée. Tout çà est triste mais je vois un prochain avenir meilleur. Tendres baisers de ton homme qui t’adore.

Ton ALAIN et ton Dick.

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/289

Vendredi.

Mon cher mon tendre amour !Je prévoyais bien qu’il faudrait revenir à ce beau pays pour une huitaine. Chaleur admirable. Mon rhume est cuit. Mais tout cela ne m’intéresse pas beaucoup. Je suis encore sous le charme. Il me semble que je touche ton long corps des pieds à la tête. Tant que cette volupté est sur ma peau, je ne puis pas imaginer que tu aies de l’humeur contre moi. Voilà comme je suis. C’est pourquoi je ne pense guère à l’Amérique ; et même j’espère bien que tu ne vas pas repartir vers ce pays-ci avant de m’avoir donné de nouveau tes beaux yeux et tout !...

J’ai revu les huit vers. Il en reste six à faire ; mais je n’y ai pas encore travaillé beaucoup. Un de ces jours ce sera fait. Je suis si content que cela te plaise, mon amour ! J’aimais aussi pendant notre dîner de camarades, sentir ta main sur mon épaule. Tant d’amitié avec l’amour le plus délicieux ! C’est bien plus que je ne mérite ! Mais cela je m’en moque. Et je t’adore. Et je t’envoie mes baisers les plus fous de ton Dick.

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/290

Samedi [fin septembre 1928 GL]

Tendre amie (mais tu sais que c’est de l’amour) je ne veux pas t’ennuyer de lamentations. Je veux rêver la tête sur ton épaule. Les embêtements pleuvent. Au lycée 90 élèves, 4 heures supplémentaires (payées). J’ai décidé d’essayer (en supprimant un des cours de Sévigné) au lieu de m’en aller purement et simplement. Ta lettre massue ne me fait pas changer d’avis ; le principe de l’embêtement est bon. J’arrivais ce matin avec des habits neufs et une mauvaise douleur à l’épaule (tu la connais). Mais l’espérance et la joie me guérissaient déjà. Présentement je dois me porter tout seul. C’est toujours ainsi que les choses arrivent. Et sans mes délicieux repos, alors quoi ? Tu n’imagines pas que l’autre vie pourra aller sans consolation ? Mais j’écarte toute vue d’avenir ; je m’en tiens à mon métier de cheval de fiacre. Malheureusement la vaine gloire ne me touche pas beaucoup. J’étais heureux de tout çà pour toi, comme toi tu étais fière d’être quelqu’un. Présentement c’est le désert. Tu ne m’as pas jugé équitablement. L’absence est terrible. À un moment tu croyais être aimée ! Si tu le croyais encore, hésiterais-tu à pardonner ? J’ai fait ce que j’ai pu ; étant donné que je n’avouais pas et que je ne rompais pas, quel prétexte trouver ? Il y a une santé faible en jeu, et qui se guérit à miracle sur l’Océan. Tu le dis bien, ce jeu est dangereux. Mais il fallait bien le jouer. Tu ne m’as jamais vu libre, ni disposé à tout casser. Hélas ! Tout fut toujours provisoire entre nous deux. Le charme de présence agissait irrésistiblement. Mais cette fois tu fuis. Et je ne suis pas disposé aujourd’hui à forcer ta porte, ni à attendre une heure à la brasserie. Si tu ne m’avais rien écrit, peut-être aurais-je pris ce parti peu brillant. Mon orgueil n’a rien à voir ici. Si tu aimais ailleurs tout serait réglé en un instant, par un respect de ta liberté comme tu dis, et puis parce que je sais bien que ton amour, qui fait mes délices et me console de tout, est un miracle dont je dois remercier la destinée, sans aucun reproche jamais. Mais si c’était ainsi, tout serait autre ; je ne t’aurais point vue heureuse comme tu étais ; J’aurais senti le moindre refroidissement. Donc, ce n’est pas cela ; c’est un coup de tête et d’orgueil (parce que tu as douté de mon cœur) ; et cela n’en est pas plus rassurant ; car tu ne sauras pas revenir ; et moi comment ferai-je pour obtenir pardon ? Le mauvais sort veut que ce travail inusité me plonge dans l’abrutissement et l’immobilité ; c’est ce qui va arriver je crois. Et les jours qui passeront casseront tout. Si tu étais heureuse, ou seulement contente, il me semble que je porterais mieux tout çà. Au reste je n’ai que ce que je mérite, et c’est le fruit d’une vie menée au hasard ; et même j’ai eu ces années-ci de toi ma blonde chérie une récompense inespérée. Je vivais de cela. Il faudra vivre autrement. Pardonne-moi. J’ai trop de choses dans la tête pour avoir une vue distincte. Je t’écris sans chercher. Je veux que tu saches bien que je t’aime. Qui sait ? Si j’avais fait encore de beaux vers ; mais les choses se sont mal arrangées. J’ai eu à peine le loisir d’écrire, à cause d’autres travaux ; je me suis fié à toi ; je me suis dit que tout s’arrangerait ; que je saurais bien plaider devant tes beaux yeux. Une seule chose m’inquiétait, que tu eusses rendez-vous ou affaire aujourd’hui samedi. L’humeur alors retomberait sur moi. Mais lundi ? Comment peux-tu, toi, me faire de la peine ? Comment le peux-tu sans t’en faire à toi-même ? Et me pardonneras-tu cette peine-là ? Voilà la question. Dès que tu auras gâché un espoir ou deux, tu viendras à ne plus pouvoir me voir. Et comment faire ? Je sais bien que tu n’écriras pas ; et mes jambes iront-elles de ton côté ? Elles ne pourront pas ; elles tremblent de peur. Et nous voilà jolis ! Ma pauvre amie, mon cher amour, j’essaie de rire et je ne peux pas. Il faut ajourner, calmer, éteindre la pensée. Dormir ! Hélas comment ? Naturellement je n’aimerais pas te faire pitié. Mais enfin pense donc ! Si cela était un mauvais rêve ? Si tu avais la charité de me donner un rendez-vous d’amitié ? Mais ce n’est pas sérieux ; tu sais très bien que ce sera amour ou rien. L’amitié pardonnerait bien aisément. Moi je suis à toi. Et cela ne cessera point. Je me suis trop enivré ; tu le sais pourtant. Le dur cœur était tout à fait attendri. Il t’adore, et tu n’y peux rien. Même si tu ne réponds pas je t’embêterai encore de mes lettres… Je finis. Je vais solitaire au restaurant de l’Étoile ; j’y serai solitaire lundi soir à 7h ½. Je serai chez moi lundi matin à 10h (petite chance) et lundi soir de 5h à 7h ½. Je serai libre aussi mardi soir. Pour le matin et la journée je ne puis savoir, car l’emploi du temps n’est pas encore fixé, hors lundi après-midi. Quelle classe, et sans espoir. Mais enfin écoute. Souviens-toi que je t’ai accompagnée chez Drecoll un matin qu’il pleuvait, et que nous étions comme frère et sœur et bien mieux. Je te défie d’oublier tout çà ! Raisonner n’y fera rien… Moi je dis : notre amour au-dessus de tout. Et je ne changerai point. *Ton* Dick qui t’adore toujours pareil !! (comme tu disais).

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/292

Vendredi 2h15.

Tendre amie. Je viens d’aller voir rue de Varenne. Un peu trop tôt. Je vais y retourner. Mais je pense que tu déjeunais avec ton oncle et que tu ne reviendras pas ici tout de suite. Je n’ai rien su hier au 146 où je suis passé à 6h. Alors il me semble que je te perds et cela me casse les jambes. Mais je comprends bien que tu as autre chose à faire et à penser. Si je ne te trouve point cette fois j’attendrai un mot. Je suis de service demain jusqu’à midi au moins ; puis je déjeune rue Monge ; en partant à la campagne je puis passer rue de Varenne si j’ai un mot demain chez moi. Ce serait pour 2h après midi. Si ce n’est pas possible je serai libre lundi toute la journée (sauf Sévigné de 5h à 6h). Mais alors préviens-moi demain. Je passerai chez moi à 1h ½ après le travail. Pardon de t’embarrasser de tout cela ; Je voudrais te voir ; et pourtant je sens bien que me voir ne peut que raviver ton chagrin, après ces terribles moments. Aussi je n’insiste pas beaucoup ; ne te force pas. Livre-toi aux occupations et travaux ; essaie de vivre. Pour moi je travaille par force et cela m’est utile, car j’étais plus qu’accablé. Tu as reçu une lettre de moi (au 146) où je te disais je ne sais plus quoi. Tu sais que je pense à toi sans cesse ; je serais bien malheureux si tu en doutais un seul moment. Toujours ton Dick.

# Septembre 1928 ?

NAF 14231/295

Mercredi.

Si tu sens cette petite angoisse continuelle, et même pendant le sommeil, je te plains, mon cher amour. Mais non. Toi tu n’as pas de torts ; et tout dépend de toi. Tu n’as qu’à écrire un petit mot ; je rentre tel jour ; et tout est effacé. Mais moi j’attends, et c’est bien fait pour moi.

Hier soir je traînais vers 7h dans les parages de la rue de Rennes, croyant parfois te reconnaître… en dépit de la vraisemblance.

Je t’adore, et voilà tout. Et tu n’y changeras rien…

Le voudrais-tu…

Un grand baiser.

Je ne veux pas t’ennuyer.

Sens seulement la profonde tendresse de ton Dick.

# 1928

NAF 14231/296

Lundi 10h ½ dans un train qui remue. (C’est une charrette de Soissons à Fismes. J’approche de Ciry Salsogne). Je vois si bien ton charmant visage que j’adore, cet air décidé, ces beaux yeux si tendres qui font contraste lorsqu’ils daignent regarder !

Tâche d’avoir le n° d’*Europe* spécial sur Tolstoï. Il y a du Romain Rolland, et aussi une *Anna Karénine* qui a la prétention de te plaire (nouveaux points d’exclamation). Aussi de très beaux articles biographiques.

Je pense à Ciry et aux choses qui s’y décidèrent. Je m’en félicite encore !! (Nouveaux points d’exclamation).

Et puis je t’adore, et puis à mercredi 8h25 soir et mille baisers de ton Dick.

# 17 septembre 1928[[10]](#footnote-10)

NAF 14231/253-254

Pardonne-moi, tendre Amour Blond. Je trouve ce moyen de te suivre jusqu’au bout de la terre si tu y vas comme j’espère. Je ne veux point aller m’informer ; j’ai trop peur d’être reçu à moitié bien (ou plutôt de ne pas te trouver chez toi). Sache bien que je ne pense qu’à toi, et que j’ai le cœur triste. Mais je veux tout de même que ce petit mot te suive en Bretagne et t’y souhaite bienvenue. N’oublie pas que je serai rentré pour l’autre mardi. Ne va pas m’oublier ; ne refais pas le coup de foudre. Hélas ! Hélas ! Je suis ton pauvre vieux Dick qui n’a fait que des bêtises et qui contrarie toujours son propre cœur. Mais je sais que je t’adore.

Je loue ce beau temps. Tu feras un beau voyage. Ne te moque pas de moi, cela est trop triste. Je fais ce que je peux. Et ne pousse pas non plus au noir. J’ai une boîte de couleurs étonnante (100 frs.) qui me permettra d’effacer la tache de ta rade de Brest (le tableau d’Ami). Je pense et penserai sans cesse à tout cela et à toi et je serai un très bon Dick qui t’embrasse tendrement, s’il te plaît ?

Ton Dick à toi.

# 1929

25 juin 1929

*extrait de la lettre du mardi soir 25 juin 1929* : « Tu trouveras sur une carte des vers. Aujourd’hui était un jour sombre, sans travail. J’ai dû me commander d’écrire des vers, et je viens de te les copier. C’est une espèce de remède. Mais cela sent encore l’obligation qu’on se donne. »

*extrait de la lettre du mardi soir 25 juin 1929* : « Tu trouveras sur une carte des vers. Aujourd’hui était un jour sombre, sans travail. J’ai dû me commander d’écrire des vers, et je viens de te les copier. C’est une espèce de remède. Mais cela sent encore l’obligation qu’on se donne. »

« Le jour où tu m’as écrit que tu relisais sans fin quelques vers (*À Gabrielle*) j’ai senti une prise sur toi aussi puissante qu’un baiser, plus peut-être. Du moment que tu sentais directement tout mon cœur je ne craignais plus rien ni personne, je veux dire que tout ce qui peut être sauvé sera sauvé. Et cela est doux. Sois pas malheureux. Non, je ne serai pas malheureux, si c’est ainsi que tu l’entends. Les souffrances de la jalousie sont basses ; elles ne me sont pas naturelles. L’orgueil n’y est pas engagé. » (8 septembre 1929)

4 Septembre 1929

Paissy, Mercredi 4 septembre 1929

Chère et précieuse amie, plus précieuses que tout ! Me voici encore un matin dans ce jardin frais, afin de lutter de vitesse avec le facteur. Remarque que je suis toujours dans ce néant de toute nouvelle ; et ce n’est nullement ta faute puisque ma première réponse est partie au bateau de Mercredi dernier. Nous sommes dans des conditions terribles. Peut-être as-tu renoncé à toute lutte, à toute solution quelconque, t’abandonnant au sort ? Comment savoir ? Chaque jour est nouveau ; tu es dans un monde nouveau. Tu inventes sans cesse. Tu peux te guérir par le néant de nouvelles et mes lettres viendront comme des journaux de l’an passé. Peut-être ! Toutefois je lutterai jusqu’au bout. Et ne te raidis pas. Je sais que tu liras ces pages serrées et innombrables quoique ce soit terrible pour ta tête. Tu dois finalement savoir ce que je cherche et ce que je veux sauver. Quel je suis ? Je ne le sais guère. Mais il y a deux choses. D’abord un sentiment grand comme le monde, tumultueux, enivrant, illuminé de souvenirs comme les rois n’en ont pas ; ça ne peut pas changer. Tu en as la preuve par nos premiers malheurs, cette séparation, cet océan. Et puis il y a le plus tendre des amis, un frère aîné, un homme qui connaît son âge, les difficultés de la vie, les lois réelles des êtres, et mieux que tout (croit-il) ta nature merveilleuse et redoutable. (Quand tu dis de toi : *elle n’en vaut pas la peine*, tu me dis la chose la plus douloureuse). Celui-là tu admettras bien que son dévouement est une chose rare et qu’il vaut la peine de rester en contact intime avec ses pensées. En tous cas tu dois l’essayer. (Quand même tu te trouverais à ton tour aux prises avec la jalousie d’un autre ,tu dois essayer ; tu le peux sans mentir. Mes lettres là-dessus ne te laissent aucun doute ; je ne suis point un rusé qui veut prendre une revanche, rattraper quelque chose du paradis de l’amour sensuel. Cette supposition est absurde. À cette distance immense qui rend impossible la surprise, qui fait que l’attendrissement se perd s’il veut en pensées à jamais ignorées, il me semble que tu peux jurer à tout homme, dans n’importe quelle condition imposée, tout ce qui te paraît rendre une vie possible pour toi. J’ai tout passé en revue ; tu peux le deviner ; j’ai fait toutes les suppositions ; toutes tes décisions sont sacrées pour ton ami, pour ton Alain. Il y en a une que je supplie à genoux d’écarter, ou tout au moins d’ajourner, c’est un refus total de tout. La tête forte qui a médité le départ ‘Et ce que tu peux en souffrir ! Mais n’importe !Tu marchais.) cette forte tête est bien capable d’avoir écrit en une fois tout, le meilleur et le pire et depuis de détruire tout sans lire. En ce cas je suis perdu. « Tout ce que j’ai d’esprit je l’emploie jour et nuit à gagner un peu de temps, à passer à travers un obstacle immense et sans forme, à t’apaiser (même à l’égard de toi-même ; car c’est ta dureté pour toi-même que je crains). Peut-être je suis entièrement à côté. Mais comprends cet isolement misérable. Tu ne peux pas avoir changé en un jour au point d’être autre. Mais tu peux, cherchant le moin­dre mal pour toi et même pour moi, te tromper aussi absolument sur ce que je pense. – Donc cet ami, ce nouvel Alain, brûlé par le malheur, je sais ce que c’est (je ne pouvais le prévoir) c’est un poète ; c’est ton poète, pour toi seule. Je l’ai su définitivement en venant ici en auto lundi avec les M. et un chauffeur ivre. Nous volions sur la montagne ; état délicieux ; il me semblait que nos malheurs n’étaient qu’un rêve ; je méprisais le piège des choses, je laissais ma vie aller comme elle pourrait. En cet état, peut-être vingt poèmes s’esquissaient en un chant enivrant, mais non encore fixé par des mots. La terre était bien petite ; j’étais près de toi. Gué­­ri à jamais, et néanmoins le même ; fou et sage. Heureux ! Tu com­prends cela puisque j’ai vu dans tes lettres que quelques vers, « absence mon cher être... » t’ont été sans fin une sorte de pensées douces, supportables, peut-être enivrantes, à coup sûr tout à fait étrangères aux nécessités de la vie, aux esclavages, aux projets, aux ambitions, aux décisions, à tout ce qui se forme en toi de jour en jour, te pétrit, te meurtrit, te durcit, te change. Aussitôt me voilà dans un nuit sans sommeil, fixant d’abord les plus courts poèmes, en esquissant d’autres. Heureux ! Oui ! Par toi seule, pour toi seule (Je ne garde pas même copie, ni souvenir. Oh ! Si j’avais seulement le plus petit espoir que nous relirons ces choses ensemble ! Si jamais à nous deux nous faisions imprimer un unique exemplaire destiné à dormir avec toi dans la paix dernière, bien plus tard. Si tu veux en trois lignes dire oui à ce projet mystique, alors tout est dit. Un nouveau génie s’éveille ; je puis tout apprendre, tout approuver, tout pardonner, tout adorer. Tout ! C’est la seule solution pour nos âmes orgueilleuses. Ainsi deux poèmes sont partis vers l’océan et vers toi.. Tu le sens, tu sais lire mes vers ; l’obscurité, le sens caché (même pour moi) le tourbillon égal à la nature des choses qui nous roulent comme des brins de paille, tout cela tu dois t’en nourrir et arriver par là à cette même pensée au-dessus de tout, à ce sentiment merveilleux qui sauve tout, absolument tout, même les ivresses les plus dangereuses, et qui cessent alors d’être dangereuses. Je puis tout dire, et tout oser, sans rien oser, sans rien blesser. Maintenant quoique la plume volât, je n’ai pu tout dire, je n’ai pu dire tout notre poème en deux sonnets.. Il y a, je m’en souviens encore, du désespoir et une touche peut-être indiscrète. La suite mettra tout en place. Tout sera paradis (je pense au vers de Pétrarque que je te citais : *Non, non vous ne me verrez point changer, beaux yeux qui m‘avez appris à aimer !*) Mais il y faut du temps. J’implore en prose, du temps, n’importe comment, la certitude que tu liras d’un cœur délivré .....

dit : « J’ai eu ça. Ce n’est pas peu. ». Mais pense que tu auras plus beau, et tout ensemble. Je le sais. Si tu le sais aussi, rien n’importe. Il n’y a plus d’âges ni de trahisons ni de surprises ni de malheurs. J’ai su et je sais que tu es assez grande pour vivre avec moi cette autre vie, équivalent absolu des plus divins instants de l’autre, celle qui n’est plus. Ne dis pas non ; je dis pas qu’elle n’en vaut pas la peine. Le poème te dira qu’elle en vaut la peine ; elle, c’est toi, et c’est aussi moi. Tu comprends que je joue cette chance, dans ce noir ! Oui il faut encore une fois que j’ai gagné, comme tu disais ; mais sans les nouvelles anxiétés, sans le recommencement de l’amertume, sans la menace du désespoir. Certes tout cela tu dois le lire en ces deux sonnets sauvages, lancés à l’aventure. (Si tu les joins aux quelques vers à Gabrielle et à ce que j’appelle le poème oublié : « Long serpent de lait ... ». Ils t’arriveront, je pense, avec cette lettre. Cette lettre est pour que tu ne dises point ceci, que je suis tout, près de tes lèvres, en notre abîme d’amertume, en notre enfer. Voici ce que je crains d’entendre : « Je suis lasse ; mes pensée me font mal ; j’arrive par l’entraînement extérieur, par la nouveauté, par le mouvement, par la vanité, par l’ivresse, par la fatigue, à supprimer toutes mes pensées. Je ne suis plus Gabrielle, je ne suis plus rien qu’une femme frivole, un *mannequin* frivole (souviens-toi !). Je vis comme toutes ces pauvres filles. On m’envie, on me loue, et voilà mon bonheur. Torpeur. Demi-sommeil. Refus de juger, de se juger, de me juger. Assez ! Tu m’as entraînée à une vie qui n’était point faite pour moi. Je suis la Frivolité, la Couture, Diamants, fard, élégance, formules, politesses, galanterie, fantaisie, incohérence, âme d’auto et d’avion. J’arrive à une sorte d’insensibilité, de chloroforme, comme ceux qui se livrent aux stupéfiants. La moindre pensée, que tu crois douce, me fait mal parce qu’elle m’éveille. Pitié ! Mais non ; je ne veux point pitié. Ni pitié ni pardon ni amitié ni rien ; c’est l’homme râpé, l’homme au vieux chapeau, l’homme de la brasserie, l’homme de lettres, l’intelligent et le brillant et l’ignoré Alain n’est plus, ne doit plus être qu’une ombre parmi cette foule d’ombres que j’ignore, ombre moi-même. »Tu trouveras ici un écho au moins de quelque chose en toi. Je le comprendrais ; ce serait comme si, (vrai fils de mon père) je m’étourdissais de boire, trouvant tout passable en un rêve trouble. Et chacun se saoule à sa manière et finit comme il peut. De cela nous sommes capables l’un et l’autre. Et de quoi ne sommes-nous pas capables ? Mais en toute notre infernale vie, si mêlée, hélas, je te demande de me pardonner de n’avoir pas été un dieu ; si quelqu’un fut incohérent ... J’ai tout mérité, mai en toute cette vie il se montrait à des instants divins quelque chose de grand qui sauvait tout. Cela signifiait quelque chose. Nous avons traversé cœur à cœur la guerre, et une autre épreuve, la mort de Renée, mire ; et même ton ascension, beau papillon de luxe, ce fut une grande chose qui est à nous deux. Or tu m’as dit cent fois, ce qui fut sera toujours. Donc il faut sauver tout ; la main dans la main nous le pouvons. Mais j’ai touché un point douloureux : ce qui fut sera toujours. « Non contente de mettre l’océan entre nous, j’y ai mis l’irréparable ». Ce qui rend la situation terrible, ce qui explique­rait ton discours (que j’invente plus haut) c’est que pour la première fois depuis que tu me connais tu as fait une faute. Ce n’est pas moi qui l’appelle ainsi, c’est toi. Moi j’ignore et je ne veux pas savoir ; je ne juge pas ; et cela m’est plus facile que tu ne crois. Toi, si ferme en toi-même, si fière de ta nature nette et transparente, comment peux-tu supporter de déchoir à tes yeux ? Cette idée, que tu exprimais dans ta terrible lettre, est ce qui m’a frappé au cœur. Je me suis dit : «  Elle ne voudra ni pardon ni amitié ; elle se moquera de tout etc. » d’où le discours que j’inventais plus haut. Or je t‘ai dit là-dessus tout ce qu’on peut dire ; j’ai confessé et jugé mes propres fautes. J’espère effacer en toi-même cette idée de diminution, d’humiliation devant toi-même. Je veux te donner l’espoir enthousiaste. Et le moyen est de retracer la partie terrestre du bonheur. C’est fait. De toute façon c’était fait par la séparation ; cela devait être par les années. C’est très dur ; mais il le faut, et tu n’es pas coupable. Nous sommes dans ce tourbillon de Nature. Ici je suis presque sûr de t’avoir empoigné aux cheveux et de te ramnener à la surface.

Encore à dire sur ce sujet pénible. Pardonne-moi ; un peu de patience encore. Remarque que sur tout cela tu ne me diras jamais que ce que tu voudras ; il y aune pudeur que je comprends. Et moi-même je n’y touche qu’en tremblant. Il se peut que tu offres en sacrifice, que tu aies pris ce parti d’offrir en sacrifice (on peut aimer à offrir, et se réjouir de sacrifier beaucoup) justement tout bonheur secret et pur, toute grande amitié, toute poésie ; soit d’enthousiasme, soit par justice ou loyauté, ne jugeant pas possible de réserver, de garder, de refuser une belle partie de son être. Ici tout dépend de mille circonstances (je refuse même d’y penser) de la valeur d’un être du culte du respect de l’admiration qu’il mérite ou qu’il montre (Vela c’est l’enfer mour moi, c’est la porte d’enfer) mais je comprends qu’il y a des moments du sentiment où plus c’est dur et cruel, plus il faut se hâter de tout donner ; et cela peut être un beau suicide, ou même une renaissance. Terrible alors, terrible sort de celui qui fut tout pour toi. C’est comme s’il était mort, c’est même pire. Ici je me heurte comme dans un cachot. Mais encore je plaide (je veux jouer toute ma chance). La vie commune (que les hasards nous ont interdite) porte son danger en elle ; tout le monde le sait et le constate. Ressources, grandeur, il en faut ; en a-t-on jamais assez ? A-t-on deux chances de suite, du même ordre. Si cela t’arrive je dis tant mieux en pleurant sur moi. Je te dirai si j’osais ; attends six mois, un an avant de tout verser au même vase. Mais tu es imprudente et courageuse ; si tu veux risquer tout, tu risqueras tout, et c’est déjà fait et toutes mes lettres tombent dans le vide. Tu n’es plus pour moi que statue insensible ; tu ne m’entends même pas. Si cela est (o poésie, morte avant d’être née !) est-il humain d’espérer de toi une manœuvre de pitié, c’est-à-dire des lettres ménagées, espacées de plus en plus, d’inventer des obstacles, des événements, la fatigue et les soucis du métier, de me ramener doucement à nos souvenirs, de graduer une déception mortelle, de la rendre supportable, de fournir secours) à l’être orgueilleux fier sensible que tu connais bien ; de l’occuper de détails sans importance (sur ton métier, tes gains, tes projets, tes inventions, tes succès d’artiste). Vois comme en moins d’un mois déjà mes espérances se sont transformées, modérées. Il le faut bien, si tu le veux ; tout dépend de toi et si tu veux n’y rien pouvoir, tout est dit ; c’est le jugement dernier (mérité, cela je le sais ; c’est entendu). Si tu daignais seulement être habile, cela irait plus vite que nous ne croyons ; car, autant j’ai de ressort dès que je vois « Les yeux tournés vers moi qui me disent courage ! » autant dès que je pense qu’il n’y a point de remède je me sens me défaire, et descendre vers un état comparable à celui d’un malade, qui ne penserait plus que sommeil, engourdissement, tisane. Si tu m’aides seulement à descendre, tu t’enlèveras un remords (et sur le remords je n’ai point de doute ; tu ne peux pas être devenue absolument une autre). Au reste, si ce n’est pas ainsi, je le saurais avant que tu aies lu cette basse supplication (et la lettre à en-tête du *Terminus* qui dit la même chose) on n’y pensera  plus et on aura sauvé une amitié sublime. Si au contraire il a fallu cette plainte dans la nuit, pour te tirer du silence, cela même sera une préparation, une arche du sinistre escalier descendant. Quand tu m’enverras ce secours de pitié, je serai déjà au-dessous. Je prévois (autant qu’on peut prévoir l’anéantissement) que j’aurais à peine de ressort pour répondre (Et qui sait ? J’ai la vie dure !) Les immenses retards achèveront tout ; je serai dans l’état où l’on sent moins, anesthésié. Il y a plus d’une manière de vieillir. La poésie étant morte, il se peut alors que la musique me sauve. Mais j’écarte ces pensées ; il sera bien temps de les avoir si ... Que va-t-il arriver ? Que vais-je trouver samedi en rentrant. Une lettre ? Trop tôt, cela ne se peut. Une réponse par câble ? C’est si difficile dans tous les cas à rédiger. Le silence est ce que je prévois, et je n’en pourrais rien conclure ; ainsi je resterai dans mon rêve. Les soins de santé, la nécessité de sauver une vie en danger, et innocente (et qui serait sacrifiée), l’océan, la peinture, la poésie, me permettront d’attendre la fin de ce terrible mois (Les lettres suivront – même un cable à Jeanne suivrait. Mais je sens que je trouverai ici une petite résistance par souvenir ; aussi je n’y compte pas trop. C’est donc à la rentrée que vraiment je saurai le oui ou le non de mes nouvelles amours (amours de poète. Peut-être alors dirai-je, en te souriant encore, magicienne : « Tu m’as toué ? » Mais t’en vouloir ? Ça non ! Jamais ! « Non. Non, vous ne me verrez point changer ... » Et tu pourras te dire : « Je l’aimais comme il n’est pas permis d’aimer un homme terrestre ; mais je ne m’étais pas trompée ; il en était digne. Et tout restera grand et beau pour la châtelaine, en ces sentiers de Korn ar Hoat, de Trébéron, et même de ... (je ne puis l’écrire !) O lande fleurie ! Et oit fleur de lande, fleur de Bretagne, je te verrai toujours noble et fidèle et grande. Cela tu ne peux l’empêchera. Et le voudrais-tu ?

Je t’écrirai encore avant la date extrême, je le sens. Mais si c’est plus court et plus plat, songe que je suis médecin, que je dois ménager une vie qui chancelle et qui est sensible à tout, et que je ne dois pas user sans prudence d’une liberté qui est entière ; transition à ménager, même si l’avenir est beau pour le poète. Ne te cabre pas, terrible, ne dis pas qu’encore je recommence à poursuivre mes actions sans tenir compte de rien. La nécessité me tient, et tu sais maintenant ce que c’est. J’en conviens, la femme du poète aura le droit d’être jalouse, et même très jalouse dans l’ordre du sentiment pur, l’amour est plus strict que jamais. Nous allons à cet ordre supérieur ; nous sommes encore dans le passage ; tu ne l’as rien ordonné ; je répare mes désastres inférieurs, pour le mieux après cela j’irai selon ta chère volonté. Si cela était ! Si cela se pouvait ! je ne me mérite pas, mais j’arriverai à le mériter ; et entre temps je serai un très vieux gentlemen frère ou père. Cette seule pensée est douce comme une eau fraîche. Tu vois que je suis toujours ton Dick et ton Alain

Vendredi 7 septembre 1929

J’ai mis sous un autre pli la copie sur trois cartons d’un poème de 120 vers environ [***Heures*** 114 vers] qui m’épouvante de beauté. Tu as donc cette puissance sur moi de révéler un autre homme ! Miracle. Après cela comme un pâtre qui allume un feu, j’ai brûlé le premier manuscrit (brouillon).Ainsi le produit de ma vie totale va être livré au hasard des océans et c’est bien ainsi. Je vais finir par être presque heureux, à force de t’aimer d’une amitié si pure !

Une idée au sujet de ton poète (oh ! si tu m’acceptais !)

1° Dans le cas où un poème se trouverait perdu en chemin il ne faudrait point gémir. D’abord parce que je te réserve une étendue de poèmes sans fin. Ensuite parce que je puis toujours refaire à peu près un poème, et il ne s’agirait que d’attendre un peu.

2° Convenons qu’une enveloppe contenant un poème ne contiendra rien d’autre ; et je ferai alors une adresse plus typographique, comme j’ai fait ce matin. Tu peux hésiter avant d’ouvrir une lettre. Pour un poème, nopn. Du moins il me semble.

Il me semble que j’entends ton discours si naturel : « Il rêve ! Il est en dehors de tout. Il est bien heureux. Moi je me heurte à des difficultés de tout ordre ; je refoule des sentiments trop forts. J’essaie d’oublier et de faire ma vie. Il ne pense point à cela Lui, toujours Lui » ! Pardonne. Songe que je suis seul et sans indice depuis cette terrible lettre. Je vais à tâtons ; je vais au mieux pour toi et pour moi. Si tu pouvais, cachée dans le feuillage, suivre cette vie étrange d’un homme exilé du seul cœur qui existe pour lui. Scène d’hier. Je monte à la nouvelle Eglise avec les M. bons amis, sentimentaux comme des pigeons (bien vieux). Je ne sais comment lui, un peu en arrière d’elle, me dit : « J’aime ma femme depuis 49 ans ». Moi je réponds comme en un rêve : « J’aime la même femme depuis vingt ans, et cet amour n’a pas cessé un moment d’être contrarié ». Il me regarde. Là-dessus je m’avance avec eux sous la voûte neuve et je me mets à déclamer les 4 premiers vers du sonnet *Paissy*. Effet prodigieux d’émotion, je m’arrête et naturellement je refuse toute explication. Ils ont compris, je pense. Et bien ce que je disais comme en rêve, c’est toute notre histoire, ma si tendrement amie. Reprends ce cours des années ; jamais tu n’as cessé de sentir : « Impossible. Obstacles de tout genre ». Et moi je cueillais chaque moment (Souviens-toi) comme étant le dernier. Toi tu as eu dès le commencement plus de courage, et ensuite peut-être moins. Mais qu’importe ! À aucun moment, avant guerre (Les voyages, et d’autres drames d’ordre inférieur ; il y avait en ce temps-là une furie qui voulait tuer , etc.) Guerre (N’en parlons pas !) Après guerre (D’abord toi mourante et refusant ce monde. Et puis une longue suite de brouilles terribles, de supplications, de réconciliations difficiles et toujours armées (Cela te pend au nez...) à l’occasion de maladies, d’absences, de voyages. (Je refusais d’agir en monstre qui fauche tout ; tu m’approuvais). Ainsi jusqu’à maintenant, où l’amour est rendu impossible par deux ruptures éclatantes, presque mortelles, d’abord le paquebot noir, ensuite... (catastrophique j’apprends juste au retour d’un voyage où ma pensée était comme égarée ; je me fiais trop à ton cœur la t ? à souffrir et à pardonner). Après cela tout était par terre. Et non car ta lettre était peut-être la plus tendre que j’ai reçue. Mais... Tu sais maintenant assez à quel bord de l’abîme j’ai touché. D’ailleurs c’est mérité. (...) Je vais donc, avant de savoir quoi que ce soit, te dire ce qui est de moi, de nous. D’abord je me jure et je te jure n tout cas de ne jamais faire aucun mouvement pour te revoir jamais sans ta demande expresse. Ce qui écarte tout obstacle quelconque dans ta nouvelle vie quelle qu’elle puisse être. Ensuite je jure aussi de refuser toute curiosité (je me boucherai même les oreilles) concernant cette vie nouvelle. Et tu peux me croire ; tu sais ce que j’éprouve. – Jusqu’ici ce n’est pas grand chose. C’est le fait même, le fait terrible. Ensuite je promets (je sens que je pourrai, non pas tout de suite...) si tu le permets un jour d’être pour toi au grand jour le frère aîné, le père ou comme tu voudras, de façon que tous croient que ce fut toujours ainsi. À cela j’y arriverai par la poésie. Et toi aussi tu arriveras à cela (car tu n’y es pas, ô cœur orgueilleux, tourmenté, irrité) si tu veux lire mes poèmes à toi, qui d’eux-mêmes s’élèveront et nous mettront au niveau de l’amour pur et enivrant. (J’en aurai bien besoin, mais toi aussi, qui sait ? Car la vie est toujours difficile si elle reste par terre).Et là-dessus je défie le témoin le plus défiant. Il ne s’agit pas au point où nous en sommes de faire semblant ! Cela sera la vérité de nos deux cœurs. Je pressens qu’après ce mois passé (quand tu liras ceci) tu jugeras cela moins impossible, et peut-être même désirable

Dimanche8 septembre 1929

Ma tendre amie je réponds au cher câble que j’ai trouvé hier (...) Ne sois pas malheureux (Je suppose que tu pigeras aussi les termes de la réponse. Trésor sauvé, c’est-à-dire grand amour intact.. Toi-même tu as usé de cette expression dans ta lettre. (Cette lettre que j’ai malheureusement brûlée)). (...) Tu pleurais, tu t’abandonnais : maintenant existence de luxe, de vanité et de plaisir et de mouvement : cela me plaît. C’est le salut pour toi. C’est le travail rendu possible, c’est l’avenir assuré, la santé, la beauté. Cette pensée me console absolument ; il faut te mettre cela dans la tête. Il n’y a qu’une chose, tu le sais, qui grince pour moi diaboliquement, et nul n’y peut rien. Cela aussi devait être ; autrement rien n’était ; c’était exil et prison. Tu sais que je comprends cela. Tu sais que je n’y vois point d’injustice. Ce que je t’ai fait supporter par nécessité je le supporte à mon tour par nécessité ; telle que tu es, et si noble et généreuse et sûre amie que je sache que tu es, tu ne pouvais pas faire autrement. Un jour ou l’autre, par surprise, faiblesse, entraînement, ou même raison (comme mariage, etc.) tu devais y arriver. Je m’y attendais, sans y croire tout à fait. Cela ne change rien à l’avenir tel que je le voyais après ton départ. L’âge est inexorable. Donc j’ai beau retourner cela, je reviens toujours au même point sans jamais trace de blâme ni de mépris ni le moindre changement de mon cœur.

8 septembre 1929 : « il y a des heures pires ; le grand poème le dira assez. Sachant ce que tu es pour moi tu dois bien savoir qu’il y avait de quoi se tuer ou lentement mourir (Tu as voulu mourir autrefois mourir pour. Moins ? Cela ne se mesure pas). » - « Il me semblait que tu étais moi ; que je pouvais disposer de toi comme de mes bras et de mes jambes. Au fond je n’avais pas idée qu’un mal quelconque pût jamais me venir de toi. Peut-être ai-je finalement raison. Un mal ne m’est point venu de toi. Toi, au fond toute bonne toujours (sois pas malheureux) et le reste appartient pour une part à des forces qui nous tiennent tous (Dans *Heures* tu auras tout le temps de creuser cette idée consolante) et pour une part à mes fautes, c’est-à-dire à un insolent orgueil, à une témérité folle, dont la seule excuse est que je jouais ma vie. Et j’ai perdu. Mais je n’ai même pas perdu. »

« Le jour où tu m’as écrit que tu relisais sans fin quelques vers (*À Gabrielle*) j’ai senti une prise sur toi aussi puissante qu’un baiser, plus peut-être. Du moment que tu sentais directement tout mon cœur je ne craignais plus rien ni personne, je veux dire que tout ce qui peut être sauvé sera sauvé. Et cela est doux. Sois pas malheureux. Non, je ne serai pas malheureux, si c’est ainsi que tu l’entends. Les souffrances de la jalousie sont basses ; elles ne me sont pas naturelles. L’orgueil n’y est pas engagé. » (8 septembre 1929)

15 septembre 1929

En haut de Paissy et conduitspar un ivrogne à toute vitesse, nous avons passé à une ligne d’une puissante voiture. Un sort nous frôle à chaque instant ; mais de ces choses tu n’as pas peur, ni moi. Arrive qu’arrive ! Je fais allusion à ce danger effleuré dans un poème assez long que je vais bientôt mener à bien. Le titre ? *Paille de blé*. Je crois que j’y ai mis tout. Et cela n’empêchera pas les sonnets de naître encore, et le poète de continuer le livre secret qui ne sera qu’à toi(En moi en souvenir seulement)

26 septembre 1929

Paris le jeudi 26 septembre 1929 : « (...)  Je demande pardon pour la lettre d’hier comme les précédentes ; et j’espère que tu n’en auras pas d’ennui. L’habitude que j’ai avec toi de tout mêler, d’écrire aussi bien des fragments du Roman Paille de Blé que je vois composé de vers et de prose, et je fais cela si précipitamment que tout autre que toi pourrait mal comprendre. Tu te souviens, mon enfant unique et chère, que tu disais que le docteur Mondor avait bien de la chance d’avoir livres rares, manuscrits, etc. Depuis ce jour-là je t’ai composé des dédicaces uniques qui sont des raretés (un sonnet sur Descartes...mais Platon attend toujours). D’où j’ai gardé l’habitude de t’envoyer copie notamment des poèmes ; et je réfléchis un peu tard que la dédicace pourrait donner à penser qu’ils te sont adressés. La plupart sont comme tu sais pour Oriane, qui d’abord peut ne pas les recevoir, et ensuite peut les détruire. Il me plait que toi, autre moi-même, tu les gardes. Cela en confidence. Je te parlerai quelque jour de mes malheurs avec O. si tu le permets ; cela me fera du bien ; et en même temps ce seront des pages de ce fameux roman, qui juste au moment où j’écrivais la première page, s’est mis à courir tout seul de c lbute en culbute et j’en suis encore étourdi.

Mardi 1er octobre 1929

1er octobre 1929 « ... Tu sais que je suis toujours en train de préparer quelques chapitres du Roman. C’est comme les Poèmes (Il y en a de perdus aussi dont un très triste qui n’est donc pas de grande perte). Personne ne peut en saisir l’application ; je te les envoie comme manuscrits rares, pour que tu aies quelque chose que le Dr Mondor n’a pas, lui qui a les manuscrits officiels.

Vendredi 4 octobre 1929

mardi 4 octobre 1929 – « Les *Entretiens [au bord de la mer]* dorment. Un de ces jours je les relirais impartialement. Ce fut écrit dans les pires temps et au grand galop. Ça manque de naturel. Je ne sais si je pourrai réparer cela. Le naturel en ce temps-là se traduisait par des poèmes, dont j’ai à peine le souvenir. Je me vois encore avec mes feuilles devant moi qui restaient blanches, et griffonnant quelque sonnet sur mes petits papiers. »

vendredi 4 octobre 1929 : « PS Ce samedi matin rien encore (...) Cette lettre n’est déjà que trop longue. J’y joins un poème qui arrive tout juste à ne pas dire grand chose. Mais cela fait toujours un manuscrit. »

*La* dédicace au Platon *date d’octobre. On notera à propos de cette dédicace qu ‘Alain avait adressé en septembre 1928 les deux quatrains suivant sur Platon* :

Plus d’une fois Platon penchait son front auguste

Sur la foule frivole aux ramages d’oiseaux,

Songeant à gouverner, selon les grands fuseaux

Des Parques, le berger qui chante sous l’arbuste.

Toujours il revenait, car en son large buste

Le sang des rois circule en ses larges réseaux,

A vouloir, comme on fait des flûtes de roseaux,

Sagesse à qui n’a pas mérité d’être juste...

*avec ce commentaire* : « Ce n’est pas fameux, et il manque six vers. Mais c’est temps de carême ».

Vendredi 11 octobre 1929

Vendredi à la brasserie dans le petit coin de gauche. Le Patron a demandé de tes nouvelles. Réponse convenable. « Elle gagne de l’argent. Elle ne peut pas songer à revenir d’ici longtemps ». Comme à ces souvenirs se joint naturellement comme tu sais l’image d’Oriane, présente et absente, ne t’étonne pas si j’ai plus envie de pleurer que de manger. Si cela ne s’améliore pas je suis un homme fichu. Mais c’est bien inutile à dire attendu que tu n’as aucune chance de rencontrer O. Elle n’est pas de ces côtés-là autant que je sais. Mais enfin je te dis tout. Simplement un mot de la brasserie ; j’ai comme tu vois du papier mince. Je trouve sage autant que possible de rassembler mes lettres et manuscrits etc. dans une seule enveloppe, au lieu de t’accabler d’une pluie de messages à chaque bateau. Là-dessus je serai prudent, sois tranquille. Je serais véritablement honteux si, par un mélange indigeste de manuscrits, d’essais et de correspondance, je donnais l’impression d’un amoureux, moi qui vais sur 62 ans. D’ailleurs le vieux fou demande indulgence. Je soupçonne que mon amie chérie a été dans sa dernière lettre un peu trop sévère, et que, quand elle aura sécurité pleine, elle saura mieux combler le vide de l’absence. Ton sentiment pour moi, je le connais. Rien n’est changé. Tu as osé écrire cela, et bien mieux j’ai osé le croire. Car ce que tu me demandes, de ne pas être malheureux, comment ne jurerais-je pas d’arriver à le faire, puisqu’enfin qui saura si je dois l’être si ce n’est toi. Cela paraît forcé ; mais tu sais comprendre qu’à cette blessure déjà sensible pour un vieux ami, il s’en est joint une autre d’une autre main, et beaucoup plus douloureuse, d’autant que là je suis coupable en plein et l’auteur de mon propre sort. Tu en jugeras, car je finirai par tout confier à ton amitié. (Tu sais quand tu tournes brusquement ta tête, pour regarder en plein, à cela on peut se fier comme à l’or et au diamant. Je m’arrête ici avec un fraternel baiser à ta tête dorée.)

À Paissy 6 heures 30 du soir. Tu demandes, tendre amie, ce que je fais ? Je viens d’arroser le jardin sans penser au jardin et j’ai versé l’eau dans ma manche. Le cours de mes réflexions ne change pas assez. Si quelque chose me sauve, ce sera la poésie. Et naturellement toi tu n’y peux rien ; tu es aussi affectueusement amie que je peux le désirer. La grande affaire est toujours... ? Mais, j’interromps cette plainte assommante, car je voulais sur cette feuille écrire une lettre d’affaires. Ce matin avant d’aller à la Brasserie, je suis passé chez le notaire. Remis la facture. Il a de l’argent pour tous ces paiements-là. Aucune inquiétude. Maintenant pour les titres Fouchard, voici : il y en avait dix. À quatre pour un de titres de remplacement, cela a fait 40 titres, nombre divisible par quatre. Tu as donc le quart, c’est-à-dire dix titres au lieu de deux et demi, et qui selon toute probabilité auront un bon prix quand ils seront mis en Bourse. Opération faite non seulement sans rien payer, mais, si j’ai bien compris, en touchant environ 500 frs de prime par titre (nouveau ?) ici mes renseignements sont un peu flottants. Mais l’ensemble se présente bien. Tu vois qu’il a été parlé de toi toute la matinée ; ces gens-là ne t’ont pas oubliée, petite fée charmante. Quant à ceux de la Société générale, ils me connaissent. La dame des comptes me dit : « Vous voulez le total de votre compte ou de celui de Melle L. » Voilà ce que c’est que d’être bien présenté une première fois. Tu te souviens, venant de l’Odéon (mais lis-tu au moins ces chers livres ?) nous avions traversé le Luxembourg ; jamais l’amitié la plus tendre ne réalisa une harmonie plus complète, si ce n’est peut-être au dessus de Morgat. Ce sont de doux souvenirs (et tant d’autres) entièrement beaux et bons ; rien ne les altèrera jamais. Qu’est-ce qu’il y a donc ? diras-tu. Il y a qu’Oriane me tourne la tête un peu trop et ne travaille guère à guérir le cœur. Il n’y a point trace de colère, ni d’orgueil blessé ; je comprends qu’elle a raison ; tu sais (ou tu ne sais pas) il y a eu pique entre nous à plusieurs reprises au sujet de voyages à la mer, que moi j’étais cent fois forcé de faire, par des raisons de santé de M. Seulement je crois bien au lieu de plaider et de préparer, peut-être parce que j’estimais qu’une femme tant aimée et si uniquement était ici bien injuste (c’est là la pique). J’ai agi comme une brute et selon mon aimable caractère, risquant une fois de plus le paquet, enfin confiant absolument dans son cœur et dans le mien. C’était très sot. La jalousie raisonne très mal. Et puis enfin me jurant à moi-même de toujours garder les beaux jours pour elle et moi, je ne l’ai pas assez dit. Mon sentiment parlait si fort que je m’en suis tenu à notre vie ordinaire. O. est assez forte pour dissimuler. Je t’ai déjà dit comment elle a signé secrètement un engagement pour San Francisco et cette contrée là (quelques kilomètres). À la suite de quoi elle m’a consolé parfaitement par une fête de cœur totale, inouïe ; remède dangereux, car il a fallu partir. Heureuse toi, qui du moins n’as attristé que des amis ! Donc absence, et poésie mélancolique et tout. Ensuite sont arrivés des coups bien prévisibles, et répétés que je ne dois pas te dire ; devine à peu près ; tu sais ce que c’est qu’une femme. Mais voici pourquoi je te consulte ici. Peut-être n’ai-je pas obéi bien exactement à la dame de mes pensées. Elle m’a dit deux choses. D’abord : je te demande de n’être pas malheureux (à peu près ce que tu me disais). Mais cela avait une signification énorme. Je m’en suis nourri. Et l’autre chose, c’est que le grand sentiment, si complet, si total était intact. Je m’en suis nourri ; mais je n’ai peut-être pas assez cru (pas assez aimé ? Cela me semble impossible). Je raisonne trop peut-être. Je fais des tas de suppositions sur des choses que je dois ignorer, et je ne comprends pas tout à fait. Il me semble que je dois obéir et croire purement et simplement ; ici il me manque d’être femme. Peut-être penseras-tu qu’une femme qui aurait cessé d’aimer ne serait pas si nette ; elle battrait les buissons, elle ferait des phrases à côté. Ici au contraire, non pas une fois mais dix ; la même chose (ce qui veut dire : le reste me regarde. Je fais comme je peux ; je mène une vie possible, il le faut bien. Et au reste je ne réponds de rien ; tout peut arriver. Excepté que je change sur ces deux recommandations. L’avenir aura des surprises, mais comme dit Pétrarque : « non vous ne me verrez point changer, etc. Est-ce cela ? Ou bien est-ce impossible ; est-ce un moyen de gagner du temps, de consoler, de préparer. Mais non. Car elle n’a rien préparé du tout. Le départ : coup de massue : le reste, coup de massue. Franchise étonnante qui n’irait pas avec la perfidie féminine si connue de MM. les romanciers. Une femme perfide révèle les choses peu à peu et toujours atténue, invoquant précisément les changements du sentiment profond. Ici je trouve juste le contraire. Une franchise brutale ; mais alors je dois croire tout ; tout est comme c’est dit. C’est un soulagement immense quand on aperçoit les choses sous cet aspect. Mais est-ce vrai. Sens-tu, toi, fière femme, que cela soit possible. Me diras-tu que cette assurance tranquille : je te demande de n’être pas m... et, rien n’est changé à ce que tu es pour moi, est elle-même une preuve ? Suis-je indigne de comprendre ce sublime féminin ? En tout cas tu vois que je n’en suis pas tout à fait indigne. Je comprends l’amour au-dessus de tout, absolument de tout. Mais qu’en penses-tu ? Et voilà le romancier qui s’éveille, apercevant là une lueur assez neuve. Relis donc notre Fabrice de la *Chartreuse*. Clélia a juré tout ce qu’elle sait ; elle s’est marié ; Fabrice n’est nullement détourné ni changé ; il est affligé, mais il croit fermement ; il prêche, il se démène et il finit par gagner. Il est alors clair que rien ni personne n’avait changé un atome dans Clélia. Naturellement le cas est autre ici ; mais peut-être pas tant ! Il s’agit de choses que l’on est amené à faire par des événements plus forts que toute volonté ; il s’agit de conséquences qu’il faut accepter, tout simplement. Mais qu’est-ce que cela peut faite au grand amour ? Enfin cela passerait-il dans un roman. Il faut dire encore que mon personnage féminin (car naturellement j’invente en écrivant) ne croit plus aux serments, mais seulement à la force des choses ; c’est peut-être tout à fait féminin de se résigner à tout, et même sans y trouver malheur, et même en arrangeant sa vie, justement à la lumière d’un sentiment tellement assuré de lui-même , et absolument secret, et par cela même absolument libre. Est-ce que je tiens ici un secret du cœur, qu’en penses-tu ? Tu vas maudire l’écrivain qui fait de tout littérature. Mais il faut bien que je ‘occupe à quelque chose, de même que toi tu fais des pyjamas. Et je suis bien moins payé, donc il faut que j’active la production. J’ai touché 3000 frs et un peu plus de droit pour les pays de langue anglaise ; ce n’est pas lourd en dollars. Mais au reste de quoi ai-je besoin ? Un vêtement possible, et quelques mille francs en réserve pour le jour (peut-être impossible, mais qui peut savoir) où Oriane m’écrirait : Sois à telle heure en tel lieu. Et aller, tout simplement, oubliant tout, et vivant des précieux instants. Ce serait beau ! Ce serait digne il me semble de ce grand caractère que peut-être tu ne donnais pas bien. Mais tu es capable de deviner beaucoup. Je m’arrête. Mon papier refuse ! Je reviens à toi ; j’espère que ces bavardages t’amuseront, chère enfant à moi... Viens tout près de ton vieil ami. A.

Le même jour ; dix heures ½ dans ce lit de Paissy qui vit récemment des insomnies étonnantes et naître d’étonnants poèmes. Mais le temps est presque froid (Puisses-tu en avoir autant à Boston). Et quoiqu’une crise de poésie soit à craindre, j’aime mieux la renvoyer à demain. J’aurai soin de transcrire de façon à mettre en lumière le caractère de manuscrits à toi offerts, ce qui n’est pas la même chose que poèmes à toi adressés. Je t’assure que ces précautions, maintenant que j’ai essayé d’obéir intelligemment, me paraissent naturelles. Autrement comment pourrais-tu conserver ces vers pour ce que j’appelle un livre secret (je veux dire qu’il sera capable d’étonner les commentateurs dans cinquante ans. Tu remarques que je ne mets pas en doute ma gloire ! Le docteur Mondor s’en déclare assuré, et P. Valéry me voulait à déjeuner pour aujourd’hui et j’ai 3000 de francs Poincaré de droits sur *Mars* dans les pays de langue anglaise. Il faut pardonner la vanité d’un auteur ; et je voudrais bien qu’elle fût plus sérieuse en moi ; elle me guérirait d’un genre de folie. Mais au fond voudrais-je en être guéri ? Même sachant ce que je sais, voudrais-je n’avoir pas connu ce sentiment sublime (sans compter l’amitié absolument fidèle, qui est bien aussi quelque chose). Je réponds Non ! Sur ce lit que je peux nommer lit de souffrance (*Heures*) je réponds Non !

Mais j’écris avant le sommeil (et pour l’appeler doucement) afin de poser quelques questions. Car il faut que je sache où tu en es de ton expérience d’artiste et de dirigeante. Mais d’abord n’oublie pas, quand tu es disposée à m’écrire, de relire quelque poème comme tu faisais du premier (cette idée me ravissait et m’a transformé presque en un autre homme), donc relire et m’en parler un petit peu. Cet art me semble celui que nous goûtons le mieux en identité et cela a un très grand prix contre cette énorme masse de kilomètres liquides qui nous sépare. Voilà pour un. Deux : où en es-tu de la conquête de ton indépendance ? Y a-t-il un reste suffisant tes dépenses payées ? Aperçois-tu dans l’avenir un moment où tu seras appuyée sur des valeurs sûres ? Tu ne t’étonneras pas que cela me préoccupe, moi qui faisait un si vrai père noble par devant notaire ce matin même – j’ai signé ce matin pour les deux rentes viagères ; tout est réglé : Adèle et l’autre). Sérieusement c’est la base de tout ; faute de quoi tu dépendrais de trop d’événements extérieurs. Assez que tu dépendes de ton propre tourbillon (*Paille de Blé*). - Autre question. Je ne sais si tu lis les *Propos*. J’aimerais que tu parcoures dans les mois qui viennent, en cherchant quelque rapport avec nos poèmes (ces rarissimes manuscrits qui feraient pâlir le Dr Mondor) – Autre question. De tes succès comme modéliste, tu ne me parles point ; as-tu repris goût au métier ; quels éloges ? Bonne vente ? Tu sais que ces détails me passionneraient. Je devine bien qu’il y a autre chose maintenant qui t’intéresse davantage sans compter ce qui t’intéresse par dessus tout. Mais c’est ton secret. Au fond tout ce que tu m’écris m’intéresse à un degré incroyable ; tu ne peux pas savoir ce que je trouve quelquefois dans un mot. Je peux bien dire, sans prétention choquante, que je te connais un peu (comme ton Maître c’est trop dire. Ce qu’il y a de moi ici, tu ne me le diras pas). Enfin nous finirons par nous entendre tout à fait, et tu tiens dans tes blanches mains (d’artiste !) le remède à ces maux étranges que je souffre par Oriane et au fond par ma faute. En réalité, ne t’y trompe pas ; je te demande secours. Et tu n’as pas moyen de refuser ! Quoiqu’il ne faille jurer de rien (pour les faits) je crois qu’on peut jurer.

Je bavarde. C’est délicieux. Je ne finirais pas (Heureusement le travail va me calmer un peu !) Il m’est arrivé depuis mes malheurs avec Oriane quelque chose qui me chiffonne et même plus. Ayant eu la sottise de lui parler de mariage (dénouement classique) à un moment où je ne pouvais pas savoir si ce qu’elle avait fait de grave ce n’était pas de se fiancer, elle m’a répondu là-dessus bien légèrement, disant qu’elle ne jurait de rien à l’avenir, etc. Eh bien gardant avec elle ma première position (je ne commencerai pas, et au fond je ne le ferai jamais) je voudrais lui répondre, et je ne débrouille pas bien. Il me semble que le mariage (sauf s’il est forcé) appartient à ce genre d’opérations que l’on délibère, où l’avenir, l’argent, l’opinion entrent en considération, enfin de ces choses qui sont volontaires (comme pour toi de signer avec la maison Hickson). C’est donc tout le contraire de ces actes à demi instinctifs qu’on fait par la nécessité de la Nature, et dont il n’est pas sage de jurer. Et au contraire on peut jurer par exemple qu’on devra d’abord se

ou bien qu’on s’abstiendra d’un tel acte notarié ou public, simplement par hommage à quelque ancien culte au-dessus de tout. Je traduirais par ces réponses simplement une antipathie violente ; mais la question n’est pas débrouillée. Même pour un artiste, même au théâtre l’idée d’une vie régulière et toute avouée peut avoir force à un moment. Bref je fus bien sot de parler le premier de cela. Je n’ai fait que des sottises en cette crise ; je n’ai rien écrit de bon que quelques poèmes qui naturellement ne prouvent rien. Qu’en penses-tu ? Une femme qui a vécu, qui a l’expérience, peut-elle désirer un maître officiellement reconnu. N‘est-ce pas dire adieu à tous les genres d’amour et ouvrir la porte à l’ennui ? Peut-être la supplierais-je tout simplement de ne pas le faire à l’étourdie et simplement pour me faire sentir mes torts (je ne les reconnais que trop). Enfin c’est un point douloureux. Je t’écris tout droit. Mais ne te crois pas obligée de me dire ton opinion là-dessus. Ces choses-là se rattachent à ce qui est ton secret. Voilà le point. Et pardon de tout ce bafouillage. Il s’agit maintenant de dormir. Situation pour laquelle la plus tendre amitié ne trouve pas de formule. Cela concerne le poète...

Dans la nuit 3 h du matin, l’heure difficile. Réveillé par la pensée que ce que je t’écrivais du mariage est faible et sans franchise. Oriane sentirait cela. Quoi donc ? J’admire le mariage chez les très jeunes, à la première atteinte des passions, aussitôt guérie par les enfants, les travaux, etc. Mais ce genre d’association révolte en moi le romantique, le révolté, l’orgueilleux. La question pour moi et Oriane ne s’est jamais posée ; je ne pouvais. Mais puis-je comparer une raisonnable affaire (et l’homme peut-il se croire aimé, choisi, à chaque instant librement choisi quand le mariage s’explique si bien par d’autres causes). En regard je pense à cette belle folie et si jeune qui se donne à corps perdu, sans calcul, sans espérance, imprudemment, généreusement, noblement, comptant seulement sur l’amour, ayant l’orgueil de se laisser libre ; et cela veut dire que les sentiments infinis ne se prouvent que dans le risque et la liberté. Et même les malheurs qui suivent cette imprudence sublime sont encore relevés par le souvenir, c’est vivre. Voilà pourquoi l’antipathie ; mais alors on serait moins jaloux du mariage que de n’importe quoi d’autre. Et ainsi mon idole se retourne contre moi. Pardonne tout cela qui est trop confus ; comprends seulement un peu cette âme révoltée ; il me semble que tu as de quoi la comprendre. Et assez de prose maintenant. Je voudrais bercer ma fille chérie toute petite. Je ne veux plus penser qu’en poète. Ton A.

Dernière Page Samedi soir 10h½ avant de dormir. Demain à 10 h. je serai à Paris et je verrai après cet utile intervalle une personne que je n’arrive pas encore à regarder sans horreur ; car elle est la cause en somme... Mais je m’excuse ces histoires-là ne t’intéressent pas tant. Parlons de nous. Puisses-tu y trouver autant d’intérêt que moi. D’abord je te dis : ne t’en fais pas ; si le régime reste ce qu’il est, sans nouveau coup du sort, je sens que le vigoureux animal va s’en tirer. Au fond le mal vient de ce qu’on voudrait que ce qui a été n’ait pas été ; impossible ; que ce soit ma faute ou non, peu importe ; il faut repartir de ce qui est. Que les lettres puissent faire ombrage, qu’y peut-on ? C’est toi seule qui es juge. J’espère avoir montré assez de prudence pour que les apparences soient rassurantes ; et pour le fond nous sommes tranquilles. Je voudrais bien connaître une personne au monde qui puisse avoir un soupçon concernant notre pure amitié. Que l’on demande même à Jeanne !! Cette ridicule question étant réglée figure-toi ton Alain tantôt, assis au penchant d’un petit vallon qui est au-dessous du fameux chemin des Dames, au milieu d’herbes parfumées, j’avais envie de t’en mettre une poignée pour que tu sentes le parfum de ton pays ; avoue que c’est tout de même malheureux de ne pas pouvoir se permettre une chose si simple. Mais enfin ce n’est point moi le maître. Tu me vois donc assis, et écrivant mes poèmes, ce qui n’est que manière de descendre au fond de la tristesse, et aussi d’en remonter. Le *Pirate* ne le lis pas avant de t’être disposée à une émotion forte. Je demande pardon ; mais cette chose-là demandait expression ; car il y a des pensées terribles à porter. Mais la musique des vers adoucit. Toutefois je n’ai pas évité de fortes émotions là-haut dans mes herbes ; et je suppose que toi aussi... Mais il y a des larmes douces. Et après cela j’ai pu croire que la purification était proche. Sais-tu quelles furent mes pensées après cela ? Je me disais : c’est malheureux que tu sois tombé entre les mains de gens trop vertueux et trop sérieux pour toi (me disais-je à moi-même). Si j’avais été un pilier de brasserie, collaborant à quelque Canard amusant etc. quel immense changement. Il y a trop d’écart entre mes goûts réels et ma manière de vivre, et c’est ce qui m’a perdu. J’ai pris trop au sérieux tout, et je n’ai pas su faire une concession à mon propre cœur. Il est un peu tard pour s’apercevoir qu’on est dupe, mais par ce moyen je vois les choses moins tragiquement. Je suis un énorme naïf, d’ailleurs très bon enfant (comme j’étais à 4 ans). Me roule qui veut. Et malheureusement celle qui pour mon bonheur aurait dû y réussir ne l’a seulement pas tenté. Peut-être trop naïve aussi, et dupe aussi. Mais il faudrait en rire ; cela ne va pas encore trop, mais ne t’en fais pas. Tu es ma fille chérie. Tout ce que tu fais est bien. Viens ici prendre ta récompense. A.

12 octobre 1929

Samedi 12 octobre 1929 *Le Pirate*, ne le lis pas avant de t’être disposée à une émotion forte. Je te demande pardon ; mais cette chose-là demandait expression ; car il y a des pensées terribles à porter. Mais la musique des vers adoucit. Toutefois je n’ai pas évité de fortes émotions là-haut dans mes herbes ; et je suppose toi aussi... Mais il y a des larmes douces. Et après cela j’ai pu croire que la purification était proche. Sais-tu quelles furent mes pensées après cela ? Je me disais : c’est malheureux que tu sois tombé entre les mains de gens trop vertueux et trop sérieux pur toi (me disais-je à moi-même). Si j’avais été un pilier de brasserie, collaborant à quelque canard amusant etc. Quel immense changement. Il y a trop d’écart entre mes goûts réels et ma manière de vivre, et c’est ce qui m’a perdu. J’ai pris trop au sérieux tout et je n’ai pas pu faire une concession à mon propre cœur. Il est un peu tard pour s’apercevoir qu’on est dupe ; mais par ce moyen je vois les choses moins tragiquement. Je suis un énorme naïf d’ailleurs très bon enfant (comme j’étais à 4 ans).. Me roule qui veut.

14 octobre 1929

Lundi matin 14 octobre 7 h

(...)

Imagine un homme grand et certes non gras, même un peu maigri, la tête penchée, et marchant au rythme des vers. Ce que je suis ? Un homme qui samedi a été pris des deux épaules, et a pensé à la petite voiture des paralytiques ! Je te dis tout de suite que le Clin a dissous tout cela et que je suis libre comme l’air, et même tout compte fait, assez retapé par deux nuits de plein sommeil. Mais enfin ce samedi-là j’ai fait des réflexions qui n’étaient pas tristes ; car, tu me connais, je rebondis. Pas facile à tuer ! Alors j’ai pensé au Temps, qui est un maître inflexible, aux vrais malheurs, aux bonheurs, aux souvenirs, aux puissantes raisons de vivre ; et l’espoir s’est retrouvé aussi vivace. Ne pense donc plus à moi comme à un homme triste. Je continue les Commentaires (annoncées au dernier N° de la N.R.F.). J’ai commencé une grande étude sur Balzac. J’ai des masses de copies et j’en triomphe grâce à mes lunettes nouvelles (qui a donné l’ordre ?). Je pense aux aventures du cœur. Sans compter les 62 élèves qui m’occupent un peu. Et tout cela, qui le croirait, est encore accessoire ; car ma pensée retourne promptement à un tas de poèmes en projet qui volent autour de moi comme des oiseaux. J’arrive donc à n’être pas malheureux ; et plus d’un envierait même mon sort, si l’on savait tout. Et les aquarelles ? Il me plait que tu y penses. Mais, très rare amie et très précieuse, ce ne sont pas des aquarelles ; ce sont des études à l’huile, sur des cartons entoilés, à peu près de la grandeur de tes *pommes* (dans la salle à manger) ; et l’impossibilité d’envoyer est encore plus certaine. J(‘en ai ici une douzaine sous les yeux, avec des cadres étroits, comme la mode le veut. J’en vois deux au moins qui expriment fortement quelque chose. Et tu auras les deux que tu préfère. Tu vois bien que rien n’est changé !

d’où il a résulté une sorte de malheur mais que je ne changerais pas pour le bonheur ennuyé. Je suis quelquefois (et même souvent assez triste) depuis ces événements (auxquels ton départ a ajouté quelque chose, je l’avoue) mais enfin je ne cesse jamais à aucune minute de m’intéresser violemment à des tas de choses. À mon âge ! Cela est miraculeux.

18 octobre 1929

18 octobre 1929 - « J’ai seulement pu reconstituer à peu près un sonnet, *La Source*. Mais je le garde. Pour moi-même, et quoique la poésie soit une manière de dire qui délivre, j’ai remarqué comme toi que les paroles que l’on écrit souvent blessent.

« Il y en a un autre avant (*Solitude*) plus tempéré mais qui te plaira aussi. Je suis heureux j’ai mille poèmes dans la tête. Je veux que tu sois unique au monde. »

« Je revins à ces poèmes dont je t’ai bombardée bien à l’improviste. Quelquefois je regrette un peu de t’avoir découvert cette partie de moi-même tumultueuse, si bien cachée à presque tous. Il est vrai que la passion du bibliophile excuse tout. Mais forcément j’ai dû en t’envoyant ces manuscrits rarissimes, t’explique la vie secrète à quoi ils se rapportaient. L’amitié n’a pas de secrets ? C’est vrai. Mais la forme poétique est souvent un peu violente. Et sorti d’une période assez tragique, ayant gagné ma retraite et mes galons de vieux gentleman, je me demande si je dois encore te transcrire d’autres compositions ultra secrètes ; je n’en manque pas ; et l’occasion ne manque pas (quoique la nécessité fasse tout plier et réduise souvent au silence, par un mystère terrible). Il faut donc me dire là-dessus ce que tu penses. Je ne dis même pas que ces poèmes doivent rester inconnus au moins jusqu’à ce que je soi délivré de cette étrange, quelquefois sinistre, et toujours belle vie ! Cela est inutile à dire et j’ai confiance en toi comme en un ami. Mais quelquefois la confidence pèse à celui qui la reçoit. Enfin je souhaite que 1191 Bogiston street soit aussi accueillant que le 405 Beacon, que j’aimais bien. . ... que l’église de Paissy est toujours à son poste, pâle lumière. Je n’ai pas ... sans réfléchir au moyen d’éviter de donner une piste ; c’est pourquoi je changerai les enveloppes et même l’écriture. »

« j’y avais joint des vers plus que tristes (*Le Pirate*) dont je n’ai plus qu’un vague souvenir

« J’ai compris d’abord que les vers pouvaient tout dire. Et ce matin je t’ai envoyé une courte pièce qui n’est pas ordinaire, mais enfin qu’on ne peut comprendre sans préparation ... (Le Silence). fol. 212/3

21 octobre 1929

lundi 21 octobre 1929 - à la brasserie « Je t’ai laissé vendredi soir ici même. Sortant d’ici, et tout sous l’influence de tes huit pages (tu sais si bien !) me voilà roulant en taxi vers le 146, arrivant chez Jeanne, un peu fou. Lui disant : « Nous sommes réconciliés ». Je lui avais dit une autre fois : « Cette enfant me fera mourir par sa capricieuse humeur. D’ailleurs c’est son droit ». Elle riait. »

« Je reprends mon roman. Tu y pourras apprendre un ou deux choses sur l’homme, animal impénétrable.

Lorsque cette O[riane] (elle était alors, et elle est toujours au Caire , où elle a un engagement pour longtemps) me fit savoir qu’elle n’était plus seule en son exil (il y a bientôt un an) ce fut pour moi une chose prévue, mais non pas crue ; et je me serais bien passé de le savoir. Coup de massue. Savoir pourquoi une femme dit ces choses-là ! Je crus d’abord qu’elle ne pouvait faire autrement... Je me trompais. On se trompe toujours. Elle le fit par exigence de cœur et je le comprends et c’est très beau. Seulement on crie un peu sous le couteau. La jalousie est une chose précise et perçante. Naturellement je m’arrangeai (comme le congre s’enroule sur la ligne, tu te souviens ?) pour souffrir le moins possible ; je supposai (tu me reconnais bien, l’insouciant garçon) que c’était une surprise, un entraînement de plaisir comme dans *La* *Garçonne*. On oublie ces choses-là. Que n’ai-je pas moi-même sur la conscience. En vain elle écrivait : « L’oubli est impossible ». Je m’en chargeais Ce qui est inférieur est aisément méprisé. Ce qui gâta tout et me mit à deux doigts de mourir de chagrin (tu ris, tu as tort !) c’est qu’ensuite il m’arriva sous forme de recommandations, la preuve que l’événement n’était nullement passager. J’aurais bien dû le savoir ; je pouvais le deviner ; je suis même capable de tout deviner ; mais je ne devine que ce qui me plaît (ou ce qui me déplaît le moins). Cela fit une crise dont tu as eu les échos, et je t’en fais mes excuses car tu prends trop de part à mes peines, et tu as tes soucis, ta fatigue. Je le sens comme si j’étais toi et je suis bien honteux. Mais cela ira mieux. La correspondance avec Oriane est difficile, mais enfin elle subsiste et je crois bien qu’elle a compris que ce qui m’a irrité c’est plutôt ce que j’ai été forcé de deviner qu’un doute quelconque sur elle, ou un blâme quelconque conte elle. Ah fichtre ! J’ai fait mon examen de conscience. (...)

Et je reviens à ce que je disais du supplice chinois (*Les Heures*). Il vient de ce que j’ai su de précis ; mais ces choses déplaisantes s’effacent d’elles-mêmes. (V. Fabrice quand Clélia est mariée). Nulle curiosité ici de poète ; il n’a pas envie de lire des lettres révélatrices ni rien de pareil. Il ne se pose pas de questions. Il vogue dans son merveilleux passé. Il arrange l’avenir à son goût (Cela sera ou ne sera pas. Mais on peut toujours rêver). Il ne demande qu’une chose à son Oriane c’est qu’elle ne s’étudie pas à la froide amitié. À quoi bon ? Au profit de qui ? Le poète est inoffensif, et au surplus il est vieux. ; c’est qu’elle évite de faire sentir la pression sur le point douloureux. Mais voici où le cœur féminin est admirable, et c’est une chose que tu peux comprendre mieux que moi. Si elle ne souffrait point, comme elle arrangerait tout ; c’est tellement facile ! Mais une passion l’agite (qui me ravit). Elle se contrarie elle-même et se punit. Et voilà ce qui est pire que la guerre. Mais bah ! Elle s’endurcira sur ce point sensible ; elle saura penser à moi sans y penser. Et l’allure de cette lettre te fait deviner que cela se fait déjà sentir.

22 octobre 1929

mardi 22 octobre 1929 « Ce que j’avais jeté dans *Paille de Blé* et qui m’élevait presque au sublime c’était le sentiment des grandes forces tellement supérieures à nous, mais aussi le grand Jugement du cœur, tellement supérieur à elles. »

28 octobre 1929

lundi 28 octobre 1929 - « As-tu reçu le poème de *La Source* ; s’il est perdu je te l’enverrai car il dit beaucoup en peu de mots. Peut-être aussi trouve-t-on un plaisir caché à découvrir mieux son semblable. » « Tu remarques que les poèmes de ces temps-ci sont plus tranquilles (Tout est relatif) Ce que je voudrais c’est que tu reviennes au calme et à la pure confiance. »

29 octobre 1929

mardi 29 octobre – Tant pis ! J’ai vécu. Je suis content. Je recommencerai ma vie la même. Je la crois encore plus belle que tout. Les vers en témoignent et surtout *Paille de Blé* , dont je n’ai qu’un souvenir d’ensemble , mais qui est un beau couchant. Je me souviens des promenades que je faisais autour de l’annexe de l’Hôtel, dans un grand jardin, en ruminant tout cela.. L’enthousiasme y était malgré tout.. Qu’importe ? On peut mourir et il faudra toujours mourir. Mais cela c’est vivre. »

mardi 22 octobre 1929 – « les huit pages admirables du 7 octobre qui m’ont sauvé des pensées sur Oriane et de tout. Miracle de l’amitié, de la divine amitié , sans limite et sans fond. «

« « Refus de toi-même, contradiction de toi-même. Impossibilité d’être ce que tu veux et d’être ce que tu ne veux pas. Ce que tu exprimes en ces deux terribles mots, que j’ai lus plus d’une fois : « Qu’importe moi ? » Cela est terrible à lire ; mais enfin je dois comprendre. Car tu sais bien que tu importes à moi plus que tout cet univers ; car tu es mon œuvre aussi et ma ressemblance ; je dirais ma fille, et tu comprendras. Sens-tu l’immense fraternité qui s’élève ici ; mais il faut que tu y mettes tout, car, tu le sens bien, rien ne se divise, et dans ton grand homme comme tu dis ce n’est pas le mot grand qui importe, et efface-le. Il reste une chose immense et qui est tout. Si tu sens cette intime communauté, tu trouveras enfin quelque chose qui est digne de toi-même dans une certaine vilence ; mais la vilence est passée et surmontée ; elle n’est plus ; ce n’est que douceur profonde, que tu dois sentir, dont tu dois vivre en pensant que tout ce qui est de toi exprime notre lien, *tout !!*

mardi 4 novembre - Dans l’avenir nous lirons tout cela ensemble

Et l’*e* muet assis sur le bord de la route

ces vers que j’ai lus chez Jeanne l’autre jour, je les avais complètement oubliés.

5 novembre 1929

Mardi soir 5 novembre 1929 – Tu me vois donc en disposition de poésie ; mais le temps me manque ;je m’en tiens à la prose. Mais sois tranquille, la poésie n’a pas dit son dernier mot. Il faut que le Livre soit assez raisonnablement gros.

Nous avons dit des choses très touchantes avec Marcel sur l’alliance des orphelins, dont j’ai toujours fait partie (moi, Renée, Marcel et le charmant petit objet doré et argenté) depuis le jour où j’ai fait signe à un petit lycéen qui jouait dans la cour du lycée de Lorient

8 novembre 1929

vendredi 8 novembre – Je viens de recopier une pièce assez imparfait mais qui me dit beaucoup. C’est pour garder la tradition des manuscrits plus que rares.

Pour le Commentaire il y aura du retard. Paul Valéry doit écrire une préface. Je suis allé le réveiller un peu samedi, et qu’ai-je trouvé ? Un homme défait et tremblant. Sa femme venait de subir une très grave opération. Enfin je suis arrivé à le distraire un tout petit peu à force de brillant et d’invention. J’ai vu le manuscrit de *La Jeune Parque*, précieux document, qui même m’aidera dans le métier de poète où je suis neuf. Mais poète pour une seule ! Je ne pense pas que le plus grand des arts puisse donner des joies plus profondes (à l’un comme à l’autre) et ça j’ose dire que c’est une trouvaille de génie, et l’excuse de toute ma vie, si étrangement dépensée.

Je reviens à P.V. je lui ai presque dicté la préface, mais il ne m’entendait point. « On pense à se tuer », dit-il ; mais je lui réponds : « Tu ne tueras point ». « Il est vrai, dit-il, que je suis compris aussi dans la règle. » L’entretien comme tu vois était fougueux et comme sauvage. C’est que je lui avais dit d’abord : « Je suis défait moi aussi » sans insister ; mais cet œil rassemble les signes et devine tout. Nous étions donc comme deux condamnés qui jouent à s’oublier. Son sort est peut-être le pire. Quoique j’aie vu par l’expérience que la plus tragique inquiétude peut glisser sur une autre peine, plus intérieure. Mais a-t-il comme j’ai une autre vie, secrète et toute puissante ? Il se peut. Je n’en jurerais pas..

12 novembre 1929

mardi 12 novembre 1929 – toi qui sur le poème oublié qui n’était qu’une ironie (il est évident que je pensais le contraire) as fabriqué de sombres pensées. J’ai remarqué que ce qui te touche le plus vivement c’est une supposition quelconque signifiant séparation de cœur, oubli, effacement ; et j’avoue que tes sursauts alors me sont bien doux ; c’est peut-être cela qui m’a le mieux rassuré. Et toutes ces nuances de sentiment seraient charmantes en conversation ; le cœur se livre alors et se délivre. Mais par l’intermédiaire de paquebots et trains ou même d’avion (comme ta lettre au crayon) c’est souvent douloureux, et nous ne sommes point bâtis, ni l’un ni l’autre, pour supporter cela facilement. Trop d’imagination.

15 novembre 1929

vendredi 15 novembre 1929 (fol.238) – Tu as reçu *le Pirate* (j’espérai à moitié qu’il serait perdu). C’est vraiment trop ! Mais elle m’a pardonné. Ce fut le plus terrible temps ; je me revois à Paissy, au milieu d’un petit bois, près d’une source, adossé à un talus et contemplant le désespoir ... J’ai écrit alors ce que je pensais ; et autant que je m’en souviens, c’était beau ; mais c’était à peine supportable ; et puisque tu as été ému en lisant cela que veux-tu que fasse Oriane

je voudrais retourner aux doux souvenirs, et j’y parviens quelquefois , mais malgré tout l’allusion revient, et je fais pleurer ces beaux yeux qui sont je crois la seule chose qui m’intéresse au monde. C’est pourquoi je travaille dans le genre doux qui n’est point fait pour moi, quoique je sente une tendresse sans limites. Je lui déjà ai pardonné beaucoup mais elle devrait savoir que tout est pardonné d’avance et du fond du cœur depuis les premiers temps que je l’ai connue.

18 novembre 1929

Lundi 18 novembre – J’ai écrit des vers dont je t’envoie une copie. Ils te plaisent ; je suis très fier de cela. Entre temps j’ai ajouté quelque chose au poème qui aura pour titre Trébéron. Je le voudrais en demi-teintes, et je dois écarter les choses fortes et même violentes qui elles s’arrangent d’elles mêmes. Pour les demi-teintes, il faut rêver un peu ; mais alors le temps apsse délicieusement ; ce sont mes heures les meilleures.

Les poètes sont dans les nuages. Et c’est pourquoi les poèmes peuvent plaire à tous. Dans le cas présent il ne s’agit point de tous ; le public n’est pas nombreux ; tu sais à qui il se réduit. Et cela me paraît la plus belle chose du monde ; je n’ose dire qu’on ne l’a pas encore vu ; car on ne sait pas les secrets. Mais enfin j’ai le sentiment d’offrir la plus belle chose du monde à quelqu’un qui en est digne.

Jusque là je t’avais rimé des dédicaces rares (uniques !) Il y avait aussi le serpent de lait... Tu te souviens du jour où j’ai trouvé cela ; mais c’était une petite chose. Et un jour longtemps après ton départ, ici même, un après-midi, j’ai écrit (partant d’un mot des Commentaires) la pièce : absence mon cher être. C’est venu tout seul ; une douzaine de vers je crois. Et d’après ce que tu m’as écrit là-dessus, j’ai vu que la résonance y était ; c’est une chose qu’on ne pouvait pas prévoir. Tu avais bien dit à propos de Valéry que tu aimais les vers ... J’aime à penser ces choses parce que cela relève notre pauvre vie. Autrefois elle n’en avait pas besoin ; elle planait toute seule. Mais cela ne pouvait pas durer. C’est même miraculeux, mais j’ n’ai rien à t’apprendre là-dessus. Comment l’être le plus insouciant et le plus imprudent, le plus insensé arriva à jouir du plus grand bonheur jusqu’à l’âge où selon la nature on doit apprendre à se passer de bonheur, c’est une belle histoire, et que tu connais assez bien d’après ce que je t’en ai dit, et d’après toit-même...

Après dîner. Cigare. Je viens de copier les vers ; je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de poignards là-dedans. Mais nous en avons chacun un dans la poitrine. On s’y fera.

Les poèmes dis-tu c’est un monde ! Je ne m’en fais qu’une vague idée. Mais enfin si les dieux ne sont pas fous, nous les relirons ensemble, près du piano ou bien sur le divan aux coussins innombrables.

22 novembre 1929

vendredi 22 novembre 1919 –Le V. Je t’écris ma tendre amie, ma petite fille, après un regard encore à la lune mouillée. L’humeur est grise aujourd’hui, et je viens de griffonner des vers faibles et tristes. J’en ai bien d’autres, qu’il serait aisé d’achever, mais j’attends ; il faut que tu saches, le jour où je te les enverrai que ce sont des vers anciens, non pas tout ; mais ils expriment des pensées peut-être blessantes, certainement injustes, et que je n’ai plus. Les coups de poignard on les donne sans s’en apercevoir, et aussi à soi. Viendra-t-il un temps où tu pourras comprendre au lieu de sentir ? Et pour moi je n’ose pas encore dire que ce temps est venu. Rien n’est changé, rien ne changera en moi, ni je crois en toi, aux sentiments forts qui furent jurés sans paroles au-dessus de Trébéron, berceau de nos rêves amis, vers le temps du départ et sous le signe du rocher symbolique. Ces sentiments sont comme des rocs au soleil, durs, brûlants, brillants.

‘Pardon pour le poème d’aujourd’hui qui ne casse rien. Je finirai par ne plus rien casser. Je ne peux vivre et faire vivre ce qui est ma vie dans un mouvement de drame sans compensation. La seule vertu est d’attendre.

23 novembre 1929

samedi 23 novembre – lettre explicative sur l’attitude d’Alain à l’égard de Gabrielle. Alain qui savait tout sans savoir et qui sait enfin. « ... j’étais si loin. Et les lettres étaient si lentes. Cela était l’enfer ; et sans les poèmes j’étais perdu.

25 novembre 1929

25 novembre – « je me suis mis à écrire une vingtaine de vers de *Trébéron*. (je vais compter ) Ces feuilles sont dans mon portefeuille et ne me quittent pas, comme tu penses bien. Je viens de compter 129 vers ; je suppose que j’aurai fini pour vendredi, peut-être même pour demain. (ce serait d’ailleurs le même courrier). Je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de poignards (quelques épines de lande fleurie tout au plus) ; et d’ailleurs tu sais t’y habituer (comme moi).Nous apprenons tous les jours un peu de sagesse après cette période véritablement folle, où je ne crois pas que tu aies supporté moins que moi.

26 novembre 1929

26 novembre 1929 - Je suis si naturellement joyeux (je l’ai payé !) J’oublie si bien, je me grise tellement d’une affections sûre comme l’or comme est la tienne (Et comment douterais-je après ta lettre du 10. Tu es l’être le moins menteur que j’aie connu. Eh bien voilà, je suis né gigolo et je mourrai tel. Cela est profondément immoral, et tu le sais mieux que personne ! C’est écrit dans mon aspect extérieur. Quoique pourtant tu peux t’attendre à trouver du changement ; les os ressortent, et l’air me semble un brin triste, en tout cas plus sérieux qu’il y a un an. Mais il reste un air de se moquer de tout, sauf de la tendresse profonde. Je ne renie pas cela. Comment pourrais-je ? Mais je ne puis renier non plus la douleur martelée dont la poésie m’a sauvé. Cela les arbres de Paissy le savent, et les plages du Pouldu, et la petite grotte où je t’écrivais des sonnets

Le creux d’ombre où tes pas charmants prennent leur source

J’ai retenu ce vers. En passant j’avoue que je n’ai aucun souvenir de Ciel. Aujourd’hui je n’ai pas eu le temps de finir Trébéron. J’ai joué Prélude et Fugue 4 du 1er volume et tu devines pourquoi et à quoi je pensais. Aussi la fugue 6 en ré mineur, en faisant tous tes gestes

Francs avec nous-mêmes nous le sommes. Souviens-toi ... Mais il y a une chose vraie, c’est le chagrin profond, le désespoir à certaines heures, aussi bien pour l’un que pour l’autre. Je n’ai nullement envie de cultiver cela ; mais enfin c’est une preuve qui nous manquait ; et chose étrange nous tirons de cette épreuve (qui n’est pas finie) une certitude de cœur que nous n’avions jamais eue. Ici je m’interromps moi-même. Et Morgat ? Il n’y a rien à répondre le fond des cœurs était visible comme le soleil. ... Ainsi nous n’avions pas besoin de souffrances. Et tu avais raison de me câbler : Sois pas malheureux. Mais je l’étais et j’ai encore un fond de malheur. Seulement je n’ai plus de crainte. La guerre est finie !

29 novembre 1929

29 novembre 29 – On n’a pas la force d’être toujours au-dessus de tout. Car c’est miraculeux, et nul ne comprendrait. Mais si on lisait tous les poèmes à la suite (ce que personne jamais ne fera) on comprendrait. J’aime bien *Trébéron*. Je me souviens du chapeau panama entouré d’une écharpe. Tu as toujours eu de la grandeur dans ta manière ...

6 décembre 1929

6 décembre 1929 – « Tu peux me croire puisque tu sais que mes poèmes, qui sont ce que j’ai fait de mieux ne seront jamais publiés.

« L’argent ne mène pas le sentiment, c’est sûr ; mais il mène tout le reste. »

9 décembre 1929

**9 décembre 1929** (à retenir) – «  Songe un peu aux biographes de l’avenir. Ce qui est probable, c’est qu’ils ne sauront rien du tout de mes réelles affections. Mais enfin s’ils découvrent quelque chose ils diront que ma seule amitié de cœur fut (O l’ami du peuple justement pour la plus raffinée, l’artiste en élégances, l’amateur de tableaux modernes et de musique dernier bateau (la collaboratrice de Molyneux, etc. »

« il y a de la sauvagerie indomptable dans notre étrange amitié. Mais à moins que cette lettre même ne soit conservée et publique (comment savoir, et qu’importe ?), qui pourra comprendre le Pirate ? Mais toi tu comprenais déjà) très bien le Pirate de chez Copeau (*Conte d’Hiver*) et l’autre pirate Lifar (je crois ?). Il y a des ressemblances étonnantes et des attaches de la tête (comme aux taureaux) qui sont pleines de sens pour les yeux que je connais. Et avec cela tu joues ton rôle dans la civilisation la plus raffinée ; et moi je fais des cours sur les Beaux-Arts... Non tout à fait sans sauvagerie, mais je mets une sourdine. »

20 décembre 1929

*Lettre du 20 décembre 1929 :* « Vendredi soir à la brasserie à droite près de la porte. Cette lettre sera consacrée à Oriane. Mais je veux d’abord parler à toi et de toi. Ce matin au lever du jour, j’avais du travail plus qu’il ne fallait. Mais bah ! J’ai vu la lune du matin, et me voilà à griffonner des vers que je viens de te recopier ! Le Vendredi n’est pas un jour ordinaire ; j’en cherche le parfum. J’ai peine à le retrouver. Les heures ne sont plus enchantées. Tout était joie depuis le matin. Mais je n’ai pas l’intention de gémir. Non ! Non ! Il faut que je sois digne de toi, et que je supporte les choses. Tu les supportes bien !  (...) Tu remarqueras l’absence de coups de poignard dans les poèmes. Ils n’en valent pas mieux peut-être. La colère est artiste. Enfin je voudrais bien t’aider ; et tu dois sentir un peu plus de sérénité peut-être. Demain pour me fortifier contre les odieuses vacances, je te câblerai pour les 3000 fr. pour la musique et pour mon plaisir. Encore un mot pour toi. Je traîne sur moi depuis cinq heures un bouquet de violettes acheté en sortant de chez Jeanne (chez toi...) Et je vais t’en mettre quelques unes. Parfum de ton pays ! Je réfléchis pourtant que je suis ici, et que l’océan... Mais tu diras que l’amitié se rit des distances, et qu’il lui suffit d’être sûre d’elle-même (selon Morgat). Et c’est peut-être vrai. Mais voilà l’année qui finit ;on voudrait l’autre meilleure. On est mélancolique malgré toutes les résolutions. Mais cela n’est pas digne d’une paire d’amis comme nous ».

# 1930

3 janvier 1930

*vendredi 3 janvier 1930 : «*Tantôt il me semble que, ton année finie, et sachant assez l’anglais, tu reviendras définitivement entre mai et juin. Tantôt je crois que tu penses à un simple voyage, pour retourner ensuite, ce qui, par certaines raisons, m’est assez désagréable ; quoique je ne croie réellement plus rien que ce que tu me dis. Et même dans ta lettre je ne vois pas la moindre trace d’une situation qui puisse changer tes actions. (...)

Ces suppositions sont abolies. Et même la nécessité de prudence dans les lettres, je n’y crois plus. Néanmoins je m’y conformerai ; tu n’as pas besoin de me rappeler les tristes nécessités, s’il y en a. Sois assuré que j’ai confiance ; tu sais bien que ma nature n’est pas d’être malheureux ; aussi n’étais-je point poète ; il a fallu de terrible choses... ... Tout de même ce matin, devant le jardin au petit jour, j’ai griffonné des vers que je viens de te recopier, mais ils ne sont pas du genre Trébéron ; ce n’est presque plus de la poésie ; il y a trop de bonheur ; c’est l’ancien Dick, l’insouciant, l’homme terrible, comme tu dis. Tu m’accuses, et tu as raison ; mais ces vérités tristes ne sont plus ce qui peut m’attrister. Il y a six mois, oui, l’absence était le grand malheur ; mais depuis ce malheur est devenu comme rien à côté d’un autre... Tâche de comprendre. Te savoir triste, c’est tout de même une sorte de consolation. De la même manière que mes malheurs et mes vrais poèmes (qui n’étaient pas d’un homme heureux !) t’on été en un sens des preuves bien douces. Mais il faut dîner ; il est 8 h 20. Je commande une sole grillée ».

17 janvier 1930

*lettre du 17 janvier 1930 matin*: « Vendredi matin. Ce matin, en contemplant la lune à l’aurore à travers les arbres, je me sentais poète. Mais j’étais poursuivi par l’idée de ce médiocre sonnet pour ton exemplaire de *Charmes.* J‘en avais fait deux, mais le meilleur ne valait rien. Songeant à cela, je rêvais, par un hasard, à ce soir sinistre où Jaurès fut assassiné. Il me semblait avoir encore à mes côtés cet autre moi si parfait de confiance, si bien lié à mes mouvements, et, par cela, incapable de contrarier le très cruel mouvement qui allait m’emmener en guerre. Au reste tout ce matin, à travers un sommeil coupé, était plein d’images délicieuses, sans aucune ombre d’injustice (de cette injustice qui prend si bien l’apparence de la justice). Il faut croire, Gabrielle bien aimée, que je suis arrivé, à force de penser à toi, à comprendre parfaitement tout ce qui t’arrive ; c’est une manière de posséder et qui compte ! (Je vois que tu fais oui en lisant ; et il est certain que sans cette épreuve terrible il aurait manqué quelque chose à cet amour merveilleux. (Je manque à la règle. Ce soir à la brasserie...) Donc je rêvais à des choses purement d’affection et d’enthousiasme, et je me disais que la dédicace était une preuve d’amour encore. Ainsi inspiré indirectement par la lune amie et pare toi, princesse de Trébéron, Céry, Morgat... j’ai couru à mon papier et j’ai écrit une vingtaine de vers assez obscurs, mais vigoureux, sur le double aspects du poète (Narcisse qui ne se noie jamais). Cela a tout de même pris un peu de temps. Et c’est le Cahier Secret qui perd un peu à ces travaux pur le dehors. Mais tu sauras comprendre qu’un poème sévère et étranger est encore un don que je te fais, et avec quel bonheur ! Je reviendrai à des poèmes plus doux (Le temps de l’indignation et du désespoir est passé). L’amour doit être soutenu et sauvé, à travers cette inhumaine distance. Je me rends compte, j’ai lu les accents de ton désespoir..

*idem soir à la brasserie :* « [Jeanne] avait les deux volumes [de *Charmes commentés par Alain*]. Alors j’ai copié sur le tien (Hollande teinté jaune) les vers écrits ce matin, et qui remplissent toute la page blanche ; Jeanne essayait de compter ce que cela pourrait valoir etc. Et moi j’avais plaisir à écrire cette preuve d’un cœur amoureux comme on n’en a guère vu ! Puis j’ai écrit la dédicace toute simple à Mme et Mr George Foote, plus une pensée de trois lignes. Et c’est encore une preuve ! J’étais content, et, en buvant mon porto, je le suis encore.. Mais les souvenirs reviennent. Je pense à ce merveilleux jour de Morgat (Petit béret. Jupon de flanelle. Adorable petit matelot) et à tous les vers que j’ai écrit pour toi, à ce Livre Secret qui est ton trésor à toi toute seule.. Et je suis si content d’avoir fait quelque chose qui soit digne de toi.. Et je ne me trompe pas ! Je te connais si bien. Tes défauts, de violence, de fantaisie redoutable, de coquetterie même (et un petit peu pour punir) je les connais comme je connais les miens ; mais avoue que tu as de la grandeur et que tu comprends tout ton Homme. Et que tu n’as jamais fait une faute là-dessus, ni eu un doute. Et cela c’est tout ! Je me vante moi, à mon tour, de n’avoir jamais méconnu cela, ni tes grâces de cœur, ni rien en une femme qui parle peu et ne se vante jamais ! »

17 janvier 1930

*lettre du 17 janvier 1930 soir*: « Si je pouvais croire que tout cela n’est qu’un rêve, quel bonheur ! Et du reste, c’est là que j’en suis (...) Oublier, ce n’est rien du tout ; c’est un effet de tendresse folle et illimitée, capable de te consoler de tout. Là-dessus n’aie pas de doute. Pense que ces épreuves nous ont éclairés l’un et l’autre. Et pense que depuis que tu as retrouvé les anciennes paroles (si modérées qu’elles puissent être elles disent tout) c’est réellement du bonheur déjà pour ton Dick. Il a remonté de l’abîme. Tout est sauvé. Et qu’importe une folie ? Et même plusieurs ? Mais n’en fais pas exprès ! Je ris tu sais ».

« Je remarque une erreur ! J’avais cru lire que l’avocat était un ami de Mr F.[oote] (au lieu de Ms Wharton). Son conseil est bon ; il faut donner à la maison H.[ickson] l’idée ue tu te plais là et que tu n’as pas l’intention de les quitter ; et puis les amener à comprendre que tu as besoin de revenir ici pour reprendre contact, etc. C’est le seul chemin à suivre »

*Retenir la lettre du 24 janvier 1930 sur Mme M-L et très importante sur le amours avec Gabrielle et la réaction à la terrible lettre de septembre* « Nous avons joué tous deux le franc jeu, l’amour libre ; aucun de nous n’a manqué à la règle ; or c’est un jeu qui mène aux catastrophes ; et c’est par chance et amour que nous avons évité le pir. La même chose ne serait plus possible maintenant. Mais si je t’avais empêché de faire cette expérience, tu penserais encore maintenant à la faire, et tu n’aurais pas cette longue preuve (qui m’a coûté aucun effort) ni ces poèmes (qui m’ont sauvé) »

« Car l’amour vrai dès qu’il divague porte naturellement à l’extrême malheur. Et toi-même enivrée de désespoir, tu m’annonças l’irréparable. Ce qui nous a sauvé à ce moment-là, je ne sais pas ce que c’est. Si ! .Je le sais. Cette lettre terrible débordait d’amour. Même le plus furieux des hommes ne pouvait pas s’y tromper. Et alors ? Quand on a cette certitude, qui est le trésor au monde le plus rare, qu’est-ce qui a de l’importance ? Je le te le demande. Ce jour-là je devins poète. C’était le salut. Mais sache bien qu’au fin fond je n’ai jamais douté de toi. »

27 janvier 1930

*lundi soir 27 janvier :* « Ce qui doit, il me semble, te consoler de tout, c’est de voir qu’après un an presque, toutes mes pensées sont vers toi et à toi, sans compter ces étonnants poèmes qui sont ce que j’ai fait de mieux et qui resteront profondément ignorés. Mais qu’importe. Quand j’étais assis devant l’Océan écrivant sur ma boîte de peinture *Paille de Blé* ou bien quelque voluptueux sonnet, ne penses-tu pas qu’il y avait sur terre à ce moment-là deux parfaits amants ? Parfaits, je veux dire, que chacun était content de l’autre, et ne désirait point quelque chose de mieux. Je parle des caractères, des natures ; car, pour les événements, on pouvait certes désirer mieux. Mais pour le reste, que pouvais-je désirer de mieux que ma Gabrielle, que la femme qui m’a fait poète ? Et toi ? Il ne s’agit pas de perfection absolue, mais d’accord, d’harmonie. Et qui en douterait ; les corps avaient d’avance répondu ; car il y a des choses qui ne s’imitent point... Mais cela appartient à la poésie. La prose doit s’en priver ; car où s’arrêterait-elle ? (Exemple : la correspondance de guerre. Souviens-toi ! Je suis bien bon de dire : souviens-toi, comme si on oubliait jamais toutes ces belles folies.) Mais c’est tout de même la poésie qui les sauve ; autrement je ne serais (et tu ne serais) qu’un instrument de plaisir (tu ris !) pas assez long pour traverser l’Océan (Hélas !) Mais enfin Morgat nous attend, et cette fenêtre, et ces fermes et ces arbres, et la baie au delà, et les pins qui doivent faire musique avec le vent, et le casier à bouteilles ».

*lettre du 31 janvier* sur les amours (le départ ruminé)

3 février 1930

*3 février :* « Pardonne-moi d’avoir tiré quelque consolation de ce qui faisait ton supplice ! Je t’adore ! Mais cette nuit lisant Stendhal je remarquais que chacun de ces amants pense toujours à sa propre faute, non à celle de l’autre. Et je revenais à notre entretien sans fin, si délicieux, et libre sous la condition de ces lettres fausses, qui m’amusent presque à composer. Là j’ai mis un peu plus de temps à comprendre ; mais j’ai compris ; c’était pour ta tranquillité à l’égard de l’image et des souvenirs. C’était pour ne pas rendre la situation encore plus douloureuse pour toi. Cela maintenant je le sais. Je n’y pense plus ».

*3 février : «*Et tu te juges faible, et comme tu dis, indigne. Voilà une pensée qui ne ‘est jamais venue. Tu dis que je t’ai poussé à le faire « à force de t’en croire incapable ». Eh bien non ! Je n’aurais pu, sans être stupide, t’en croire incapable. Car alors tu n’étais plus toi. Tu n’étais plus cette terrible fille que j’adore, ce tourbillon de contraires que j’ai nommé *Paille de Blé*. Non je ne t’en jugeais pas incapable. Tu me connais. Je suis moi-même un étrange mélange, et on ne peut appeler cela la vertu ; mais il y a un degré d’amour auquel on n’arriverait pas si on n’était que vertu. Et n’étais-tu pas ma semblable, et heureuse de le savoir. Quand on participe de si près aux éléments (je te demande pardon ! je crois que j’ai tout taché avec mon eau de vichy !) on ne peut pas répondre de tout. Et j’ai très bien su, en ces jours sombres (‘Boston – Nex-York – Portland – Boston) comment tout s’était réuni pour te jeter dans un parti désespéré mais rien n’est désespéré quand on aime ; et tu commences à le comprendre. Seulement tu te révoltes et tu t’irrites contre toi ».

*lettre du 7 février :* La lettre du 7 février 1930 annonce que Gabrielle ne rentre pas comme elle l’annonçait*:* « Voilà le troisième coup de matraque (Jamais deux sans trois). Et tu sais c’est comme les deux autres . J’ai fait d’abord bonne contenance ; et maintenant me voilà un peu effondré. Qu’est-ce que je fais ici. Et en tout cas ne vaudrait-il pas mieux boire et ne pas écrire. Mais t’écrire est la seule chose qui m’intéresse. (...) il n’y a pas en moi un brin de rancune. De cela tu peux être sûre, et les poèmes l’ont cent fois prouvé. Il fallait haïr, ou aimer d’autant plus.. Tu as cette chance d’être aimée(et moi le bonheur d’aimer, que rien ne peut m’enlever). »

« J’ai beau me défendre, j’arrive à l’âge où l’on ne peut plus se faire illusion. Je peux espérer un an ou deux... C’est l’infini, si on a le bonheur. Mais tout ce qui est pris là-dessus est terrible. Il faut payer. Et soit ! La poésie ne sera pas de trop. Mais pour le moment elle manque. Ce que je vois c’est la prose. »

*24 février 1930 matin :* «

*24 février 1930 soir* sur les poèmes

28 avril 1930

Il fallait aimer. Tu m’as fait comprendre ce mot. Et c’est tout dire. Les poèmes n’y ajoutent rien. C’est un jeu qui endort les chagrins. (Et encore pour moi mieux que pur toi.. Quelquefois je me trouve cruel... Mais quand on aime , tout est permis.) ».

# 1932

2 janvier 1932

Samedi matin 2 janvier au 149.

Ma chérie je suis moins que brillant ce matin ; car je me croyais bien sûtr de trouver au moins une lettre et je n'ai rien du tout. Çà fait plus de 15 jours sans rien. Si c'est la même chose pour toi... A tout hasard j'ai câblé Mardi dernier 29 décembre, mais il se peut que les câbles soient encombrés aussi, et la poste anglaise de même. Alors quoi ? Je ne sais plus que penser, et l'imagination fait la folle ; même la nuit ; car cette nuit je t'ai vue en rêve, et tout à fait charmante (en déshabillé de nuit) mais je n'arrivais pas à te toucher la main que tu me tendais en te tournant à demi. Au total c'était plutôt agréable, et j'en ai rêvassé bien longtemps après le réveil. Mais maintenant je reviens au triste. Aux vacances j'ai toujours un petit peu peur. Au fond tu sais bien que je te donne toujours raison, et je te trouverais toutes les excuses possibles si tu te laisais aller à ta nouvelle vie à force de ne plus espérer. Ce seait bien naturel ; mais je tremble en y pensant ; surtout quand le me trouve dans ce silence effrayant. Je retrouve courage dans tes lettres, mais elles perdent un petit peu de cette vertu à mesure que le temps passe. Moi du moins j'ai écrit écrit... Il faut dire aussi que mes vacances sont apr elles-mêmes assez tristes ; mais je ne me plains pas ; c'est le sort commun d'avoir des malades. Seulement cela ne dispose pas aux pensées gaies. Il faut pourtant que je m'y mette. Et avec cela les courriers sont de plus en plus rares.Le prochain est le Mercredi 6. Il y en avait un hier (le *New York*) qui a emporté une lettre vers toi. Et c'est tout ! Il y a de mauvais moments. Mettant les choses au pis, je voudrais te dire de ne pas te faire de reproches ; car c’est cela que je ne peux pas supporter quand tu dis que tu ne vaux pas mieux que n’importe quelle femme etc. Tu sais bien que ce n’est pas vrai ; et moi surtout je le sais si bien. Alors ne prends rien au tragique en tous cas. Mais je déraisonne. Je n’ai qu’à penser à tes lettres et à relire les dernières pour être heureux malgré tout. Et, comme tu me disais, il n’y a point d’homme qui soit mieux aimé que ton pirate. Cela me fait penser à un *Propos* écrit cette semaine, où j’ai été si content d’écrire le mot Pirate. D'ailleurs il paraîtra très tard, car j'ai pris de l'avance. Que faire d'autre ? Il y a eu ici gelée, mais dégel hier soir. Maintenant c'est l'hiver boueux et doux. Les autos naviguent comme des barques. Je pensais à la Citro ; je te voyais marchant à petite vitesse et gardant péniblement la direction. Je voyais tes gants à [franges ?] ; et aux arrêts tes beaux yeux me souriaient. Ce n'est pourtant pas un rêve. Et quelle catastrophe. Hélas je l'ai bien cruellement sentie tout de suite. Mieux que toi peut-être ; car tu étais occupée de ta grande résolution, comme moi quand je partis à la guerre. Exactement tu étais occupée à ne pas céder ; et je connais cela ; on se grise, on devient insensible. C'est très bien ; on paye cela plus tard. Mais je ne te voudrais pas autre, tu le sais bien. Les sombres temps sont encore présents à ma mémoire, cette terrible nuit... Je ne puis me sauver qu'en prenant à mon tour la résolution de t'aimer comme quand on aime et de ne pas considérer autre chose... C'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie, et je m'en félicite encore. Aux maux de l'amour il n'y a qu'un remède, c'est l'Amour. Et je me souviens que quand je te l'ai dit, tu l'as compris tout de suite et tes yeux ont brillé plus beaux que jamais. Tu avais bien raison. Tout çà qu'est-ce que çà fait ; ce sont des malheurs ; nul n'est assuré contre le malheur ; mais le coeur tient ferme contre les kilomètres (de loin comme de près... comme je t'ai câblé une fois de plus), et il n'y a que la mort qui puisse délier cela. En quelque état que tu sois, je sais que tu retrouveras toujours ce sentiment sublime, et tu sauras qu'il est partagé. Je t'adore. Il ne peut y avoir de nuage entre nous, jamais jamais... Lundi je t'enverrai la NRF avec deux petites pochades. Et encore, pourra-t-elle partir par Cherbourg ? Je crois bien que non. Tu dois maintenant avoir trois pochades. J'en ai une autre à sécher... J'ai aussi commencé des vers... Je t'adore.

Ma chérie très chérie je suis maintenant dans le petit coin derrière le paravent. Le patron m'a solennellement chargé de ses voeux pour toi. Il ne faut mépriser aucune chose de ce genre. Mais quelle situation. Tout me parle de toi excepté toi ! Je peux à peine croire que je suis dans notre coin, et sans nouvelles depuis plus de 15 jours ; j'ai reçu ta dernière lettre l'autre Vendredi. Mais tout cela est injuste. Je sais très bien que tu as écrit comme d'habitude ; si tu n'avais pas pu, tu aurais câblé. Et puis je sais bien que Lundi ou Mardi, quand j'aurai des nouvelles, toutes ces absurdes idées seront bien loin de moi. Je n'ose pourtant pas convoquer Jeanne pour Lundi. J'ai peur qu'elle ait des nouvelles, ou bien ta famille et tu ne peux pas savoir quel effet sur ton Dick. Je suis tellement habitué à un traitement de faveur. Au fond je n'aimerais pas apprendre en ce moment par d'autres que tu mènes ta vie ordinaire etc. Tout cela est misérable. Mais comment faire autrement ? Quand je lève les yeux, j'aperçois à l'angle opposé une blonde... Il n'en faut pas plus pour me mettre tout à fait à l'envers. Je revois ton chapeau rouge (tricoté) et tes yeux et tout... C'est pourtant vrai ! Mais je ne sais plus que penser. Avant de venir ici, j'ai griffonné encore quelques vers ; mais cela se perd dans l'incertitude. J'aimerais mieux ne pas penser du tout. Patience ! Encore deux jours et le travail va recommencer ! Alors la rêverie est interrompue. Une douce pensée par éclair, et on n'a pas le temps de suivre un raisonnement, d'ailleurs toujours idiot. Quelle idée vraie puis-je me faire de ta vie là-bas ? Quelquefois il me semble que tes deux dernières lettres étaient bien courtes. Mais je ne veux pas non plus que tu t'abrutisses. Je suis heureux que tu ailles dans les bois ou au concert. Il me semble que j'y suis avec toi. Dès que je rattrappe *[sic]* cette pensée je suis heureux ; car, quoi que tu fasses, du moment que cela te plaît c'est bien. Et il ne s'agit pas de tricher. Il s'agit de savoir si tu es ma bien-aimée chérie, et si je veux ton bonheur. Il n'y a oas de doute. Et tu as cela à te dire que ton Pirate aime tout ce que tu fais et tout ce qui te plaît. Si tu en doutais, cela me ferait peine. Mais tu dois le savoir maintenant. Ici même, dans ce petit coin, j'ai vu tes yeux ; j'ai tout lu ; j'en ai encore un bonheur infini ; je n'ai pas à me plaindre. Et que puis-je sur les postes ? Je n'ai qu'à relire ta dernière lettre, ou une autre lettre quelconque. « Non vous ne me verrez pas changer beaux yeux qui m'avez appris à aimer ». Ce passage de Pétrarque c'est mon évangile. Et quelle raison de supposer que tu changes toi ? Si tu avais pu changer, ce serait fait. Je me dis bien aussi que tu n'as plus le faible espoir que tu avais avant ton retour, de te faire renvoyer ici par l'immigration. Ce moyen-là n'est bon qu'une fois ; Maintenant tu te vois prise par ce terrible contrat (jusqu'à quand ? Je ne sais). Tu te vois sans domicile ici ; Jeanne ne peut partir. Tous les liens sont rompus, hors ceux du coeur. Alors ? Comment ne te résignerais-tu pas à cet esclavage ? Je t'ai vue déjà au fond du désespoir. Alors rien n'aurait plus d'importance... Si ce n'est ta lettre écrite de Morgat. « Notre amour infini de loin comme de près ». moi je n'en puis juger, moi qui t'attends, moi qui ne vis que par ta pensée. Mais toi tu es exilée et prisonnière, et tu ne peux t'en prendre qu'à toi. J'ai toujours un peu peur que cette âme orgueilleuse n'achève son malheur... Déjà une fois. .. Mais je resterai ferme... Même si tu n'écris pas ? Mais tu as écrit. Toute autre supposition serait absurde. Il ne faut qu'un peu de patience. Bref, ton pirate ne vaut pas 4 sous. Mais il t'aime. Cela tu peux en être sûre. Prends mon baiser, prends-moi tout, sens comme je suis ton Homme, bien heureux et bien malheureux, mais toujours par toi ; le reste ne compte pas. Ton ALAIN et ton Dick.

4 janvier 1932

***Lundi 4 janvier*** 1932 : « Je sens que je reviens à la poésie, qui est bien certainement supérieure en qualité [aux pochades]. N’importe quoi d’ailleurs est bon s’il porte mes pensées d’amour. Peintre ou poète, c’est toujours ton Dick et ton Alain qui t’adore.

«Si nous avions discuté la question... oui. Mais je ne sais si c’était possible ; tu sais il y a le terrible orgueil. (...)  Il y avait de grands risques. Car d’un côté toi qui fais cette belle proposition (Séparons-nous pour cinq ans) tu froisses. Et moi qui prends l’air de trouver ça juste et naturel, je froisse. Non ! Il se seraient obstinés tous les deux ? Ça aurait été pareil . Comme tu l’as dit cela devait être (...) et je frémis en pensant cela aurait pu être tellement pire, »...Nous sommes puins tous les deux, moi de ne m’être pas assez soucié de ta vie, et toi de ne pas avoir assez cru malgré les apparences.

5 janvier 1932

5 janvier : (...) je suis tout heureux de t’envoyer des vers. Je te vois les lisant (comme un soirl’an passé) je voisle mouvement de tes sourcils. On peut dire que tu aimes ça, recevoir des vers de ton chéri.. Mais c’était tellement meilleur de te les apporter. (C’était la dédicace des *Entretiens*). Et dire que nous n’avons pas pu nous décider à relire ces poésies qui doivent faire maintenant un gros paquet. C’est toujours émouvant et triste, et nous avions autre chose à faire que de pleurer. Ce fut un beau moment. Nous pouvions bien croire que jamais tu ne re retournerais ; il a fallu une déveine extraordinaire. Je revois ce soir-là où tu m’appris que nos malheurs allaient recommencer

La lettre du 11 janvier évoque l’écriture possible d’un roman type roman policier

18 janvier 1932

Le 18 janvier envoi de la pochade au croissant de lune et en annonce d’autres « Tu rêveras bientôt devant un effet de lune sur la mer, qui n’est pas bon mais qui est expressif.

« Je relisais hier de Proust Albertine disparue ; ce n’est pas très bon à lire pour moi ni pour toi., vu qu’on y trouve des gens qui se quittent, etc. Et partout il analyse l’amour seulement par la jalousie disant qu’on tient à la présence parce qu’elle empêche les soupçons. Je résiste. Ça n’est pas de l’amour ;l’amour ne fait pas naître les soupçons. Au contraire il les efface ; et la présence est délicieuse par elle-même. Mais enfin dans ses analyses il y a toujours des choses qui mordent sur quelque point sensible, et des opinions terribles sur les femmes. Je suis bien au-dessus de cela. J’ai plutôt bonne opinion des femmes, mais toi tu es en dehors, car ce n’est pas une opinion que j’ai de toi ; mais je t’aime et je pense à toi avec bonheur. »

**67 Dédicace à Idées :** « ...il faudra que je t’envoie *Idées* sans rien dedans qu’une dédicace en sonnet et qui ne me plait guère non plus ; naturellement il fallait que ce fut vague et impersonnel ; c’est difficile, et je ne recommencerai pas le miracle de *Charmes.* Tel qu’il est, ce sonnet, je vais te le copier sur le livre et t’envoyer le tout. Ce n’est pas la peine de tant corriger ; il vaut mieux faire autre chose.

15 mars 1932

**68 Pour ta fête**: mardi 15 mars 1932 « je ne t’écris qu’un petit bout de lettre (...) Ce qui m’intéresse, c’est qu’elle t’arrivera vers le 24 mars ; et j’ai déjà mis dans l’enveloppe la copie d’un poème ***pour ta fête***. Ainsi depuis ce matin, je pense à toi, je me crois enlacé à toi ; ce sont de beaux moments. A tantôt le travail !

18 mars 1932

18 mars : « je suis bien content aussi d’avoir écrit un poème *pour ta fête* qui est maintenant en mer, et que tu auras aux environs du 24. Mais c’est encore de la chance, car quelquefois une chose à date fixée on ne peut pas. Mais pour les poèmes il faut seulement que je rassemble l’amour que j’ai pour mon petit diable doré, et cela va tout seul. C’est à dire que ce n’est pas toujours supérieur, mais c’est tout de même de la poésie ça chante, et cela tu le comprends supérieurement. Et je sais bien aussi qu’il y a des choses très belles dans tout ça ; c’est de la chance. On ne peut rien calculer. Ça me fait une autre gloire, secrète, et la plus précieuse.. À propos de gloire mercredi j’ai trouvé au sortir du lycée un allemand le Dr je ne sais plus qui, conduit par Pierre Bost, et qui venait e remettre un gors livre en allemand avec pour titre ALAIN

**70 rêve de juin** : samedi matin  : « je viens de recopier le poème léger. A toi ! Tout à toi ! quelles vagues de tendresse vont et viennent par dessus l’océan !

22 juillet 1932

**71 Jour d’été** : 22 juillet 1932 « J’ai commencé un poème mais mon attention ne peut se poser que sur des choses tristes. Pourquoi ? C’est ce câble où tu me parles de ton bras pour me dire qu’il ne va pas fort. De toute façon cela veut dire que tu souffres beaucoup ; mais dans la dernière lettre tu faisais allusion à une maison de santé pour tes vacances .»

25 juillet 1932

25 juillet : « Hier ou avant-hier je t’ai envoyé un poème avec une courte lettre. Je te souris à cette pensée ; je te vois lire les vers que tu aimes et quoiqu’ils ne disent qu’à demi mot, u les comprends parfaitement, je le sais ; et tu les relis, et tu y trouves toujours quelque chose de plus ; les vers disent bien plus qu’on ne veut. »

15 septembre 1932

**72 Souvenirs futurs**: Paris, le 15 septembre 1932 : « Ma chérie, j’ai passé bien du temps au poème que je t’envoie, et à rêver, aussi à planter en espérant beaucoup de pluie. Voilà comment sont les jardiniers.

# 1933

Lundi 3 juillet 1933

**Lundi 3 juillet** 33 soir à la brasserie. Ma chérie je viens de relire ta lettre du 22 juin qui m'est arrivé assez vite. Et j'y réponds avec bonheur. Il me semble que nous sommes revenus aux anciens temps ; c'est encore triste, mais c'est (relativement) bien doux. J'ai de longues rêveries avec toi ; je pense bien à ton difficile métier ; j'ai parié avec moi-même que tu réussirais d'une manière éclatante ; je vois que cela va plutôt bien. Mais d'abord je te communique les souhaits amicaux du patron, qui m'a enfin demandé de tes nouvelles, et à qui j'ai raconté les choses comme il fallait. Il est parti sur un développement concernant les Américains. Il ne tarissait pas. Mais enfin me voilà seul près de la porte ouverte (à droite) car il fait chaud. Pour ce qui est de l'amour, tu ne te trompes pas ; et les choses qui restent absurdes et inexplicables pour toi le sont aussi pour moi ; car les moments tendres étaient enivrants comme ils furent toujours. Mais les moments de dispute étaient terribles, et j'aime mieux n'y plus penser. (Tu diras que c'est ma méthode, et trop commode). Quant aux vacances en Bretagne je fais ce que je peux pour les abréger. Et voici comment les choses se présentent. Je t'ai dit que le sculpteur Navarre fait mon buste ; ça représente des séances de 7h à 10h le mardi et le samedi ; c'est éreintant, mais cette fatigue-là se guérit vite, et le résultat est beau. Ce sculpteur s'en va pour le 14. Alors j'irai voir ma soeur ; et il reviendra promptement pour me reprendre ; je considère ce temps comme gagné, absolument comme si j'en pouvais faire quelque chose ici... C'est te dire que çà n'est pas toujours drôle là-bas. D'ailleurs tu le sais bien. Mes vrais sentiments ne sont que trop connus. On n'en parle jamais, mais l'idée de partir est pour voir si je prends bien cela ; et çà ne réussit pas. Résistance passive et muette. Tu diras à cela que tu ne supporterais pas ce régime. Mais toi tu es toi, et tu es parfaite comme tu es, du moins pour ton Dick. Oui même ta mauvaise tête je ne la voudrais pas autrement. Maintenant il se peut aussi que je me résigne. Aujourd'hui j'ai fait la dernière classe, la der des der, comme dit le *Canard* (que je ne t'envoie plus. Mais demain la NRF partira avec cette lettre). Cette dernière classe fut bien touchante, sans que personne ait dit un mot. Mais j'ai d'autres choses à te raconter pour t'amuser un peu. Samedi c'était la dernière classe officielle ; et à 3h ½ le ministre s'est amené avec son cortège officiel ; tu les vois alignés sur des chaises. Et sois tranquille, il y a eu du billard. Mais ici il faut dîner. Je t'ai mise au courant pour la Sorbonne, et c'est raté. Je m'en moque. Je sais que le mionistre cherche autre chose. Mais je me fie à son inspiration, et cela ne m'intéresse pas. Toi mignonne, ma tête en or, je t'aime. (La tenir entre mes mains...!).

J'ai désobéi pour que tu me grondes un petit peu. J'ai bu du vin d'Alsace. C'est qu'aussi je suis fatigué de toutes ces choses, sculpteur, ministre... Je reviens à mon récit. Donc il y avait foule ; à mes élèves s'étaient mêlés des élèves des autres divisions (Ici nouvelle conversation du patron). Alors tu vois d'ici une classe pleine, des garçons debout ; et le spectacle valait la peine. Il a commencé par faire un petit discours. Après quoi j'ai dit aux élèves « La cagne ne sera pas déshonorée ». Et en avant pour un cours très ennuyeux. (et qui m'a paru très long. J'étais fatigué ; il faisait chaud. Après cela le ministre m'a dit une jolie rosserie. « Je comprends que vous méprisiez l'éloquence. Mais il me semble quelquefois que vous bafouillez exprès ». (Ce n'était pas si bête). La réponse est partie toute seule, comme celles de Gabrielle, mais plus mollement et négligemment : « Il est vrai que c'est une grande prétention que de bafouiller ; et çà n'est pas gentil pour les gens qui parlent bien ». Il était par terre ! J'étais très heureux. Après cela j'ai filé, laissant une table avec champagne et gâteaux ; au reste on m'a dit que le ministre avait filé aussi. Dans son discours, il avait affirmé que j'enseignerais encore, au degré supérieur, que c'était fait etc. Je suis persuadé qu'il n'en sera rien. D'autant qu'on m'a averti que la loi du cumul me menace de gagner moins en travaillant plus... je me méfierai ; et d'aileurs on ne m'offrira point ce que je veux, une heure pour 500 f. Ces histoires font beaucoup *parler les muets* comme disait ma grand-mère. Et je reviens à mon idée du commencement, c'est que tout cela m'est un peu trop indifférent. J'aime mieux écrire. Et comme je te l'ai dit çà ne va pas tout seul. Avec les propos d'atelier (sculpteur) je ferai un joli dialogue qui sera pour la pharmacien. L'idée du roman est abandonnée. Auguste Comte sera refait d'une tout autre manière. Quant aux divers *mémoires* il n'y a guère de chances ; je n'aime pas cela. Si tu les lisais tu me comprendrais. Il m'est très difficile de ne pas gâter mon style, qui reste intact dans les *Propos*. Mais ce qui domine, c'est une envie d'envoyer tout promener. Tu me diras que cela ne change guère et c'est vrai. Avec ces manières-là, les discussions deviennent très dangereuses. La guerre yest pour quelque chose. Quand on a vu çà, on ne se livre à rien, sauf au petit chapeau blanc qui courait à Dugny ; c'était bien la seule chose adorable... et je l'aime toujours. Mais c'est inexprimable, comme le poulet du militaire. Là tu me comprends toujours, et le temps n'y changera rien. Tu me dis que tu roules en auto, mais tu ne me dis pas si tu conduis... Enfin donne beaucoup de détails, afin que je *vois* où tu es, ce que tu fais. Je commence à m'en faire une idée, et je baise tes deux mains en remercîment. Mais sois tranquille ; tes premières lettres sont oubliées ; c'était trop douloureux. Présentement avec les séances de sculpteur, les articles, mes révolutionnaires du Lundi, les jours passent aisément. Ce serait l'heureux temps de l'année, mais... Il faudra retourner devant l'Océan ; mélancolie agréable ; mais en somme jouer la comédie. Physiquement je suis le même, un peu maigri, un peu sévère (dit le sculpteur). Oui tu auras mes *Propos de Littérature* où je mets un bon article (maintenant oublié, mais que tu n'as pas oublié) sur Romain Rolland. Ne t'inquiète pas de la politique ; la prospérité va revenir avec la baisse forcée des monnaies ; et tes dollars arriveront à faire la même chose en francs à deux sous. Ne te presse pas de payer en francs, ce n'est pas encore le moment. Je t'adore. Je t'envoie des roses, et des baisers fous. N'y crois pas si tu veux, mais laisse agir le parfum... Il y a des choses qui ne sont pas oubliables. Je te revois toujours avec ton pot au lait... On croit rêver. C'est délicieux. A toi tout, à tes beaux yeux chéris que je baise longuement. Ton ALAIN et ton Dick.

Lundi 10 juillet 1933

**Lundi 10 juillet** 1933 8h à la brasserie à droite en entrant. Ilf ait terriblement chaud, ma chérie, et cette journée fut encombrée de gens. Gens au lycée, gens à l'Ecole Normale pour l'oral, collègues très intéressants que je ne vois que là ; conversations, marches, cafés crème, et pour finir la politique, avec Schmitt allemand et Hitlérien de la première heure (celui qui a fait un recueil de morceaux choisis pour les collèges allemands). Et ce n'était pas fini, car le cabinet du ministre est venu me prendre au galop pour un entretien d'une demi-heure avec le patron, naturellement très pressé. Projet d'arrêté pour conférences, trop d'heures et trop peu payées, inacceptable. Mais il va changer de projet ; je le revois avant Août. Et voilà une occasion de ne pas partir trop tôt. Çà va bien. Mais j'ai conclu aussi avec les *Annales* pour une conférence magnifiquement payée en Février ; mais je ne sais pas comment tu trouveras cela. J'ai reçu proposition par lettre. 1h répétée, 5000 : j'ai refusé très poliment. Alors la cousine Yvonne m'a relancé, est enfin venue chez moi Vendredi, et j'aic édé à cette vieille femme qui avait monté trois étages. Ce public est généralement méprisé ; et je pense que tu diras que je me déshonore pour cinq billets ; je verrai à ne pas me déshonorer. Si tu grondes (n'oublie pas que c'est tellement ton droit et que tu l'exerces si noblement) je secouerai les oreilles comme un chien trop gâté. Voilà. Tu connais certainement ce public mieux que moi. Elle voudrait pour l'autre année une espèce de cours ; c'est la fortune ; je pourrai refaire ma réserve. Justement aujourd'hui j'ai mis deux mille francs à mon compte à l'AK, non sans plaisir ; mais je n'ai plus beaucoup d'affaires pour toi (77.30). Mon numéro c'est 13475. Ces petites bêtises m'amusent. Cela continue une existence secrète et bien chérie. Je pense au dollar, et je ne suis pas content. Mais il faut compter que le franc descendra à son tour. C'(est ce que je vois de plus clair dans la situation, qui est assez nuageuse. Forcément (souviens-toi de ce que disait Georges) il viendra un moment où l'on cédera à la nécessité, et ce ne sera pas si terrible. Il faut faire des affaires ; voilà l'important ; et ne pas prévoir bien loin. Le ministre est à peu près de cet avis ; mais il est paysan (Cahors) ; il balance, il a raison. Il faut attendre, et n'agir que selon la nécessité. L'Américain sent la nécessité et il cède ; nous céderons quand le moment sera venu. Nous avons connu la richesse avec une monnaie pauvre. Tout se balance, et tout recommence. L'Hitlérien de ce soir était tellement Allemand (musicien, mystique) que c'était un plaisir. Les gens disent que tout change et moi je crois que c'est toujours la même chose. Et toujours optimiste, naturellement. C'est pourquoi tu me secoues, et tu n'as pas tort. Au fond c'est le balancement universel qui nous possède. Et il faut garder les beaux souvenirs au moins la durée de notre courte vie. Et s'arranger de tout. Il a bien fallu s'arranger de la guerre, et de la Bertha (ce qui me fait rire, par souvenir de la Sirène, qui hurlait sans avoir égard à nous). Tu trouveras que c'était beau d'être heureux en des moments pareils. Je pense à toi tout le temps, au métier que tu fais, aux pensées que tu as. Cela c'est moins gai. Mais un sort nous poursuit depuis ton premier départ. Hélas ! Tes prédictions se réalisent ; mais pas toutes ; car revoyant ce matin la rue Royale, c'était pareil. Les choses sont vissées dans la peau. Si je ne t'aimais pas je n'aimerais plus rien. Le coeur ne bat pas au commandement, mais quand çà lui plaît. Il s'agit maintenant de manger. Melon. Saumon froid etc. La santé ne va pas mal. Un peu de fatigue aux jambes ; cela s'explique par les promenades interminables avec conversation. Demain je dîne chez B. le mystérieux politique. Je compte bien trouver une lettre ce soir par *Europa* mais je ne veux pas attendre. Tu n'es pas forcée d'écrire et je suis bien tranquille. Si tu es triste, à qui le diras-tu ? Mais si tu avais des moments passables, j'en serais bien heureux. Quant au succès, je suis tranquille. Tu es comme moi (j'ai bien le droit de le dire). Quand tu te montres, alors tout va, par une force persuasive extraordinaire. Çà n'empêche pas d'être intelligent, mais çà simplifie beaucoup. Raconte-moi bien ce que tu fais, avec cette tête d'or que je tiens si bien dans mes deux mains. Tu sais te débrouiller, et toujours seule, tu suffis à tout. Je connais cela. J'ai toujours réussi en des circonstances impossibles. Et cela tient à quoi ? Peut-être à ce que les soldats appellent le culot. Mais ce qui est mauvais c'est quand une dispute s'élève entre deux pareils comme nous deux. C'est à qui s'en ira. C'est terrible. Je vois d'ici notre petit coin, où tant de choses furent dites qui ne sortiront jamais de ma mémoire. Et à côté d'où je suis sur la même rangée, la table où tu disais (c'était la robe à ramages et le chapeau à grands bords. Marcel était là) : « Au fond il est très content que je parte ». Je t'aurais tuée. Au fond tout me semble fade et ordinaire. Je n'aime que les caractères extrêmes (avec de la tenue) et l'on peut dire que j'ai été servi ! J'ai mangé et bu. Cela me rappelle la Boisson des Camarades, Samedi dernier. Figure-toi un réfectoire, des tables, du champagne pâle, des petits gâteaux, des discours d'enterrement. C'était affreux. Nous étions, comme je disais, quatre cadavres. Mais j'avais résolu de ne pas m'ennuyer, et j'ai fait un discours peu ordinaire, sur la guerre, sur les officiers, sur les syndicats, sur les terrassiers ; très rosse et très amusant. Succès fou, naturellement. Quelqu'un disait : « Partout où vous êtes il y a une atmosphère tonique ». Parbleu je pense bien. Et je connais quelqu'un qui est comme çà. Mais ces caractères ne sont pas tout doux. Gronde moi mais aime moi. Je t'adore. Je te vois dans le petit coin, tournant la tête et me donnant tes beaux yeux. Si je gagne de l'argent je te câblerai souvent ; mais je voudrais ne pas t'obliger à répondre... Cela s'arrangera, mais donne-moi ta bouche pour le baiser le plus follement amoureux. C'est le destin ! A toi ton ALAIN et ton Dick.

Le Pouldu le 7 août 1933. ma chérie j'ai ta grande lettre où tu me secoues si bien au sujet de la cousine Yvonne. Je vois tes yeux brillants ; il me semble que je t'entends dans le petit coin de la Brasserie. C'est si bien toi. Maintenant je dois dire que ce genre de reproches ne me trouble pas beaucoup. Je l'ai trop entendu ; et souvent ce sont de petits ambitieux sans moyens qui prêchent cela, pendant qu'eux ils font toutes les démarches et voudraient se glisser partout, sans d'ailleurs y arriver. Si on refusait tout par principe, on n'aurait même pas un livre imprimé ; et je t'assure que la méthode juive qui consiste à ne payer guère finit par me dégoûter. La vraie question est de ne pas demander à genoux. Et je trouve qu'il aurait été bien plus déshonorant d'attrapper une chaire au Collège de France en faisant 40 visites, que d'accepter ce qu'on vient m'offrir. Et même il n'est pas juste de dire que Maurois ait essayé cela ; car alors, lorsque j'ai refusé nettement pour commencer, la chose était réglée, et Maurois n'avait plus de remords. J'avoue que j'ai été pris de court, par une maladresse que j'ai faite, de fair venir cette vieille femme jusqu'à mon étage ; et c'est par cette raison toute simple que je lui ai accordé ce qu'elle demandait. Je n'ai pas coutume de regretter une chose faite. Maintenant sur le fond je crois que tu as raison (comme par hasard). Car rivaliser avec Herriot et le P. Samson, qui sont les deux as de la maison, ce n'est pas difficile ; mais ce n'est pas du bon travail. Il se peut aussi que je m'amuse à ennuyer cet auditoire peu choisi ; tu n'en sais rien ; attends de savoir. C'est comme pour le reste ; attends de savoir. Par exemple le Pharmacien et son roman sont dans le [ ???]. J'étais assez chiqué de cette publicité à 30000 fr., encore plus de voir que Mondor y employait tout son crédit (car tu penses bien que le paquet de billets est furieusement convoité). Encore plus choqué de voir que Mondor désirait plutôt un roman qu'une oeuvre trop sérieuse. Et le résultat, c'est que je n'écrirai pas ce roman. Je n'ai jamais eu de doute là-dessus. A mes yeux cela serait bien plus déshonorant que les *Annales*. Et du reste le déshonneur ne me fait pas peur ; simplement cela m'ennuie. J'écris en ce moment à tour de bras le livre sur les Religions ; je corrige les épreuves des *Propos de Littérature*; j'ai bien du mal à être content de tout cela, presque toujours cela me semble fait n'importe comment, avec une pioche, et très obscur. Je n'ai jamais eu le temps d'être un homme de lettres. J'ai fait mon métier et j'ai suivi mes passions politiques, qui ne sont pas petites. Il y a de quoi être moyennement fier. Quant aux discours j'en ai fait des quantités devant toutes sortes de gens, et il a fallu m'avaler comme je suis. Là-dessus il n'y a pas de doute. Et sur les soucis, même mondains (si l'on peut dire) j'étais déjà renseigné avant mes trente ans. Je me souviens qu'au Havre, j'avais fait une conférence sur la Mer devant un public de perruches. Il n'en a été ni plus ni moins. C'est indifférent. Tu ne dois donc pas me considérer que comme un vieil auteur qui finit par prendre goût aux applaudissements. C'est pour moi une vieille chose, et que j'ai assez méprisée. Le véritable inconvénient, c'est que c'est trop facile. Après cela tu dis que je n'ai pas besoin d'argent. Savoir. Il n'est pas sur que les retraites ne soient pas terriblement diminuées dans les années qui viennent. C'est déjà commencé ; les appointements ont été réduits, et les impôts augmentés. Je ne m'en soucie pas trop ; mais une affaire qui va sans le budget et qui paie bien n'est pas tellement à dédaigner. En résumé je n'aime pas beaucoup cela, mais je ne crois nullement que l'honneur y soit engagé ; bien moins que dans la Légion d'Honneur, où tu sais très bien que je ne serai jamais. Mais tu me piques, et très librement, et tu as cent fois raison si tu le sens ainsi. Seulement tu juges pasionnément ; cela d'ailleurs ne peut que me plaire ; et tu sais bien que je t'aime comme çà. Naturellement tu ne vois pas les choses sous l'aspect gai. Et moi donc ! Une telle suite de malheurs dont nous sommes cause tous les deux (cela a été dit assez) ne porte pas à l'indulgence. Seulement je crois que je t'épargne un peu plus (je ne l'ai pas toujours fait). Je n'aime pas partir dans les reproches, même sans te les dire ; cela m'attriste trop ; et à quoi bon ? Si tu crois que tes ebaux projets de te faire entretenir me ravissent le coeur ! Je sais bien que c'est une blague (pas trop gaie) plutôt amère. Mais je ne peux tout de même pas prendre tous tes discours à la blague ; d'autant que cela te porterait à le faire ; je te connais bien. Tu es un terrible petit hussard que j'aime. Rien ne te fait peur. Mais je me dis que ton nouveau métier te jette moins dans le monde ; et encore je n'en sais rien. Au reste tout est permis, tu le sais bien, et ce n'est pas une vaine phrase. Mais je ferme cette porte. C'est seulement pour te dire que si je voulais prêcher... Il fut un temps où nous nous percions le coeur. Mais peu importe. Il fut un temps de bonheur et de joyeux bavardage, où nous arrivions l'un et l'autre à une existence facile ; il n'y avait point de querelles ; mais il y avait seulmeent un point sensible dont nous ne parlions jamais. Cela c'est l'empoisonnement, et c'est toujours pareil, ni plus ni moins. Je t'ai déjà expliqué cent fois que je n'y vois pas de remède ; et encore à chaque instant la maladie (tu diras feinte, mais qu'est-ce que çà change ?) paralyse mes moyens de résistance. Si tu crois que je m'amuse ici ! Je me console par un travail acharné. Et je prends le parti de n'y penser guère ; après tout je paie les suites d'une bêtise que j'ai faite ; le malheur est que tu les paies aussi. Mais tu le savais bien. Et l'amour ne regarde pas où il met les pieds. Je le répète tout compte fait je ne regrette rien, et je recommencerais avec enthousiasme sousune forme ou sous une autre.

Je te trouverai bien un petit livre d'histoire, exposant seulement les faits. Et n'hésite pas à me demander tout çà. C'est justement ce que je sais et c'est un bonheur que tu aies le même métier que moi. Pourtant, j'aimais bien l'autre. Çà faisait variété. N'as-tu aps aussi enseigné le piano ? J'aime qu'on fasse tout très bien (Tu ris !) Ou peut-être tu ne ris pas du tout, mon beau sourire blond. Tu dois bien rire, mais tristement, de mes conseils financiers. C'est encore un bonheur que tu tiennes un métier passable dans ce bouleversement, où tant de gens ont perdu ce qu'ils avaient. Les gens des USA ne peuvent pas rester tranquilles ; il faut qu'ils jouent ; tout leur est occasion, et le dollar dans selon les prévisions mais aussi contre toutes prévisions... j'aime que tu fasses ton métier bien, et j'étais sûr que tu gouvernerais ta petite perruche. Cela me rappelle des élèves en préceptorat, qui n'étaient pas de premier choix. Et tout çà je te l'écris devant la mer que je vois au loin ; et je viens de voler une rose rouge presque finie, avec la délicieuse idée que tu mangeras ces quelques pétales, quoique tu me répètes que je ne le mérite pas. Je ne l'ai jamais mérité, mais je suis toujours le même, bien ou mal, et ma terrible écriture signifie toujours les mêmes choses, dont tu t'arrangeais si bien ; c'est plutôt le côté bon et doux de mon caractère qui a tout gâté, par une suite de concessions. Mais qu'y puis-je. Je puis être violent, mais je ne sais pas être féroce avec suite. J'en conviens. Mais on est comme on est. On dépend des événements. Mais je reviens toujours à ta grande lettre ; je ne crois pas du tout que je change et je te dis : attends pour savoir. Bien ennuyeux tout çà. Mais rien n'est ennuyeux. Je retourne à mes *Dieux*. Le travail guérit de trop de mélancolie. Sache que je t'adore et prends mon baiser le plus fou et le plus amoureux.

Ton ALAIN et ton Dick.

Dis-moi comment tu t'habilles. Je t'adore.

8 Novembre 1933 (câble)

Grand surmenage repos absolu.

De Gabrielle à Alain – 5 décembre 1934 (Don Landormy)

Ami de mon coeur,

j'ai beau être certaine que mon pirate robuste comme il est, vaincra son mal si il est bien raisonnable ; je ne peux empêcher l'inquiétude des longs et terribles jours sans rien savoir de tes souffrances. Je sais que tu es entouré de tous les soins les plus tendres, je me le répète... Je sais que les troubles venant de ton oreille gauche doivent être bien pénibles et le régime sévère est très important. Tu ne m'as pas dit si le docteur avait songé à faire l'analyse de ton sang. Cela me semble de toute nécessité, pour s'assurer du parfait fonctionnement des reins, qui amènerait dans le cas contraire une gêne dans la circulation du sang. Ce ne serait qu'une questiond e régime, qu'il ne faut pas négliger. Mais je dis cela et sans doute tout a été fait.

Pourquoi t'être acharné au travail comme tu l'as fait ? Et ce malaise que tu as eu à l'hôtel au Pouldu, était-ce comme un petit empoisonnement ? T'es-tu seulement bien, entièrement remis de cela ?

Courage mon Dick, tu en sortiras bientôt. Ne te fatigue pas. Ne pense pas. Si tu peux fais-moi parvenir seulement par un mot de tes nouvelles le plus souvent que tu le pourras. Rappelle-toi : de loin comme de près tous les jours et toujours, voilà ta vraie Gabrielle. Elle n'a pas compris ce qu'on lui a fait, elle ne cherche plus. Elle veut seulement que tu ne te tracasses pas et elle demande pardon même pour le mal qu'elle a fait si involontairement.

Guéris-toi cher bien-aimé que je baise de tout mon amour, de toute ma tendresse seulement en te regardant longuement pour que tu lises mieux en moi tout ce que les mots ne te diront jamais assez.

Ta.

Sommaire

[1913](#_Toc261607029)

[Février-Mars](#_Toc261607030)

[2 mai 1913](#_Toc261607031)

[27 juillet 1913](#_Toc261607032)

[21 août 1913](#_Toc261607033)

[5 septembre 1913](#_Toc261607034)

[1918](#_Toc261607035)

[26 janvier 1918](#_Toc261607036)

[Avril 1918](#_Toc261607037)

[26 mai [1918]](#_Toc261607038)

[1919](#_Toc261607039)

[1926](#_Toc261607040)

[4 octobre 1926](#_Toc261607041)

[1927](#_Toc261607042)

[20 août 1927](#_Toc261607043)

[1928](#_Toc261607044)

[10 août 1828](#_Toc261607045)

[11 août 1928](#_Toc261607046)

[21 août 1928](#_Toc261607047)

[30 août 1928](#_Toc261607048)

[1929](#_Toc261607049)

[25 juin 1929](#_Toc261607050)

[4 Septembre 1929](#_Toc261607051)

[Vendredi 7 septembre 1929](#_Toc261607052)

[**Dimanche 8 septembre 1929**](#_Toc261607053)

[15 septembre 1929](#_Toc261607054)

[26 septembre 1929](#_Toc261607055)

[Mardi 1er octobre 1929](#_Toc261607056)

[Vendredi 4 octobre 1929](#_Toc261607057)

[Vendredi 11 octobre 1929](#_Toc261607058)

[12 octobre 1929](#_Toc261607059)

[14 octobre 1929](#_Toc261607060)

[18 octobre 1929](#_Toc261607061)

[21 octobre 1929](#_Toc261607062)

[22 octobre 1929](#_Toc261607063)

[28 octobre 1929](#_Toc261607064)

[29 octobre 1929](#_Toc261607065)

[5 novembre 1929](#_Toc261607066)

[8 novembre 1929](#_Toc261607067)

[12 novembre 1929](#_Toc261607068)

[15 novembre 1929](#_Toc261607069)

[18 novembre 1929](#_Toc261607070)

[22 novembre 1929](#_Toc261607071)

[23 novembre 1929](#_Toc261607072)

[25 novembre 1929](#_Toc261607073)

[26 novembre 1929](#_Toc261607074)

[29 novembre 1929](#_Toc261607075)

[6 décembre 1929](#_Toc261607076)

[9 décembre 1929](#_Toc261607077)

[20 décembre 1929](#_Toc261607078)

[1930](#_Toc261607079)

[3 janvier 1930](#_Toc261607080)

[17 janvier 1930](#_Toc261607081)

[17 janvier 1930](#_Toc261607082)

[27 janvier 1930](#_Toc261607083)

[3 février 1930](#_Toc261607084)

[28 avril 1930](#_Toc261607085)

[1932](#_Toc261607086)

[2 janvier 1932](#_Toc261607087)

[4 janvier 1932](#_Toc261607088)

[5 janvier 1932](#_Toc261607089)

[18 janvier 1932](#_Toc261607090)

[15 mars 1932](#_Toc261607091)

[18 mars 1932](#_Toc261607092)

[22 juillet 1932](#_Toc261607093)

[25 juillet 1932](#_Toc261607094)

[15 septembre 1932](#_Toc261607095)

[1933](#_Toc261607096)

[Lundi 3 juillet 1933](#_Toc261607097)

[Lundi 10 juillet 1933](#_Toc261607098)

1. Non. Pas d’article en 1918… [↑](#footnote-ref-1)
2. *Note de Mme Chartier : 1er juillet 1919, après la mort de ma chère Renée (soeur jumelle) j’étais chez Edith Wharton, romancière américaine*. [↑](#footnote-ref-2)
3. « Lettre du 2 ou 3 juillet 1919 après la mort de ma sœur. Je suis restée quelques jours chez Mrs Edith Wharton ». [↑](#footnote-ref-3)
4. « Quand j’étais chez Mrs Wharton après la mort de ma chère Renée » (GL). [↑](#footnote-ref-4)
5. « Séjour chez Mrs Wharton » (GL) [↑](#footnote-ref-5)
6. « Pendant mon séjour à Hyères chez Mme Edith Wharton » (GL) [↑](#footnote-ref-6)
7. « Août 1926 » (GL). Mais la mention des examens invite à privilégier la date du 20 juillet, comme la mention de l’article paru en Allemagne, dont Alain annonce le samedi suivant qu’il dilapide ses « marks-or ». [↑](#footnote-ref-7)
8. Alain n’a pas bien lu la date d’expédition de la lettre. Il réalise son erreur en fin de courrier. [↑](#footnote-ref-8)
9. Article pour *La psychologie et la vie*. [↑](#footnote-ref-9)
10. La lettre suit d’autres billets de juillet-août 1926. Mais le cachet de la poste (et le ton de la lettre) semblent imposer cette date. [↑](#footnote-ref-10)